

CARTE GENERALE DE CANADA A PETIT POINT

♁ Marque des villages sauvages
⊕ Marque des portages d'un lieu à un autre
⊖ Marque des établissements François

Echelle de 100 lieues à 20 au degré
20 40 60 80 100



MEMOIRES

DE

L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE,

OU LA SUITE

DES VOYAGES DE Mr. LE BARON DE LA HONTAN:

Qui contiennent la Description d'une grande étendue
de Pais de ce Continent, l'intérêt des *François* & des
Anglois, leurs Commerces, leurs Navigations,
les Mœurs & les Coutumes des Sauvages, &c.

Avec un petit DICTIONNAIRE de la Langue du Pais.

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

TOME SECOND.

*Seconde Edition, augmentée des CONVERSATIONS de
l'Auteur avec un Sauvage distingué.*



A AMSTERDAM,
Pour JONAS L'HONORE à la Haye.

M DCC V.



MEMOIRES
DE
L'AMERIQUE
SEPTENTRIONALE,
OU LA SUITE
DES VOYAGES DE Mr. LE
BARON DE LA HONTAÑ.



E vous ai parlé des Colonies *Angloises* & *Françoises*, du Commerce de *Canada*, de la Navigation des Fleuves & des Rivières de ce Pais-là, de celle de l'*Europe* dans l'*Amerique Septentrionale*, des Entreprises que les *Anglois* ont fait pour se rendre les Maîtres des Colonies *Françoises*, des incursions que les *François* ont fait à la

Nouvelle Angleterre & chez les Iroquois :
 En un mot j'ai dit tant de choses qui jusqu'à présent ont été cachées par raison d'Etat ou de Politique, qu'il ne dépendroit que de vous de me faire de très-mauvaises affaires à la Cour, si vous étiez capable de me sacrifier à son ressentiment par la production de mes Lettres.

Tout ce que je vous ai écrit, & tout ce que vous verrez encore dans ces Mémoires sont des vérités plus claires que le jour. Je ne flatte ni n'épargne personne. Je ne suis point partial, je loue des gens qui ne sont pas en état de me faire du bien, & je condamne la conduite de plusieurs autres qui pourroient indirectement me faire du mal; je n'ai point cet esprit d'intérêt & de parti qui fait parler certains gens; je sacrifie tout à l'amour de la Vérité; je n'ai point d'autre but que celui de vous marquer les choses comme elles sont; je n'ai diminué ni altéré les faits contenus dans les Lettres que je vous écris depuis 11. ou 12. ans ni dans ces Mémoires. J'ai eu soin de faire des Journaux très-particularisez pendant le cours de mes Voyages; le détail en seroit ennuyeux pour vous, & la peine de les copier avant que de vous les envoyer demanderoit trop de temps. Vous trouverez ici de quoi vous former une idée parfaite du vaste Continent de l'*Amerique Septentrionale*. Je vous ai écrit vingt-cinq Lettres depuis l'année 1689. jusqu'à présent, j'en garde les copies avec beaucoup de soin. Je ne me suis attaché qu'à vous mander les cho-

choses les plus essentielles pour ne pas jeter vôtre esprit dans mille embarras d'affaires extraordinaires qui sont arrivées en ce País-là. Si vous consultez mes Cartes à mesure que vous relirez les Lettres que je vous ai écrites depuis l'année 1683. vous trouverez tous les lieux dont je fais mention : elles sont très-particularisées , & j'ose vous assurer qu'il n'en a jamais paru de si correctes. Mon voyage de la *Rivière longue* m'a donné lieu de faire la petite Carte que je vous ai envoyée de *Missilimakinac* en 1699. dans ma 16. Lettre. Il est vrai qu'elle ne marque simplement que cette Rivière & celle des *Missouris*, mais il falloit plus de tems que je n'en ai eu pour pouvoir la rendre plus parfaite par la connoissance des País circonvoisins , qui jusqu'à présent ont été inconnus à toute la Terre, aussi bien que cette grande Rivière dans laquelle je n'aurois pas eu la témérité d'entrer sans en avoir été instruit à fond , & sans une bonne escorte. Je mets la Carte du *Canada* à la tête de ces Mémoires ; la grace que je vous demande , c'est de ne la communiquer à personne sous mon nom. J'ai ajoûté à la fin de ces Mémoires l'explication des termes de *Marine* & autres qui y sont contenus, aussi bien que dans mes Lettres ; ainsi vous la pourrez consulter lorsque vous lirez des mots que vous n'entendrez pas.

Description abrégée du Canada.

Vous croirez, Monsieur, que j'avance un paradoxe en vous disant que la *Nouvelle-France* vulgairement appelée le *Canada*, contient plus de terrain que la moitié de l'*Europe*, mais voici comment je le prouve. Vous savez que l'*Europe* s'étend du Midi au Septentrion depuis le 35. degré de Latitude jusques au 72. & de Longitude depuis le 9 degré jusques au 94. Cependant à prendre l'*Europe* en sa plus grande largeur d'Orient en Occident, par exemple du Canal imaginaire du *Tanaïs* au *Volga*, jusqu'au *Cap d'Angle-Bay* en *Irlande*, elle n'a que 66. degrez en Longitude, qui contiennent plus de lieues que les degrez qu'on lui donne vers le Cercle Polaire, quoiqu'ils soient en plus grand nombre, parce que les degrez de longitude sont inégaux; & comme c'est par l'espace du terrain qu'on doit mesurer les Provinces, les Isles, & les Royaumes, il me semble qu'on en devrait faire de même à l'égard des quatre parties du Monde. Messieurs les Géographes qui partagent la Terre au gré de leur imagination dans leur Cabinet, auroient bien pû prendre garde à ce que j'avance, s'ils y avoient fait plus d'attention. Venons au *Canada*. Tout le monde fait qu'il s'étend depuis le 39. degré de latitude jusques au 65. c'est à dire du Sud du *Lac Errié* jusqu'au Nord de la *Baye de Hudson*; & en longitude depuis le 284. degré jusqu'au 336. savoir du fleuve de *Missisipi* jusqu'au
 Cap

Cap de Rafe, en l'Isle de *Terre-Neuve*. Je dis donc que l'*Europe* n'a que onze degrez de latitude & 33. de longitude plus que le *Canada*; où je joints & comprends l'Isle de *Terre-Neuve*, l'*Acadie*, & toutes les autres Terres situées au Nord du *Fleuve de Saint Laurent*, qui est la grande Borne ou Limite prétenduë des Pais des *François* d'avec ceux des *Anglois*. Si je voulois compter toutes les terres du Nord-Oüest de ce *Canada*, je le trouverois beaucoup plus grand que l'*Europe*, mais je me renferme en ce qui est établi, découvert & pratiqué, ne comprenant que les Pais où les *François* vont trafiquer des Castors avec les Sauvages, & où ils ont des Forts, des Magasins, des Missions, & de petits établissemens.

Il y a plus d'un siècle & demi que le *Canada* a été découvert; *Jean Verasan* fut le premier qui le découvrit; mais à son malheur, car les Sauvages le mangerent. *Jaques Cartier* y alla ensuite, mais après avoir monté plus haut que *Quebec* avec son Vaisseau, il repassa en *France* fort degouté de ce Pais-là. A la fin on y envoya d'autres Navigateurs qui reconnurent mieux le *fleuve de Saint Laurent*, & vers le commencement de ce siècle il partit de *Roüen* une Colonie qui eût assez de peine à s'y établir, à cause des Sauvages. Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui si peuplé qu'on y compte 180000. ames. Je vous ai déjà dit dans mes Lettres quelque chose de ce Pais-là, ainsi je ne m'appliquerai qu'à vous marquer les principaux endroits, & ce qui peut satisfaire davantage vôtre curiosité.

La source du *Fleuve Saint Laurent* nous a été inconnue jusqu'à present ; car quoiqu'on l'ait remonté jusqu'à sept ou huit cens lieuës, on n'en a pû trouver l'origine. Le plus loin que les Coureurs de bois ayent été, c'est au *Lac de Lenemipigon* qui se décharge dans le *Lac Superieur* ; le *Lac Superieur* dans celui des *Hurons* ; le *Lac des Hurons* dans le *Lac Errié* ou de *Conti* ; le *Lac Errié* dans le *Lac de Frontenac*, & celui-ci forme ce grand Fleuve qui coule vint lieuës assez paisiblement, & ensuite trente autres avec beaucoup de rapidité jusqu'à la Ville de *Monreal*, d'où il continue son cours avec moderation jusqu'à *Quebec*, s'élargissant de là peu à peu jusqu'à son embouchure, qui en est éloignée de plus de cent lieuës. S'il en faut croire les Sauvages du Nord, ce Fleuve sort du grand Lac des *Affinipouals*, qu'ils disent être plus vaste qu'aucun de ceux que j'ai nommé, & ce *Lac des Affinipouals* est situé à 50. ou 60. lieuës de celui de *Lenemipigu*. Ce Fleuve a 20. ou 22. lieuës de largeur à son embouchure, au milieu de laquelle on voit l'Isle d'*Anticostie*, qui en a vint de longueur. Elle appartient au Sieur *Foliet*, *Canadien*, qui y a fait faire un petit Magasin fortifié, afin que les marchandises & sa famille soient à l'abri des surprises des *Eskimaux*, dont je vous parlerai dans la suite : c'est avec d'autres Nations Sauvages, savoir les *Montagnois* & les *Papipanachois*, qu'il trafique d'armes & de munitions pour des peaux de Loups Marins, & quelques autres Pelleteries.

Vis-à-vis de cette Isle, on trouve *l'Isle perçee* à la Côte du Sud. C'est un gros rocher percé à jour sous lequel les Chaloupes seulement peuvent passer. Les *Basques* & les *Normands* ont accoustumé d'y faire la Pêche des Moruës en tems de Paix. Elle y est très-abondante, & ces Poissons y sont plus grands & plus propres à faire secher que ceux de *Terre-Neuve*; mais il y a deux grandes incommoditez, l'une que les Vaisseaux y courent du risque, s'ils ne sont amarrez à de bons cables & arrêtez par de bonnes ancras. L'autre inconvénient, c'est qu'il n'y a ni gravier ni cailloux pour étendre ces Poissons au Soleil, & qu'on est obligé de se servir de vignaux, qui sont des espèces de clayes.

Outre ce lieu de Pêche, il y en a d'autres du même côté à quelques lieues plus haut dans le Fleuve, savoir celui de *Gaspé*, où les équipages des Vaisseaux font quelquefois le commerce de Pelleteries avec les *Gaspésiens*, ce qui porte préjudice aux Propriétaires de cette Rivière. Les autres sont vers les *Monts Notre-Dame* dans les petites Bayes ou Rivières qui se déchargent dans le Fleuve.

De l'autre côté du Fleuve, on voit la grande terre de *Labrador* ou des *Eskimaux*, qui sont des Peuples si féroces qu'on n'a jamais pu les humaniser. Il semble que le bon homme *Homere* veuille parler de cette malheureuse Nation Sauvage, en parlant de ses *Cyclopes*, car il y a trop de rapport entre eux, comme il paroît par ces qua-

tre vers du neuvième Livre de son *Odyssée*, que je trouve trop beaux pour ne pas les rapporter ici :

Τοῖσιν δ' ἔτ' ἀγοραὶ βαλιφόροι ἔπε θεμιδες.
 Ἀλλ' οἷγ' ὑψηλῶν ὄρέων ναίοισι κἀήνα
 Ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι· θεμισεύδ' δὲ ἕκαστος
 Παιδῶν ἢ δ' αἰλόχων· ἔδ' αἰκλήλων αἰλέγοισι.

Cela veut dire que ces Peuples ne s'embarrassent pas de Plaidoyers, ni de multitudes de Loix, qu'ils se plaisent seulement d'habiter le sommet des Montagnes ou les Cavernes les plus profondes, que là chacun borne son droit à régler sa Famille sans se mettre en peine de son Voisin. Les *Danois* sont les premiers qui l'ont découverte, elle est remplie de Ports, de Havres & de Bayes, où les Barques de *Quebec* ont accoutumé d'aller troquer les peaux de Loups marins durant l'Été avec ces Sauvages. Voici comment cela se fait; dès que ces Barques ont mouillé l'ancre, ces Démons viennent à bord dans de petits Canots de peaux de Loups marins cousus ensemble, qui sont faits à peu près comme des navettes de tisseran, au milieu desquels on voit un trou en forme de celui d'une bourse, où ils se renferment assis sur les talons avec des cordes. Ils rament de cette manière avec de petites pâletes, tantôt à droit & tantôt à gauche, sans pancher le corps, crainte de renverser. Dès qu'ils arrivent près de la Barque
 ils

ils montrent leurs Pelleteries au bout de l'aviron & demandent en même tems les côuteaux , la poudre & les balles dont ils ont besoin , des fusils , des haches , des chaudières , &c. enfin chacun montre ce qu'il a , & ce qu'il prétend avoir en échange ; le marché conclu , ils reçoivent & donnent tout , au bout d'un bâton. Si les coquins ont la précaution de ne pas entrer dans nos Bâtimens , nous avons aussi celle de ne nous pas laisser investir par une trop grande quantité de Canots , car ils ont enlevé assez souvent de petits Vaisseaux , pendant que les Matelots étoient occupés à manier & à remuer les Pelleteries & les Marchandises. Il faut se tenir bien sur ses gardes durant la nuit , car ils savent faire de grandes Chaloupes , qui vont aussi vite que le vent , & dans lesquelles ils se mettent trente ou quarante. C'est pour cela que les *Malouins* , qui font la Pêche des Moruës au petit Nord & les *Espagnols* à *Portochoua* , sont obligés d'armer des Barques longues pour courir la Côte & les poursuivre , car il n'y a guères d'années qu'ils ne surprennent à terre les équipages , & qu'ils ne les tuent , enlevant aussi quelquefois les Vaisseaux. Il est constant qu'ils sont plus de trente mille Combattans , mais si lâches & si poltrons que cinq cens *Chistinos* de la *Baye de Hudson* , ont accoutumé d'en battre cinq ou six mille. Leur Pais est grand , car il s'étend depuis la Côte , qui est vis-à-vis des *Isles de Mingan* , jusques au Détroit de *Hudson*. Ils passent

tous les jours à l'*Isle de Terre-Neuve* par le Détroit de *Bellisle*, qui n'a que sept lieues de traverse, & s'ils ne viennent pas jusqu'à *Plaisance*, c'est qu'ils craignent d'y trouver d'autres Sauvages.

A cette terre de *Labrador*, est jointe la *Baye de Hudson*, qui s'étend depuis le cinquante-deuxième degré de latitude, & trente minutes jusqu'au soixante-troisième. Voici d'où cette Baye a tiré son nom. Le Capitaine *Henri Hudson*, Anglois de Nation, obtint un Vaisseau *Hollandois* pour aller à la *Chine* par un Détroit imaginaiement situé au Nord de l'*Amérique Septentrionale*. Ce fut sur les Mémoires d'un Pilote *Danois* son ami, qu'il abandonna le premier dessein qu'il avoit formé de prendre sa route par la *Nouvelle Zemble*. Celui-ci, qui s'appelloit *Frédéric Anshild*, étoit parti de *Norvegue* ou d'*Islande*, quelques années auparavant, à dessein de trouver un passage pour aller au *Japon*, par le Détroit de *Danis*, qui est ce Détroit chimérique, dont je parle. La première terre qu'il découvrit, fut la *Baye Sauvage* située sur la Côte Septentrionale de la Terre de *Labrador*; de là rangeant cette Côte, il entra dans un Détroit qu'on appella vingt ou trente ans après le Détroit de *Hudson*. Ensuite naviguant toujours vers l'Ouest, il aborda certaines Côtes situées Nord & Sud. Alors il courut au Nord, se flatant de trouver un chemin ouvert pour traverser à la Mer de *Jesso*; mais après avoir singlé jusqu'à la hauteur du Cercle Polaire,

&

& couru risque de perir mille fois dans les glaces , sans trouver aucune ouverture ni passage , il prit le parti de retourner sur ses pas. Mais comme la saison étoit fort avancée , & que les glaces couvroient déjà la surface de l'eau , il fut obligé d'entrer dans la *Baye de Hudson* , & de passer l'Hiver dans un Port où plusieurs Sauvages fournirent à son équipage durant l'Hiver , des vivres & de très-belles Pelleteries. Dès que la Navigation fut libre pour les Vaisseaux , il s'en revint en *Danemarck*. Cependant *Hudson* l'ayant connu dans la suite , entreprit sur les Journaux de ce *Danois* , de passer au *Japon* par le Détroit de *Davis* , mais son entreprise échoua , de même que celle d'un certain *Button* , & de quelques autres. Quoi qu'il en soit , *Hudson* entra dans la Baye de ce nom , où il reçût quantité de Pelleteries des Sauvages , ensuite il fit la découverte de la *Nouvelle Hollande* , appelée aujourd'hui la *Nouvelle York* , & de quelques autres Terres de la *Nouvelle Angleterre*. Cependant , on a tort d'appeller du nom de *Hudson* , ce Détroit & cette Baye , puis que celui qui les a premièrement découverts , est le *Danois Frédéric Anschild* , dont je viens de vous parler , étant le premier *Européen* qui ait vû les Terres de l'*Amérique Septentrionale* , & frayé le chemin aux autres. Ce fut ensuite , sur les Mémoires de ce *Hudson* , que les *Anglois* firent des tentatives pour établir un commerce avec les *Américains*. La quantité de Castors & d'autres belles Pel-

Pelleteries qu'il trafiqua durant l'Hiver avec les Sauvages , donnèrent dans la vûe à quelques Marchands *Anglois* , qui formèrent une Compagnie pour entreprendre ce nouveau Commerce. Ils fournirent pour cet effet quelques Bâtimens au Capitaine *Nelson* , qui en perdit quelques-uns dans les glaces vers le Détroit , après avoir failli lui-même à périr. Cependant , il entra dans la Baye & se plaça à l'embouchure d'une grande Rivière , qui prend sa source vers le Lac des *Affinipouals* , & se décharge dans cette Baye à l'endroit où il fit construire une redoute défendue par quelques Canons. Au bout de trois ou quatre ans les *Anglois* firent d'autres petits Forts aux environs de cette Rivière ; ce qui apporta un préjudice considérable au Commerce des *François* , qui ne trouvoient plus au Nord du *Lac Supérieur* les Sauvages , avec lesquels ils avoient accoutumé de trafiquer des Pelleteries. Je ne sai par quelle aventure , les nommez des *Grozeliers* & *Ratiffon* rencontrèrent dans ce grand Lac quelques *Chistinos* , qui leur promirent de les conduire au fond de la Baye , où les *Anglois* n'avoient pas encore pénétré. En effet , ils leur tinrent parole , ils les y menerent & leur montrèrent plusieurs autres Rivières , au bord desquelles il y avoit apparence de faire des établissemens propres pour y attirer un grand Commerce de Peaux avec plusieurs Nations Sauvages. Ces *François* s'en retournèrent au *Lac Supérieur* par le même chemin , & de là ils
 passe-

passèrent à *Quebec* où ils proposèrent aux principaux Marchands de conduire dans la Baye de *Hudson* des Vaissaux, mais on se moqua de leur projet. Enfin se voyant rebutez, ils allerent en *France*, croyant qu'on les écouteroit mieux à la Cour; cependant après avoir présenté Mémoires sur Mémoires, & dépensé beaucoup d'argent, on les traita de Visionnaires. Dans ce tems-là, le Ministre du Roi d'*Angleterre* ne perdit point l'occasion de les persuader d'aller à *Londres*, où ils furent si bien écourez, qu'on leur donna plusieurs Vaissaux qu'ils y menerent avec assez de difficulté, & construisirent en differens endroits plusieurs Forts très-avantageux pour le Commerce. On se repentit alors en *France*, mais trop tard, de n'avoir pas fait assez d'attention à leurs Mémoires, & ne pouvant plus y remédier, on se résolut d'en chasser les *Anglois* à quelque prix que ce fut: En effet, on y réussit après les avoir vigoureusement attaquez par Mer & par Terre, à la réserve du Fort de *Nelson* où il n'y avoit point d'apparence de mordre si facilement. Les *Anglois*, quelques années après se résolurent de faire tout leur possible pour reprendre ces postes, à quoi ils réussirent heureusement; car ne voulant pas en avoir le démenti, ils débusquerent à leur tour les *François*; & aujourd'hui ceux-ci se préparent à leur rendre le change. Au reste, ce Pais-là est si froid durant sept ou huit mois de l'année, que la Mer se glac dix pieds d'épaisseur, que les arbres

&

& les pierres mêmes se fendent, qu'il y tombe dix ou douze pieds de neige qui couvrent la terre plus de six mois, & que pendant ce tems on n'oseroit sortir de sa maison, sans risquer d'avoir le nez, les oreilles & les pieds gelés. La Navigation est si difficile & si dangereuse d'*Europe* en ce Pais-là, à cause des glaces & des courans, qu'il faut être réduit à la dernière misère, ou possédé d'un aveuglement jusqu'à la folie, pour entreprendre ce détestable Voyage.

Il est tems de passer maintenant de la *Baye de Hudson* au *Lac Supérieur*. Ce voyage est plus facile à faire sur le papier que réellement, car il faut remonter près de cent lieues la Rivière des *Machakandibi*, qui est si rapide & si pleine de Cataractes, qu'à peine six Canoteurs dans un Canot allégé, peuvent-ils en venir à bout en trente ou trente-cinq jours. On trouve à la source de cette Rivière un petit Lac de même nom, d'où on est obligé de faire un portage de sept lieues pour attraper la Rivière de *Michipikoton*, qu'on descend ensuite en dix ou douze jours, quoi qu'on soit obligé de faire quelques portages. Il est vrai qu'on faute plusieurs Cataractes en descendant, ou l'on est contraint de porter les Canots ou de les traîner en remontant. Nous voici donc à ce grand *Lac Supérieur* qu'on estime avoir cinq cens lieues de circuit, y comprenant le tour des Anses & des petits Golfes. Cette petite Mer douce est assez tranquille depuis le commencement

ment de Mai jusqu'à la fin de Septembre. Le côté du Sud est le plus assuré pour la Navigation des Canots par la quantité de Bayes & de petites Rivières où l'on peut relâcher en cas de tempête. Je ne sache point qu'il y ait aucune Nation Sauvage sédentaire sur les bords de ce Lac, il est vrai que durant l'Été plusieurs Peuples du Nord, vont chasser & pêcher en certains endroits où ils apportent en même tems les Castors qu'ils ont pris durant l'Hiver, pour les troquer avec les Coureurs de bois qui ne manquent pas de les y joindre tous les ans. Ces lieux sont *Bagouasch*, *Lemipisaki* & *Chagouamigon*. Il y a déjà quelques années que Mr. *Dulbut* avoit construit un Fort de picux, dans lequel il avoit des Magazins remplis de toutes sortes de Marchandises. Ce poste, qui s'appelloit *Camanistigoyan*, faisoit un tort considérable aux Anglois de la *Baye de Hudson*, parce qu'il épargnoit à quantité de Nations la peine de transporter leurs Pelleteries à cette Baye.

Il y a sur ce Lac des Mines de cuivre, dont le métal est si abondant & si pur qu'il n'y a pas un septième de déchet. On y voit quelques Isles assez grandes, remplies d'Elans & de Caribous, mais il n'y a guères de gens qui s'avisent d'y aller exprès pour chasser, à cause du risque de la traversé. Au reste, ce Lac est abondant en Éturgeons, Truites & Poissons blancs. Le froid y est excessif durant six mois de l'année, & la neige se joignant à la gelée, glace ordinairement les
caux

eaux de ce Lac jusqu'à dix ou douze lieuës au large.

Du *Lac Supérieur*, je passe à celui des *Hurons*, auquel je donne quatre cens lieuës de circonference. Or pour y aller il faut descendre le *Saut Sainte Marie*, dont je vous ai parlé dans ma quinzième Lettre. Ce Lac est situé sous un très-beau climat, comme vous le voyez sur ma Carte. Le côté du Nord est le plus naviguable pour les Canots, à cause de la quantité d'Isles sous lesquelles on peut se mettre à l'abri du mauvais tems. Celui du Sud est le plus beau & le plus commode pour la Chasse des Bêtes fauves, qui y font en assez grande quantité. La figure de ce Lac, est à peu près celle d'un triangle équilatéral. Parmi ses Isles, celle de *Manitoualim* est la plus considérable. Elle a plus de vingt lieuës de longueur & dix de largeur. Les *Otaouas* de la Nation du *Talon* & du *Sable* y habitoient autrefois, mais la crainte des *Iroquois* les a contraints de se retirer avec les autres à *Missilimakinac*. Vis à vis de cette Isle habitent en terre-ferme les *Nokés* & les *Missitagues* en deux Villages différens, éloignez de vingt lieuës l'un de l'autre. Vers le bout Oriental de cette même Isle, on trouve la *Rivière des François*, dont je vous ai parlé en ma seizième Lettre; elle est aussi large que la *Seine* à *Paris* & de sa source, qu'elle tire du Lac des *Nepicerini*, jusqu'à son embouchure, elle n'a tout au plus que quarante lieuës de cours. On voit au Nord-Est de cette

Rivié-

Rivière la Baye de *Toronto* qui a vingt ou vingt cinq lieuës de longueur & quinze d'ouverture , il s'y décharge une Rivière qui sort du petit Lac de même nom, formant plusieurs Cataractes impratiquables, tant en descendant qu'en montant. Cette tête d'homme , que vous voyez marquée sur ma Carte au bord de cette Rivière, désigne un gros Village de *Hurons* , que les *Iroquois* ont ruiné. De sa source on peut aller dans le Lac de *Frontenac* en faisant un portage jusqu'à la Rivière de *Tanaouaté* qui s'y décharge. Vous pouvez remarquer au côté Méridional de la Baye de *Toronto* le *Fort supposé*, dont je vous ai fait mention dans ma vingt-troisième Lettre ; A trente lieuës de là vers le Sud, l'on trouve le Pais de *Theonontate* que les *Iroquois* ont tout à fait dépeuplé de *Hurons*. De là , je passe droit à mon Fort , sans m'arrêter à vous faire une description inutile des Païsages différens qu'on voit dans l'espace de plus de trente lieuës. Je vous ai parlé tant de fois de ce poste , que je sauterai droit à la Baye du *Sakinac* , sans vous parler de la quantité de battures & de rochers qu'on trouve cachez sous l'eau jusqu'à deux lieuës au large. Cette Baye a seize ou dix-sept lieuës de longueur & six d'ouverture , au milieu de laquelle on voit deux petites Isles très-utiles aux Voyageurs qui seroient obligez le plus souvent de faire le tour de la Baye , plutôt que de s'exposer à faire cette traversé en Canot. La Rivière du *Sakinac* se décharge au fond de
la

la Baye. Elle a soixante lieuës de cours assez paisible n'ayant que trois petites Cataractes qu'on peut sauter sans risque. Elle est aussi large que la *Seine* au Pont de *Seve*. Les *Ouataouas* & les *Hurons* ont accoutumé d'y faire tous les deux-ans, de grandes chasses de Castors. De cette Rivière à *Missilimakinac* il n'y a point d'endroit qui mérite la peine d'en parler; je vous ai dit tout ce qu'on pouvoit dire de ce poste, si utile pour le commerce, en vous en envoyant le plan. Ainsi je passerai à la description du *Lac Errié*, me souvenant de vous avoir fait celle du *Lac des Illinois* dans ma seizième Lettre.

L'on n'a point eu tort de donner au *Lac Errié* un nom aussi illustre que celui de *Conti*, car c'est assurément le plus beau qui soit sur la terre. L'on peut juger de la bonté de son climat par les latitudes des Pais qui l'entourent. Son circuit est de deux cens trente lieuës, mais par tout d'un aspect si charmant qu'on voit le long de ses bords des Chênes, des Ormeaux, des Chataigniers, des Noyers, des Pommiers, des Pruniers, & des Treilles, qui portent leurs belles grappes jusqu'au sommet des Arbres sur un terrain uni comme la main, ce qui doit suffire pour s'en former l'idée du monde la plus agréable. Je ne saurois d'ailleurs vous exprimer la quantité de bêtes fauves & de Poulets d'Inde qu'on voit dans ces bois & dans les vastes prairies, qu'on découvre du côté du Sud. Les Bœufs Sauvages se trouvent au fond de ce Lac sur les bords de deux belles Rivières qui
s'y

s'y déchargent sans rapides ni Cataractes. Il est abondant en Eturgeons & Poissons blancs, mais les Truites y sont rares aussi bien que les autres Poissons qu'on pêche dans les *Lacs des Hurons* & des *Illinois*. Il est aussi sans batures, sans rochers ni bancs de sable; sa profondeur est de 14. à 15. brasses d'eau. Les Sauvages assurent que les gros vents n'y soufflent qu'en Décembre, Janvier & Février, quoique rarement, ce que j'ai lieu de croire par le peu qu'il en fit durant l'Hiver que je passai à mon Fort en 1688. quoiqu'il fut exposé au *Lac des Hurons*. Les bords de ce Lac ne sont ordinairement fréquentés que par des guerriers, soit *Iroquois*, *Illinois*, *Oumamis* &c. & le risque de s'y arrêter à la chasse est trop grand. Ce qui fait que les cerfs, les chevreuils & les poulets d'Inde courent en troupeaux le long du Rivage dans toute l'étendue des Terres dont il est environné. Les *Erriéronons* & les *Andastogueronons* qui habitoient au bord de ce Lac aux environs ont été détruits par les *Iroquois*, aussi bien que d'autres Nations marquées sur ma Carte. On découvre une pointe de terre du côté du Nord qui avance quinze lieues au large; & à trente lieues de là vers l'Orient, on trouve une petite Rivière qui prend sa source près de la Baye de *Ganaraska* située dans le *Lac Frontenac*. Ce seroit un passage assez court d'un Lac à l'autre si elle n'avoit point de Cataractes. De là au détroit, c'est-à-dire à la décharge de ce Lac, il y a trente lieues. Ce détroit en a 14. de longueur &

une

une de largeur. Ce fort supposé que vous voyez sur ma Carte en ce lieu-là, est un de ceux dont je vous ai parlé dans ma vingt-troisième Lettre. De ce prétendu Fort à la Rivière de *Condé* il y a vint lieuës. Cette Rivière a soixante lieuës de cours sans Cataractes, s'il en faut croire les Sauvages, qui m'ont assuré que de sa source, on pouvoit aller dans une autre qui se décharge à la Mer, n'y ayant qu'un portage d'une lieuë. De l'une de ces Rivières à l'autre je n'ai été qu'à l'embouchure de celle de *Condé* où nos *Outaouas* éprouverent leurs jambes, comme je vous l'ai expliqué dans ma quinzième Lettre. Les Isles que vous voyez sur ma Carte situées au fond du Lac sont des parcs de chevreuils, & des arbres fruitiers que la Nature a pris plaisir de faire pousser pour nourrir de leurs fruits les Dindons, les Faifans, & les Bêtes fauves. Enfin si la Navigation des Vaisseaux étoit libre de *Quebec* jusques dans ce Lac, il y auroit dequoi faire le plus beau, le plus riche & le plus fertile Royaume du Monde: car outre toutes les beautez dont je vous parle, il y a de très-bonnes mines d'argent à 20. lieuës dans les terres le long d'un certain côteau d'où les Sauvages ont aporté de grosses pierres qui ont rendu de ce précieux metal avec peu de dechet.

Du *Lac Errié* je tombe dans celui de *Frontenac*, dont je n'ai pû m'empêcher de vous parler dans mes septième & troisième Lettres. Ce Lac a, comme je vous ai déjà dit, 180. lieuës de circuit; sa figure est ovale,

le , & sa profondeur de 20. à 25. brasses d'eau. Il s'y décharge du côté du Sud plusieurs petites Rivières , savoir celles des *Tsonontouans* , des *Onnontagues* & de la *Famine* : du côté du Nord , celles de *Ganaraské* & de *Téonontaté*. Ses bords sont garnis de bois de haute futaye sur un terrain assez égal , car on n'y voit point de côtes escarpées , y ayant plusieurs petits Golfes du côté du Nord. On peut aller dans le *Lac des Hurons* par la Rivière de *Tanaouaté* en faisant un portage de sept ou huit lieuës jusqu'à celui de *Toronto* , qui s'y décharge par une Rivière de même nom. On peut aussi passer dans le *Lac Errié* par la baye de *Ganaraské* , en faisant un autre portage jusqu'à une petite Rivière pleine de Cataractes. Les Villages des *Onnontagues* , *Tsonontouans* , *Goyoguoans* & *Onnoyantes* , ne sont pas fort éloignés du *Lac Frontenac*. Ces Peuples *Iroquois* sont très-avantageusement situez. Leur País est beau & fertile , mais les Chevreuils & les Dindons leur manquent aussi bien que les Poissons , car leurs Rivières n'en portent point , de sorte qu'ils sont obligés de faire leurs pêches dans le Lac , & de les boucaner ensuite pour les pouvoir garder & transporter à leurs Villages. Ils sont obligés aussi de s'écarter de leurs terres pour faire chasser des Castors durant l'Hiver soit du côté de *Ganaraské* , du *Lac Toronto* , ou de la grande Rivière des *Outaouas* , où il seroit facile de leur couper la gorge , si l'on s'y prenoit de la manière que je vous l'ai expliqué. Je vous ai

aussi parlé des *Forts de Frontenac & de Niagara*, & du *Fleuve Saint Laurent*, qui semble avoir abandonné les Lacs pour courir plus étroitement le long du *Monreal & de Quebec*, où ses eaux se mêlant avec celles de la Mer, deviennent si salées qu'on n'en sauroit plus boire.

Il ne me reste plus qu'à faire la description de l'*Acadie & de l'Isle de Terre-Neuve*, qui sont des Pais bien différens l'un de l'autre. Les Côtes de l'*Acadie* s'étendent depuis *Kenebeki*, qui est la Place frontière de la *Nouvelle Angleterre*, jusqu'à l'*Isle Percée*, située vers l'embouchure du *Fleuve St. Laurent*. Ce Pais d'*Acadie* contient près de trois cens lieues de Côtes Maritimes, le long desquelles on trouve deux grandes Bayes navigables, savoir la *Baye Française* & celle des *Chaleurs*. Il y a quantité de petites Rivières, dont les entrées sont saines & profondes pour les plus grands Vaisseaux : elles abondent en Saumons, dont on pourroit faire des Pêches considérables si on vouloit l'entreprendre, on pêcheroit aussi, dans la plûpart de ces Rivières & des petits Golfes qui les précèdent, quantité de Moruës telles qu'à l'*Isle Percée*. Car ces Poissons donnent à la Côte en abondance durant l'Été, & sur tout aux environs des *Isles du Cap Breton & de Saint Jean*. Il est vrai que les Ports de la première ne peuvent servir qu'à retirer des Barques, & que la seconde n'en a point du tout, mais si ces deux Isles étoient peuplées, leurs Habitans pourroient envoyer
tous

tous les jours leurs Chaloupes à la Pêche, & lors que leurs Moruës seroient prêtes à la fin d'Août, les Vaisseaux pourroient mouiller près de terre & s'en charger. La Rivière de *Saint Jean*, où les Sieurs d'*Amour de Quebec* ont un établissement pour le Commerce des Castors, est très-belle & très-fertile en grains, elle est naviguable jusqu'à douze lieuës de son embouchure. Entre la Pointe de l'*Acadie* & l'*Isle du Cap Breton*, il y a un Canal ou Détroit de Mer d'environ deux lieuës de largeur, assez profond pour porter le plus grand Vaisseau de France, on l'appelle le *passage de Canseaux*, il seroit plus fréquenté qu'il n'est, si les Navires Marchands qui vont en *Canada*, vouloient partir de France vers le 15. de Mars, car ils pourroient passer par là, étant assurez de trouver en toute saison ce passage libre, au lieu que le chenal du *Cap de Raze* est souvent rempli de glace en Avril. De cette manière, les Vaisseaux devroient arriver à *Quebec* au commencement de Mai. Presque toutes les terres de l'*Acadie* sont fertiles en bled, pois, fruits & légumes; on y distingue assez bien les quatre saisons de l'année, quoi que les trois mois d'Hiver y soient extrêmement froids. On tire de plusieurs endroits des mâtures aussi fortes que celles de *Norvege*, & l'on y pourroit construire toutes sortes de Bâtimens s'il en étoit besoin, car les Chênes surpassent en bonté ceux de nôtre *Europe*, s'il en faut croire les Charpentiers: En un mot, ce Pais-là est tout à fait

beau ; le climat passablement tempéré , l'air pur & sain , les eaux legeres & claires , & la Chasse & la Pêche y sont abondantes. Les Castors , les Loutres , & les Loups Marins , sont les Animaux qui s'y trouvent le plus communément , ils y sont même en très-grand nombre ; ceux qui en aiment les viandes , sont bien redevables aux Docteurs qui persuadèrent aux Papes de métamorphoser ces Animaux terrestres en Poissons , car ils en peuvent user librement & sans scrupule pendant le Carême. Au reste , la connoissance que j'ai de ce Pais-là , me fait prévoir que tôt ou tard les *Anglois* s'en rendront les Maîtres. Les raisons que j'en pourrois donner sont très-plausibles ; ils ont déjà commencé à ruiner le Commerce des Pelleteries que nos *François* avoient accoutumé de faire avec les Sauvages , & ils acheveront bien-tôt de le perdre entièrement. Nos *François* veulent vendre trop cher leurs Marchandises , quoi qu'elles ne soient pas si bonnes que celles des *Anglois* , qui les donnent pourtant à meilleur marché. Ce seroit dommage de laisser aux *Anglois* un Pais dont le Commerce des Pelleteries & les Pêches de Moruës leur en ont fait si souvent tenter la conquête. Il est impossible qu'on les empêche d'enlever les établissemens des Côtes de l'*Acadie* , par l'éloignement où ils sont les uns des autres , ils y réussiront comme ils ont déjà fait. Les Gouverneurs *François* ont les mêmes vûes que ceux de bien d'autres postes d'Outre-Mer. Ils considèrent

rent leur emploi comme une mine d'or qu'on leur donne pour en tirer de quoi s'enrichir ; ainsi le Bien public ne marche jamais qu'après leur intérêt particulier. Mr. de Meneval laissa prendre le *Port-Royal* aux *Anglois*, parce que la Place n'étoit revêtuë que de simples palissades, & pourquoi n'étoit-elle pas mieux fortifiée ? C'est qu'il croyoit avoir le tems de remplir sa bourse avant que les *Anglois* s'avissassent de l'attaquer. Ce Gouverneur avoit relevé Mr. *Perrot*, qui fut cassé honteusement pour avoir fait sa principale occupation de s'enrichir, & qui étant repassé ensuite en *France* revint avec plusieurs Vaisseaux chargés de Marchandises, pour faire en ce Pais-là la profession d'un Négociant particulier. Celui-ci dans le tems de son Gouvernement, laissa prendre aux *Anglois* plusieurs postes avantageux sans se donner aucun mouvement ; il se contentoit d'aller dans ses Barques de Rivière en Rivière pour trafiquer avec les Sauvages, & après sa cassation, non content de faire son Commerce sur les Côtes de l'*Acadie*, il voulut aller sur celles des *Anglois*, mais il lui en coûta cher, car quelques Corsaires l'ayant surpris, enlevèrent ses Barques & lui donnerent ensuite la *Galle sèche*, dont il mourut sur le champ. Les trois principales Nations Sauvages qui habitent sur les Côtes, sont les *Abenakis*, les *Mikemak*, & les *Canibas*. Il y en a quelques autres errantes, qui vont & viennent de l'*Acadie* à la *Nouvelle Angleterre*, qu'on appelle *Mahingans*,

gans, Soccokis & Openango. Les trois premières, & qui sont fixées dans leurs Habitations, sont étroitement liées d'amitié & d'intérêt avec les *François*, & l'on peut dire, qu'en tems de guerre ils font des incursions si dommageables aux Colonies *Angloises*, que nous devons avoir soin d'entretenir sans cesse une bonne intelligence avec eux. Le Baron de *Saint Castels* Gentilhomme d'*Oleron en Bearn*, s'est rendu si recommandable parmi les *Abenakis* depuis vingt & tant d'années, vivant à la Sauvage, qu'ils le regardent aujourd'hui comme leur Dieu tutelaire. Il étoit autrefois Officier de *Carignan* en *Canada*, mais dès que ce Régiment fut cassé, il se jetta chez ces Sauvages dont il avoit appris la Langue. Il se maria à leur manière, préférant les Forêts de l'*Acadie* aux Monts *Pirendes* dont son País est environné. Il vécut les premières années avec eux d'une manière à s'en faire estimer au delà de tout ce qu'on peut dire. Ils le firent grand Chef, qui est comme le Souverain de la Nation, & peu à peu il a travaillé à se faire une fortune dont tout autre que lui sauroit profiter, en retirant de ce País-là plus de deux ou trois cens mille écus qu'il a dans ses coffres en belle monnoye d'or. Cependant il ne s'en sert qu'à acheter des Marchandises pour faire des présens à ses Confrères les Sauvages, qui lui font ensuite, au retour de leurs chasses, des présens de *Castors* d'une triple valeur. Les Gouverneurs Généraux de *Canada* le ménagent,

&

& ceux de la *Nouvelle Angleterre* le craignent. Il a plusieurs filles & toutes mariées très-avantageusement avec des *François*, ayant donné une riche dot à chacune. Il n'a jamais changé de femme, pour apprendre aux Sauvages que Dieu n'aime point les hommes inconstans. On dit qu'il tâche de convertir ces pauvres Peuples, mais que ses paroles ne produisant aucun fruit, il est donc inutile que les Jésuites leur prêchent les vérités du Christianisme : cependant ces Peres ne se rebutent pas, ils estiment que le Baptême conféré à un enfant mourant, vaut dix fois la peine & le chagrin d'habiter avec ces Peuples.

Le *Port-Royal*, Ville Capitale ou l'unique de l'*Acadie*, n'est, au bout du compte, qu'une très-petite Bicoque, qui s'est un peu agrandie depuis le commencement de la guerre 1689. par l'abord de quantité d'Habitans des Côtes du voisinage de *Boston*, Capitale de la *Nouvelle Angleterre*. Il s'y en jeta beaucoup, dans la crainte qu'ils eurent que les *Anglois* ne les pillassent & ne les amenassent en leur País. Mr. de *Meneval*, comme j'ai déjà dit, rendit cette Place aux *Anglois*, ne pouvant soutenir ce poste avec le peu de *François* qu'il avoit, parce que les palissades étoient basses & mal en ordre. Il fit sa Capitulation avec le Commandant du Parti qui l'attaqua ; mais il lui manqua de parole, car il en fut traité avec toute sorte d'ignominie & de dureté. Cette Ville est située au 44. degré & 40. minutes de latitude sur le

bord d'un très-beau Bassin de deux lieuës de longueur, & une de largeur, à l'entrée duquel il peut y avoir seize ou dix-huit brasses d'eau d'un côté, (car l'*Isle aux Chevres* qui est au milieu, semble le partager en deux) & de l'autre six ou sept. Le mouillage est très-bon en tous les endroits de ce Bassin, au fond duquel on voit une langue de terre, qui fait la séparation de deux Rivières, où la Marée monte dix ou douze lieuës. Elles sont bordées de très-belles Prairies où l'on trouve au Printems & en Automne toutes sortes d'Oiseaux de Rivières. Le *Port-Royal* n'est donc qu'un petit nombre de maisons à deux étages, & où peu de gens de distinction habitent. Il ne subsiste que par le Commerce de Pelleteries que les Sauvages y viennent échanger pour des Marchandises d'*Europe*. La Compagnie des Fermiers y avoit autrefois des Magazins dont les Gouverneurs étoient les Commis. Il me seroit assez facile d'en nommer quelques-uns, si je ne craignois que d'autres que vous vissent à lire ces Mémoires.

L'*Isle de Terre-Neuve* a trois cens lieuës de circonférence. Elle est éloignée de *France* d'environ six cens cinquante lieuës, & de quarante ou cinquante du *grand Banc* de même nom. La Côte Méridionale appartient aux *François*, qui y ont plusieurs établissemens pour la Pêche des Moruës. L'Orientale, est habitée par les Anglois, qui occupent plusieurs postes considérables situés en certains Ports, Bayes & Havres qu'ils ont eu le soin de fortifier. La Côte
Occi-

Occidentale est deserte & n'a jamais eu de Maître jusqu'à présent. Cette Isle, dont la figure est triangulaire, est remplie de Montagnes & de Bois impratiquables. On y trouve de grandes Prairies, ou pour mieux dire, de grandes Landes, plutôt couvertes de mousse que d'herbe. Les terres n'y valent rien du tout, car elles sont mêlées de gravois, de sable, & de pierres; ainsi ce n'est qu'à cause de l'utilité qu'on retire de la Pêche, que les *Anglois* & les *François* s'y sont établis. La Chasse des Oiseaux de Rivière, des Perdrix & des Lièvres est assez abondante; mais pour les Cerfs il est presque impossible de les surprendre, à cause de l'élevation des Montagnes & de l'épaisseur des Bois. On trouve en cette Isle, comme en celle du *Cap Breton*, du Porphyre de diverses couleurs. On a pris soin d'en envoyer en France quelques blocs d'échantillon qu'on a trouvé fort beaux, quoi que durs à tailler. J'en ai vû de rouge tacheté de verd de Cibouille, qui paroissoit le plus curieux du monde, mais par malheur il éclate si fort en le tirant de la Carrière qu'on ne peut l'employer que par incrustation.

On tire aussi de l'Isle du *Cap Breton* un Marbre noir, ou espèce de Brèche vené de gris, qui est dur & reçoit mal le poli. Cette pierre est sujette à s'éclater, à cause des fils qui s'y rencontrent, & même elle est difficile à tailler, par l'inégalité de sa dureté & des cloux qui s'y trouvent. Il n'y a point de Sauvages sédentaires en l'Isle de

Terre-Neuve. Il est vrai que les *Eskimaux* y traversent quelquefois par le Détroit de *Bellisle* avec de grandes Chaloupes, pour surprendre les équipages des Vaisseaux Pécheurs au petit Nord. Nos établissemens sont à *Plaisance*, à l'*Isle St. Pierre*, & dans la *Baye des Trépassés*. Du *Cap de Raze* jusqu'au *Chapeau Rouge* la Côte est fort saine, mais du *Chapeau Rouge* au *Cap de Raze* les rochers la rendent assez dangereuse. Il y a deux obstacles assez grands pour aborder cette Isle. La première, que les brouillards y sont si épais jusqu'à vingt lieuës au large durant l'Été qu'il n'y a point de Navigateur, quelque habile ou expert qu'il puisse être, assez hardi pour porter le Cap à terre pendant qu'ils durent. Ainsi l'on est toujours obligé d'attendre quelques jours serains pour atterrer. Le second obstacle & le plus fâcheux, ce sont les Courants qui portent de côté & d'autre, sans qu'on s'aperçoive de cette variation, ce qui fait que les Vaisseaux donnent à la Côte dans le tems qu'on se croit à dix lieuës au large; mais ce qu'il y a de plus mauvais, c'est que le * *Ressac* les jette insensiblement sur les rochers, sans qu'on puisse l'éviter; parce que n'y ayant point de fonds, il est impossible de mouiller l'ancre: C'est ainsi que périt le Vaisseau du Roi le *Foli* en 1692. comme quantité d'autres en différentes occasions.

* *Ressac*, mouvement insensible de la Mer, ou vagues dormantes qui venent sur la surface de la Mer.

Plaisance est le poste le plus avantageux & le plus utile au Roi de toute l'*Amerique Septentrionale*, par rapport à l'azile qu'y trouvent

vent les Vaiffeaux obligez de relâcher quand ils vont en *Canada* ou quand ils en retournent, & même pour ceux qui reviennent de l'*Amérique Méridionale*, foit qu'ils faffent de l'eau ou qu'ils manquent de vivres, ou qu'enfin ils ayent été dematez ou incommodéz par quelque coup de vent. Cette Place eft fituée au 47. degré & quelques minutes de latitude, prefque au fond de la Baye du même nom, qui a vint & quelques lieuës de longueur & dix ou douze de largeur. Le Fort eft placé fur le bord d'un *Goulet* ou petit détroit de foixante pas de largeur, & de fix bralles de profondeur. Il faut que les Vaiffeaux rafent, pour ainfi dire, l'angle des Baffions pour entrer dans le port, qui peut avoir une lieuë de longueur & un demi quart de largeur. Ce port eft précédé d'une grande & belle Rade d'une lieuë & demi d'étenduë, mais tellement expofée au vent de Nord-Oüeft & Nord-Nord-Oüeft (qui font les plus terribles & les plus opiniâtres de tous les vents) & au furieux foufle defquels ni cables ni Ancres ni gros Vaiffeaux ne fauroient refifter, ce qui n'arrive guere que dans l'arrière-faifon. Il en couta un fecond Vaiffeau au Roi de 64. Canons nommé *le Bon* la même année que *le Foli* fe perdit; & fi les quatre ou cinq autres de cette Efquadre n'euffent eu la précaution d'entrer dans le port ils auroient infailliblement couru le même fort. Cette Rade qui n'eft donc expofée qu'à ces vents de Nord-Oüeft & Oüeft-Nord-Oüeft cache quelques rochers de la

bande de Nord, outre ceux de la *pointe verte*, où plusieurs Habitans ont accoutumé de faire la pêche. Vous pouvez considérer toutes ces choses sur le plan dont j'accompagnai ma vingt-troisième Lettre. Il vient pour l'ordinaire trente ou quarante Vaisseaux de *France* à *Plaisance* tous les ans, & quelquefois plus de 60. Les uns y viennent pour faire la pêche, & les autres pour faire la troque avec les Habitans; qui demeurent l'Eté de l'autre côté du Fort. Le terrain des Habitations s'appelle *la Grande Grave*, parce qu'en effet ce n'est que du gravier sur lequel on étend les morués pour les faire secher au Soleil après qu'elles sont salées. Les Habitans & les Vaisseaux pêcheurs envoient tous les jours leurs Chaloupes à la pêche à deux lieuës du port. Elles reviennent quelquefois si chargées qu'elles paroissent comme ensevelies dans la Mer, ne restant que les fargues. Cela surpasse l'imagination. Il faut avoir vû la chose pour la croire. Cette pêche commence à l'entrée de Juin & finit à la mi-Août. On pêche la boëte dans le Port, c'est-à-dire, les petits Poissons dont on se sert pour garnir les Hameçons des morués. Les graves manquent à *Plaisance*, ce qui fait qu'il n'est pas si peuplé qu'il le devoit être: si les Gouverneurs préféreroient le service du Roi à l'avidité du gain on en feroit un poste considerable, & où bien des gens viendroient faire des graves à leurs dépens; mais pendant que les Gouverneurs pilleront le bien des particuliers, sous le beau pré-

texte

texte du service du Roi qu'ils nomment par tout, je ne voi point d'apparence que cette Habitation grossisse & s'étende jamais. N'est-ce pas deshonorer son Prince & son Emploi, que de faire le Pêcheur, le Marchand, le Cabarétier & cent autres métiers de la plus basse mécanique ? N'est-ce pas une tyrannie, de forcer les Habitans d'acheter d'un tel ou tel Vaisseau les marchandises dont ils ont besoin, & de vendre les moruës à d'autres Vaisseaux où Messieurs les Gouverneurs ont le principal intérêt ? N'est-ce pas contrevenir aux Ordonnances de *Louis XIV.* que de s'approprier les agrêts & les appareils des Vaisseaux qui perissent à la côte ; de retenir les équipages des Navires Marchands pour faire sa pêche ; de vendre les Habitations, d'empêcher de hauffer les enchères des effets vendus à l'encan pour se les approprier de pure autorité ; de changer les vivres des troupes dans les Magazins, y prenant de bon biscuit pour y en remettre de mauvais, en faire autant du bœuf & du lard destinez à l'entretien de la garnison ; obliger les Habitans à donner leurs Valets & leurs Charpentiers pour les employer à des travaux où le service de Sa Majesté a moins de part que celui de la bourse. Voilà des abus qu'on devoit reformer, si l'on veut que le Roi soit bien servi. Cependant on ne le fait pas ; j'en ignore la raison ; qu'on la demande aux Commis de Monsieur de P***. Je suis persuadé que toutes ces pirateries ne viennent point à la

connoissance du Roi, car il est trop juste pour les souffrir. Au reste il ne croit ni bled, ni seigle, ni pois à *Plaisance*, car la terre n'y vaut rien. Outre que quand elle seroit aussi bonne & aussi fertile qu'en *Canada*, personne ne s'amuseroit à la cultiver, car un homme gagne plus à pêcher des Moruës durant l'Été que dix autres à travailler à la terre. Il y a quelques autres petits ports dans la grande *Baye de Plaisance* où les *Basques* vont aussi faire la pêche. C'est le petit & le grand *Burin*, *Saint Laurent*, *Martyr*, *Chapeau rouge* &c.

Table des Nations Sauvages de Canada.

»

De l'Acadie.

Les Abenakis.	} Ceux-ci sont bons } Guerriers, plus alertes } & moins cruels que les } <i>Iroquois</i> . Leur Langage } differe peu de la } Langue <i>Algonkine</i> .
Les Mikemac.	
Les Canibas.	
Les Mahingans.	
Les Openangos.	
Les Soccokis.	
Les Etechemins.	

Du Fleuve Saint Laurent depuis la Mer jusqu'à Monreal.

Les Papinachois.	} Langue <i>Algonkine</i> .
Les Montagnois.	
Les Gaspesiens.	
Les Hurons de Loreto,	} Langue <i>Iroquoise</i> .
Les Abenakis de Sciller	
Les Algonkins.	

Les

DE L'AMÉRIQUE.

Les Agniez du Saut S. Louis, Langue *Iroquoise* ³⁹, braves & bons Guerriers.
 Les Iroquois de la Montagne du Monreal, Langue *Iroquoise*, bons Guerriers.

Du Lac des Hurons.

Les Hurons, Langue *Iroquoise*.
 Les Outaouas. }
 Les Nockes. } Langue *Algonkine*.
 Les Missifagues. }
 Les Attikamck. }
 Les Outchipoues, appelez *Sauteurs*, bons Guerriers.

Du Lac des Illinois & des environs.

Quelques Illinois à Chegakou. }
 Les Oumamis, bons Guerriers. }
 Les Maskoutens. }
 Les Kikapous, bons Guerriers. } Langue
 Les Outagamis, bons Guerriers. } *Algonkine*,
 Les Malomimis. } alertes.
 Les Poutcouatamis. }
 Les Ojatinons, bons Guerriers. }
 Les Sakis. }

Aux environs du Lac de Frontenac.

Les Tsonontouans. }
 Goyoguans. } Langue différente
 Onnotagues. } de l'*Algonkine*.
 Onnonyoutes & Agniés, un peu éloignez.

Aux

Aux environs de la Rivière des Outaouas.

Les Tabitibi.	} Langue <i>Algonkine</i> , tous poltrons.
Les Monzoni.	
Les Machakandibi.	
Les Nopemen d'Achirini.	
Les Nepisirini.	
Les Temiskamink.	

Au Nord du Mississipi, & aux environs du Lac Supérieur & de la Baye de Hudson.

Les Affimpouals.	} Langue <i>Algonkine</i> .
Les Sonkaskitons.	
Les Ouadbatons.	
Les Atintons.	
Les Clifstinos, braves Guerriers & alertes.	
Les Eskimaux.	

*Table des Animaux des Pais Meridionaux:
du Canada.*

Bœufs Sauvages.
 Cerfs petits.
 Chevreuils de trois especes differentes.
 Loups, comme en *Europe*.
 Loups cerviers, comme en *Europe*.
 Michibichi, espece de Tigre poltron.
 Furets } comme en *Europe*.
 Beletes }
 Ecureuils cendrez.
 Lievres }
 Lapins } comme en *Europe*.

Taiffons, comme en *Europe*.
 Castors blancs, mais rares.
 Ours rougeâtres.
 Rats musquez.
 Renards rougeâtres, comme en *Europe*.
 Crocodiles au *Missifipi*.
 Ossa au *Missifipi*.

Ceux des Païs Septentrionaux sont :

Orignaux ou Elans.
 Caribous.
 Renards noirs.
 Renards argentez.
 Espèces de Chats sauvages, appelez *enfants du Diable*.
 Carcajoux.
 Porcs épis.
 Foutereaux.
 Martres.
 Fouïnes, comme en *Europe*.
 Ours noirs.
 Ours blancs.
 Siffleurs.
 Ecureuils volants.
 Lievres blancs.
 Castors.
 Loutres.
 Rats musquez.
 Ecureuils Suiffés.
 Grands Cerfs.
 Loups Marins.

Explication de ceux dont je n'ai pas fait mention dans mes Lettres.

ANIMANN
MÉRIDIO-
NANN.

LE *Michibichi* est une espèce de *Tigre*, mais plus petit & moins marqué, il s'enfuit dès qu'il aperçoit quelqu'un, & s'il trouve un arbre il y grimpe au plus vite. Il n'y a point d'animal qu'il n'attaque, & dont il ne vienne facilement à bout, & ce qu'il a de singulier par dessus tous les autres Animaux, c'est qu'il court au secours des Sauvages lorsqu'il se rencontre à la poursuite des *Ours* & des *Bœufs* Sauvages, alors il semble qu'il ne craigne personne, il s'élançe avec fureur sur la bête qu'on poursuit. Les Sauvages disent que ce sont des *Manitous*, c'est-à-dire des esprits qui aiment les hommes, ce qui fait qu'ils les honorent & les considèrent à tel point qu'ils aimeroient mieux mourir que d'en tuer un seul.

Les *Castors blancs* sont fort estimez à cause de leur rareté. Quoique leur poil ne soit ni si grand ni si fin que celui des *Castors* qui sont les ordinaires. Il s'en trouve aussi peu de ces blancs que de parfaitement noirs.

Les *Ours rougeâtres* sont méchants, ils viennent effrontément attaquer les chasseurs, au lieu que les noirs s'enfuyent. Ces premiers sont plus petits & plus agiles que les derniers.

Les *Crocodiles* du *Missisipi* ne different en rien de ceux du *Nil* ou des autres endroits. J'ai vû celui d'*Angoulême* qui est de la même

même figure que ceux-ci, quoique plus petit. La manière la plus commune dont les Sauvages les prennent en vie, c'est de leur jetter de grosses cordes d'écorce d'arbre à noeud coulant sur le col, sur le milieu du corps, dans les pattes &c. tellement qu'après être bien saisi, ils les enferment entre dix ou douze Piquets où ils les attachent après les avoir tourné le ventre en haut. En cette posture ils les écorchent sans toucher à la tête ni à la queue, & leur donnent un habit d'écorce de sapin où ils mettent le feu en coupant les cordes qui les retiennent. Ils font des cris & des hurlemens effroyables. Au reste les Sauvages sont très-souvent dévorés par ces animaux, soit en traversant les Rivières à la nage, ou s'endormant sur le bord. Voyez ce que dit l'*Arioste* de cet Animal dans la 68. Ode de son 15. Chant.

*Vive sù'l lito e dentro a la Rivera,
E i Corpi Umani son le sue vivande
De le persone misere e incaute
Di viandanti e d'infelici naute.*

Il faut être aussi fou que je le suis pour m'ériger en Poète & Traducteur. N'importe, voici comment j'explique cette demi Ode;

*Il vit sur le Rivage & dedans la Rivière,
Il écrase les gens d'une dent meurtrière,
Il se nourrit des corps des pauvres Voyageurs,
Des malheureux Passants, & des Naviga-
teurs.*

Les

44 MEMOIRES

Les *Offa* sont de petites bêtes comme des *Lievres*, leur ressemblant assez à la reserve des oreilles & des pieds de derriere. Elles courent & ne grimpent point. Les femelles ont un sac sous le ventre où leurs petits entrent dès qu'ils sont poursuivis, afin de se sauver avec leur mere qui d'abord ne manque pas de prendre la fuite.

Аниманх
Septentrio-
нанк.

Les *Renards* argentez sont faits comme ceux de l'*Europe* aussi-bien que les noirs. Il s'en trouve peu de ces derniers, & lorsqu'on en peut prendre quelqu'un on est assuré de le vendre au poids de l'Or. C'est dans les Pais les plus froids qu'on en voit de cette espece.

Les *Ours blancs* sont monstrueux, extraordinairement longs; leur tête est effroyable, & leur poil fort grand & très-fourni. Ils sont si feroces qu'ils viennent hardiment attaquer une Chaloupe de sept ou huit hommes à la Mer. Ils nagent, à ce qu'on prétend, cinq ou six lieues sans se lasser. Ils vivent de Poisson & de coquillages sur le bord de la Mer, d'où ils ne s'écartent gueres. Je n'en ai vû qu'un seul de ma vie dont j'aurois été dévoré si je ne l'avois aperçû de loin, & si je n'eusse eu assez de tems pour me réfugier au *Fort Louis de Plaisance*.

Les *Ecureuils volants* sont de la grosseur d'un gros *Rat*, couleur de gris blanc: ils sont aussi endormis que ceux des autres especes sont éveillez: on les appelle volants, parce qu'ils volent d'un arbre à l'autre par le moyen d'une certaine peau qui s'étend

en-

en forme d'aile lorsqu'ils font ces petits Vols.

Les *Lievres blancs* ne le font que l'Hiver, car dès le Printems ils commencent à devenir gris; & peu à peu, ils reprennent la couleur de ceux de *France* qu'ils conservent jusqu'à la fin de l'Automne.

Les *Ecureuils Suisses* sont de petits animaux comme de petits Rats. On les appelle *Suisses*, parce qu'ils ont sur le corps un poil rayé de noir & de blanc, qui ressemble à un pourpoint de *Suisse*, & que ces mêmes rayes faisant un rond sur chaque cuisse ont beaucoup de raport à la calote d'un *Suisse*.

Les *grands Cerfs* ne font pas plus grands ni plus gros que ceux que nous avons en *Europe*. On ne les appelle grands que parce qu'il y en a de deux autres especes différentes vers le Sud. Les petits ont la chair beaucoup plus délicate.

Les *Loups Marins*, que quelques-uns appellent *Veaux Marins*, sont gros comme des dogues. Ils se tiennent quasi toujours dans l'eau, ne s'écartant jamais du Rivage de la Mer. Ces animaux rampent plus qu'ils ne marchent, car s'étant élevez de l'eau, ils ne font plus que glisser sur le sable ou sur la vase; leur tête est faite comme celle d'un *Loutre*; & leurs pieds, sans jambes, sont comme la patte d'une *Oye*. Les femelles font leurs petits sur des rochers ou sur des petites Isles près de la Mer. Ces Animaux vivent de poisson, ils cherchent les Pais froids. La quantité en est surpren-

nante aux environs de l'embouchure du
Fleuve de Saint Laurent.

Je vous 'ai parlé des autres animaux de
Canada dans mes Lettres. Je ne vous dis
point la manière dont les Sauvages les pren-
nent , car je n'aurois jamais fini. Ce qui
est de certain c'est qu'ils vont rarement à la
Chasse à faux , & qu'ils ne se servent de
leurs Chiens que pour la Chasse des Ori-
gnaux , & quelquefois pour celle des Castors,
comme je vous l'expliquerai au Chapitre des
Chasses Sauvages.

Oiseaux des Pais Méridionaux du Canada.

Vautours.

Huards.

Cignes.

Oyes noires.

Canards noirs.

Plongeurs.

Poules d'eau.

Rualles.

Cocqs d'Inde.

Perdrix Rouffes.

Faisans.

Gros aigles.

Gruës.

Merles. } tels qu'en *Europe.*

Grives.

Pigeons ramiers.

Perroquets.

Corbeaux.

Hirondeles. } tels qu'en *Europe.*

Plusieurs sortes d'Oiseaux de Proye, incon-
nus en *Europe.* Rossi-

Roffignols, inconnus en *Europe* auffi bien que d'autres petits *Oifeaux* de différentes couleurs, & entr'autres celui qu'on appelle *Oifeau Mouche*, & quantité de *Pellicans*.

Oifeaux des Païs Septentrionaux du Canada.

- Outardes.
- Oyes blanches. } telles qu'en *Europe*.
- Canards de 10. ou 12. sortes.
- Sarcelles.
- Margots ou Mauvis.
- Grelans.
- Sterlets.
- Perroquets de Mer.
- Moyaques.
- Cormorans.
- Becaffes.
- Becaffines.
- Plongeurs.
- Pluviers.
- Vaneaux.
- Hérons.
- Courbejoux.
- Chevaliers.
- Bateurs de faux.
- Perdrix blanches.
- Grosses Perdrix noires.
- Perdrix roufsâtres.
- Gelinotes de bois.
- Tourterelles.
- Ortolans blancs.
- Etourneaux.
- Corbeaux. } tels qu'en *Europe*.

Vau-

Vautours.

Eperviers.

Emerillons. } tels qu'en *Europe*.

Hirondelles. }

Becs de scie, espece de Canard.

Insectes qui se trouvent en Canada.

Couleuvres.

Aspics.

Serpents à sonnette.

Grenouilles meuglantes.

Maringouins ou Cousins.

Taons.

Brulots.

*Explication de ceux dont je n'ai pas fait mention dans mes Lettres.**Oiseaux des
Pais Méridionaux.*

LEs *Huards* sont des Oiseaux de Rivière gros comme des *Oyes*, & durs comme des ânes. Leur plumage est noir & blanc, leur bec est pointû ; Ils ont le cou très-court : Ils ne font que plonger durant l'Été, ne pouvant se servir de leurs aîles. Les Sauvages se font un divertissement de les forcer durant ce tems-là : Ils se mettent en sept ou huit Canots qui se dispersent pour obliger ces Oiseaux à replonger dès qu'ils veulent reprendre haleine. Les Sauvages m'ont donné plusieurs fois cet agréable amusement pendant les Voyages que j'ai faits avec eux.

Les

Les *Perdrix rouffes* font farouches , petites , & très-differentes des *Perdrix rouges* qu'on voit en *Europe* , auffi-bien que les *Faisans* , dont le plumage blanc mêlé de taches noires , fait une bigarrure fort curieufe.

Les *Aigles* les plus gros qu'on voye ne le font pas plus que les *Cignes*. Ils ont la queue & la tête blanche ; ils combattent souvent contre une efpèce de *Vantours* , dont ils font ordinairement vaincus ; On voit affez fréquemment ce combat en voyageant : il dure autant de tems que l'*Aigle* conserve la force de fes aîles.

Les *Pigeons ramiers* font plus gros qu'en *Europe* ; mais ils ne valent rien à manger. Ils font hupez , & leur tête est tout à fait belle.

Les *Perroquets* se trouvent chez les *Illinois* , & sur le Fleuve de *Missifipi* : Ils font très-petits , & n'ont rien de différent de ceux qu'on apporte du *Brezil* & de *Cayene*.

L'efpèce de *Roffignol* que j'ai vû est fingulière , en ce que cet Oifeau plus petit que ceux d'*Europe* est bleuâtre , que son chant est plus diversifié ; qu'il se loge dans des trous d'arbre , & qu'ils se joignent ordinairement trois ou quatre sur les arbres les plus touffus pour y faire leur ramage en-semble.

L'*Oifeau Mouche* est un petit Oifeau gros comme le pouce , & son plumage de couleur si changeante , qu'à peine sauroit-on lui en fixer aucune. Tantôt il paroît rouge , doré , bleu & vert , & il n'y a propre-

ment qu'à la lueur du Soleil qu'on ne voit point changer l'or & le rouge dont il est couvert. Son bec est comme une aiguille, il vole de fleur en fleur comme les *Abeilles*, pour en fucer la sève en voltigeant. Il se perche pourtant quelquefois vers le Midi sur de petites branches de Pruniers ou de Cerisiers. J'en ai envoyé en *France* de morts, (car il est comme impossible d'en garder en vie) on les a trouvez fort curieux.

*Des Pais
du Nord.*

Il y a des *Cavards* de dix ou douze sortes. Ceux qu'on appelle *Branchus*, quoi que petits, sont les plus beaux : ils ont le plumage du côté si éclatant par la variété & le vif des couleurs, qu'une fourrure de cette espèce n'auroit point de prix en *Moscovie* ou en *Turquie*. On les appelle *Branchus* parce qu'ils se posent sur les branches d'arbre. Il y en a d'une autre espèce, noirs comme du jais, qui ont le bec & le tour des yeux rouges.

Les *Margots Goelans* & *Sterlets*, sont des Oiseaux qui volent incessamment sur les Mers, les Lacs & les Rivières, pour prendre de petits Poissons : ils ne valent rien à manger ; outre qu'ils n'ont presque point de corps, quoi qu'ils paroissent gros comme des *Pigeons*.

Les *Perroquets de Mer* portent le nom de Perroquet, parce qu'ils ont le bec fait comme ceux de terre ; Ils ne quittent jamais la Mer, ni ses rivages ; ils volent incessamment sur la surface des eaux pour attraper de petits Poissons : Ils sont noirs
&

& gros comme des Poulardes ; Il y en a quantité sur le *Banc de Terre-Neuve*, & près des Côtes ; les Matelots les prennent avec des hameçons couverts de foye de Moruës qu'ils suspendent à la prouë du Vaifseau.

Les *Moyaques* font des Oifeaux gros comme des Oyes ; ils ont le cou court & le pied large ; ce qui est furprenant , c'est que leurs œufs qui font la moitié plus gros que ceux des *Cignes*, n'ont presque que du jaune , qui est si épais qu'on est obligé d'y mettre de l'eau pour en faire des omelettes.

Les *Perdrix blanches* font de la grosseur de nos *Perdrix rouges* ; leurs pieds font couverts d'un duvet si épais, qu'ils ressemblent à ceux d'un Lapercau ; on n'en voit que durant l'Hiver ; il y a des années qu'il n'en paroît presque point , d'autres au contraire en font si fécondes , que ces Oifeaux ne valent que dix fols la douzaine. Cet animal est le plus stupide du monde, il se laisse assommer à coups de gaulle sur la neige sans se donner aucun mouvement, je croi que ce grand étourdissement vient du grand vol qu'il fait de *Groenland* en *Canada*. Cette conjecture n'est point sans fondement , car on remarque que ces Oifeaux ne viennent en troupes qu'après une longue durée des vents de Nord ou de Nord-Est.

Les *Perdrix noires* font tout à fait belles ; elles font plus grosses que les nôtres ; elles ont le bec , le tour des yeux & les pieds rouges ; leur plumage est d'un noir très-bien lustré. D'ailleurs ces Oifeaux font

52 MEMOIRES
fiers, & semblent sentir en marchant leur beauté. Il est vrai qu'ils sont assez rares, aussi bien que les *Perdrix roussâtres*, qui ressemblent aux *Cailles* en grosseur & en vivacité.

Les *Ortolans* ne paroissent en *Canada* que l'Hiver ; mais je ne crois pas que ce soit la couleur naturelle de leur plumage. Il y a de l'apparence qu'ils la reprennent en quelques lieux qu'ils aillent. Pendant l'Été, on en prend quantité aux environs des granges avec des filets qu'on tend sur de la paille ; ils sont assez bons quand ils sont gras, ce qui se trouve rarement.

Insectes.

Les *Conleuvres* en *Canada* ne font point de mal. Les *Aspics* sont dangereux, lorsqu'on se baigne dans les eaux croupies vers les *Pais Méridionaux*. Les *Serpents à Sonnette* s'appellent ainsi, parce qu'ils ont au bout de la queue une espèce d'étui où sont enfermez certains osselets qui font un bruit, lorsque ces insectes rampent, qu'on entend de trente pas. Ils fuyent dès qu'ils entendent marcher, & dorment pour l'ordinaire au Soleil, dans les prez ou dans les bois clairs : ils ne piquent que lorsqu'on met le pied sur eux.

Les *Grenouilles meuglantes* sont ainsi appelées, parce qu'elles imitent le meuglement d'un bœuf : elles sont deux fois plus grosses qu'en *Europe*. Les *Taons* sont des
Mon-

Mouches une fois plus grosses que les *Abeilles*, mais de la figure d'une Mouche ordinaire. Elles ne piquent que depuis le Midi jusqu'à trois heures ; mais si violemment que le sang en coule. Il est vrai que ce n'est qu'en certaines Rivières qu'on en trouve.

Les *Brulots* sont des espèces de *Cirons* qui s'attachent si fort à la peau qu'il semble que leur piqueûre soit un charbon ou une étincelle de feu. Ces petits animaux sont imperceptibles & pourtant en assez grand nombre.

Poissons du Fleuve Saint Laurent , depuis son embouchure jusqu'aux Lacs de Canada.

Balenots.

Souffleurs.

Marfouins blancs.

Saumons, comme en *Europe*.

Anguilles.

Maquereaux, comme en *Europe*.

Harangs.

Gasparots.

Bar.

Alofes. } comme en *Europe*.

Moruës.

Plies.

Eperlans.

Turbots. } comme en *Europe*.

Brochets.

Poissons dorés.

Rougets.
 Lamproyes.
 Merlans.
 Rayes.
 Congres.
 Vaches marines.

} comme en *Europe*.

Coquillage.

Houmars.
 Ecrevisses.
 Petoncles.
 Moules.

*Poissons des Lacs & des Rivières qui se
 déchargent dedans.*

Eturgeons.
 Poissons armez.
 Truites.
 Poissons blancs.
 Espece de Harangs.
 Anguilles.
 Barbuës.
 Mulets.
 Carpes.
 Cabot.
 Goujons.

} comme en *Europe*.

Poissons du Fleuve Missisipi.

Brochets, comme en *Europe*.

Carpes.

Tanches.

Perches. } comme en *Europe*.

Barbuës & plusieurs autres inconnus en *Europe*.

Explication de ceux dont je n'ai pas fait mention dans mes Lettres.

LE *Balenot* est une espèce de *Baleine*, Ceux du Fleuve jusqu'aux Lacs. mais plus petit & plus charnu, ne rendant point d'huile à proportion des *Baleines* du Nord. Ces poissons entrent dans le Fleuve jusqu'à cinquante ou soixante lieues en avant.

Les *Souffleurs* sont à peu près de la même grosseur, mais plus courts & plus noirs; ils jettent l'eau de même que les *Baleines* par un trou qu'ils ont derrière la tête, lorsqu'ils veulent reprendre haleine après avoir plongé; ceux-ci suivent ordinairement les Vaisseaux dans le *Fleuve Saint Laurent*.

Les *Marouins blancs* sont gros comme des Bœufs. Ils suivent toujours le cours de l'eau. Ils montent avec la marée jusqu'à ce qu'ils trouvent l'eau douce, après quoi ils s'en retournent avec le reflux. Ils sont fort hideux: on en prend souvent devant *Quebec*.

Les *Gasparots* sont de petits Poissons à peu près de la figure d'un Harang. Ils s'aprochent de la côte pendant l'Été en si grand nombre que les pêcheurs de *Mornés* en prennent autant qu'il leur en faut pour servir d'appas à leur pêche. Ils se servent aussi de Harangs lorsque la saison oblige les *Gasparots* de donner à la côte pour frayer. Au reste, tous les Poissons qui sont d'usage pour l'hameçon, ou pour faire mordre les moruës, s'appellent *Boëte* en terme de pêche.

Les *Poissons* dorez sont délicats. Ils ont environ 15 pouces de longueur. Leur écaille est jaune, & ils sont fort estimez.

Les *Vaches Marines* sont des espèces de Marsouins; elles surpassent en grosseur des Bœufs de Normandie. Elles ont des espèces de pattes feuillues comme des Oyes, la tête comme un *Loutre*, & les dents de neuf pouces de longueur, & deux d'épaisseur. C'est l'ivoire le plus estimé: on prétend qu'elles s'écartent du Rivage vers les endroits sablonneux & marécageux.

Il y a aussi des *Houmars* dont l'espèce ne me paroît différer en rien de ceux que nous avons en *Europe*.

Les *Petoncles* sont comme on les voit sur les côtes de *France*, excepté qu'ils sont plus gros, d'un goût plus agréable, mais d'une chair plus indigeste.

Les *Moules* y sont d'une grosseur extraordinaire & d'un bon goût, mais il est comme impossible d'en pouvoir manger sans se casser les dents, à cause des *Perles* dont elles sont remplies: je dis perles, mais
ce

ce sont plutôt des graviers par raport à leur peu de valeur, car j'en aporai à *Paris* cinquante ou soixante des plus grosses & des plus belles qu'on n'estima qu'un fol la piece. Cependant on avoit cassé plus de deux mille *Moules* pour les trouver.

Les *Éturgeons* des Lacs ont communément cinq ou six pieds de longueur. J'en ai vû un de dix, & un autre de douze. On les prend avec les filets durant l'hiver & avec le harpon durant l'été. On prétend qu'il a certaines chairs dans la tête, qui ont le goût du bœuf, du mouton & du veau; mais après en avoir goûté plusieurs fois, je n'ai jamais rencontré ces raports prétendus, & j'ai traité cela de pure chimère.

Le *Poisson armé* est de trois pieds & demi de longueur ou environ; il a des écailles si fortes & si dures qu'il est impossible qu'aucun autre Poisson puisse l'offenser; ses ennemis sont les *Truites* & les *Brochets*, mais il fait très-bien se défendre contre leur attaque par le moyen de son bec pointu qui a un pied de longueur, & qui est aussi dur que sa peau. Il est délicat, & sa chair est aussi ferme que blanche.

Les *Barbuës* des Lacs ont un pied de longueur, mais elles sont tout à fait grosses: on les appelle *Barbuës* à cause de certaines barbes pendantes le long du museau qui sont grosses comme des grains de bled. Celles de *Missisipi* sont monstrueuses, les unes & les autres se prennent aussi bien à l'hameçon qu'au filet, & la chair en est assez bonne.

Les *Carpes* du Fleuve de *Mississipi* sont aussi d'une grosseur extraordinaire, & d'un fort bon goût. Elles sont faites comme les nôtres. Elles s'approchent du Rivage en Automne, & se laissent prendre facilement au filet.

Les plus grosses *Truites* des Lacs ont cinq pieds & demi de longueur, & un pied de diametre, elles ont la chair rouge. On les prend avec de gros hameçons attachez à des branches de fil d'archal.

Les Poissons des Lacs sont meilleurs que ceux de la Mer & des Rivières, sur tout les *Poissons blancs*, qui surpassent toutes les autres especes en bonté & en délicatesse. Les Sauvages qui habitent sur les bords de ces petites Mers douces, préfèrent le bouillon de Poisson à celui de viande lorsqu'ils sont malades. Ils se fondent sur l'expérience. Les *François*, au contraire, trouvent que les bouillons de *Chevreuil* ou de *Cerfs*, ont plus de substance & sont plus restaurants.

Il y a une infinité d'autres petits Poissons dans les Rivières de *Canada*, qu'on ne connoit point en *Europe*: ceux des eaux du Septentrion sont differens de ceux du côté du Midi; ceux qu'on pêche dans la *Rivière longue*, laquelle se décharge dans le Fleuve de *Mississipi* sentent si fort la vase & la bourbe qu'il est impossible d'en manger. Il en faut excepter certaines petites truites que les Sauvages pêchent dans quelques Lacs aux environs, qui sont un mets assez passable.

Les

Les Rivières des *Orientats* & des *Missouris* produisent des Poissons si extraordinaires par leur figure qu'on ne sauroit en faire au juste la description, il faudroit les voir dessinez sur le papier. Ces Poissons sont d'assez mauvais goût; cependant les Sauvages en font grand cas; mais cela vient, je crois, de ce qu'ils n'en connoissent pas de meilleurs.

*Arbres & Fruits des Pais Méridionaux
du Canada.*

Hêtres.
 Chênes rouges. } comme en *Europe*.
 Merisiers.
 Erables.
 Frênes. }
 Ormeaux. } comme en *Europe*.
 Fouteaux. }
 Tilleaux. }
 Noyers de deux sortes.
 Châtaigniers.
 Pommiers.
 Poiriers.
 Pruniers.
 Cerisiers.
 Noisetiers, comme en *Europe*.
 Ceps de Vigne.
 Espèce de Citron.
 Melon d'eau.
 Citrouilles douces.
 Groseilles sauvages.
 Pignons de Pin, comme en *Europe*.
 Tabac, comme en *Espagne*.

*Arbres & Fruits des Pais Septentrionaux
de Canada.*

Chênes blancs. } comme en *Europe*.
 Chênes rouges. }
 Bouleau.
 Merisiers.
 Erables.
 Pins.
 Epinetes.
 Sapins de trois fortes.
 Perusse.
 Cedres.
 Trembles.
 Bois blancs.
 Aulnes.
 Capillaire.
 Fraises.
 Framboises.
 Groseilles.
 Bluets.

Explication.

IL faut remarquer que tous les bois de *Canada* sont d'une bonne nature. Ceux qui sont exposez aux vents de Nord, sont sujets à geler; comme il paroît par une espèce de roulure que la gelée fait gerfer.

Le *Merisier* est un bois dur, son écorce est grise, le bois en est blanchâtre. Il y en a de gros comme des Barriques & de la hauteur des *Chênes* les plus élevez. Cet arbre est droit. Il a la feuille ovale, on s'en

s'en sert à faire des poutres , des soliveaux & autres ouvrages de charpente.

Les *Erables* sont à peu près de la même hauteur & grosseur , avec cette différence que leur écorce est brune & le bois roussâtre. Ils n'ont aucun rapport à ceux d'*Europe*. Ceux dont je parle ont une sève admirable , & telle qu'il n'y a point de limonade, ni d'eau de cerise qui ait si bon goût , ni de breuvage au monde qui soit plus salutaire. Pour en tirer cette liqueur on taille l'arbre deux pouces en avant dans le bois , & cette taille qui a dix ou douze pouces de longueur est faite de biais ; au bas de cette coupe on enchâsse un couteau dans l'arbre aussi de biais , tellement que l'eau coulant le long de cette taille comme dans une gouttière , & rencontrant le couteau qui la traverse , elle coule le long de ce couteau sous lequel on a le soin de mettre des vases pour la contenir. Tel arbre en peut rendre cinq ou six bouteilles par jour , & tel habitant en *Canada* en pourroit ramasser vingt Barriques du matin au soir , s'il vouloit entailler tous les *Erables* de son Habitation. Cette coupe ne porte aucun dommage à l'arbre. On fait de cette sève du Sucre & du Sirop si précieux qu'on n'a jamais trouvé de remède plus propre à fortifier la poitrine. Peu de gens ont la patience d'en faire , car comme on n'estime jamais les choses communes & ordinaires , il n'y a guères que les enfans qui se donnent la peine d'entailler ces arbres. Au reste , les *Erables* des Pais Sep-

trionaux ont plus de sève que ceux des Parties Méridionales, mais cette sève n'a pas tant de douceur.

Il y a des *Noyers* de deux sortes, les uns donnent des noix rondes, les autres longues, mais ces fruits ne valent rien, non plus que les *Châtaignes* sauvages qu'on trouve du côté des *Illinois*.

Les *Pommes* qui croissent sur certains *Pommiers* sont bonnes cuites, & ne valent rien crus. Il est vrai que dans le *Mississipi* on en trouve d'une espèce à peu près du goût des *Pommes d'api*. Les *Poires* sont bonnes, mais-rares.

Les *Cerises* ne sont pas de bon goût; elles sont petites & rouges au dernier point. Les *Chevreuils* s'en accommodent pourtant, & ils ne manquent guères de se trouver toutes les nuits durant l'Été sous les *Cerisiers*, & sur tout lors qu'il vente fort.

Il y a de trois espèces de *Prunes* admirables. Elles n'ont rien d'approchant des nôtres à l'égard de la figure & de la couleur. Il y en a de longues & menuës, de rondes & grosses, & d'autres tout à fait petites.

Les *Ceps de Vigne* embrassent les arbres jusques au sommet; si bien qu'il semble que les grappes soient la véritable production de ces arbres, tant les branches en sont couvertes. En certains Pays le grain est petit & d'un très-bon goût, mais vers le *Mississipi* la grappe est longue & grosse, & le grain de même; On en a fait du vin qui après avoir long-tems cuvé s'est trou-

vé de la même douceur que celui des *Canaries*, & noir comme de l'ancre.

Les *Citrons* sont des fruits ainsi appellez, parce qu'ils en ont seulement la figure. Ils n'ont qu'une peau, au lieu d'écorce. Ils croissent d'une plante qui s'éleve jusqu'à trois pieds de hauteur, & tout ce qu'elle produit se peut réduire à trois ou quatre de ces prétendus Citrons. Ce fruit est aussi salutaire que sa racine est dangereuse ; & autant l'un est sain, autant l'autre est un subtil & mortel poison lors qu'on en boit le suc. Etant au Fort de *Frontenac* dans l'année 1684. j'y vis une *Iroquoise* qui résoluë de suivre son Mari, que la mort venoit de lui enlever, prit de ce funeste bruvage, après avoir, selon la formalité ordinaire de ces pauvres aveugles, dit adieu à ses amis & chanté la chanson de mort. Le poison ne tarda guères à produire son effet, car cette Veuve qu'on regarderoit avec justice en *Europe* comme un miracle de constance & de fidélité, n'eût pas plutôt avalé le jus meurtrier, qu'elle eût deux ou trois frissonnemens & mourut.

Les *Melons d'eau* que les *Espagnols* appellent *Melons d'Alger*, sont ronds & gros comme une boule, il y en a de rouges & de blancs ; les pepins sont larges, noirs ou rouges. Ils ne diffèrent en rien pour le goût de ceux d'*Espagne* & de *Portugal*.

Les *Citrouilles* de ce Pais-ci sont douces & d'une autre nature que celles de l'*Europe*, où plusieurs personnes m'ont assuré, que celles-ci ne sauroient croître. Elles sont

sont de la grosseur de nos *Melons* ; la chair en est jaune comme du *Saffran* : On les fait cuire ordinairement dans le four , mais elles sont meilleures sous les cendres , à la manière des Sauvages ; elles ont presque le même goût que la *marmelade de Pommes* ; mais elles sont plus douces. On peut en manger tant que l'appetit le peut permettre , sans craindre d'en être incommodé.

Les *Grofeilles sauvages* ne valent rien que confites ; mais on ne s'amuse guères à faire ces sortes de confitures ; car le sucre est trop cher en *Canada* pour ne le pas mieux employer.

Des Pais Septentrionaux.

Les *Bouleaux* de *Canada* sont très-différens de ceux qu'on trouve en quelques Provinces de *France* , tant en qualité qu'en grosseur. Les Sauvages se servent de leur écorce pour faire des Canots. Il y en a de blanche & de rouge. L'une & l'autre sont également propres à cela. Celle qui a le moins de veines & de crevasses , est la meilleure ; mais la rouge est la plus belle & de plus d'apparence. On fait de petites Corbeilles de jeunes *Bouleaux* qui sont recherchées en *France* ; On en peut faire aussi des Livres dont les feuilles sont aussi fines que du papier. Je le fai par expérience , m'en étant servi très-souvent pour écrire des Journaux de mes Voyages , faute de papier. Aurreste , je me souviens d'avoir vû en certaine Bibliothèque de *France* un Manuscrit de l'Evan-

l'Évangile de *Saint Matthieu* en Langue Gréque sur ces mêmes écorces, & ce qui me parut surprenant, c'est qu'on me dit qu'il étoit écrit depuis mille & tant d'années : Cependant, j'oserois jurer que c'est de l'écorce véritable des *Bouleaux* de la *Nouvelle France*, qui, selon toutes les apparences, n'étoit pas encore découverte.

Les *Pins* sont extrêmement hauts, droits & gros : on s'en fert à faire des mâtures. Les flutes du Roi en transportent souvent en *France*. On prétend qu'il y en a d'affez grands pour mâter d'une seule piece les Vaisseaux du premier rang.

Les *Epinetes* sont des especes de *Pin* dont la feuille est plus pointuë & plus grosse ; on s'en fert pour la charpente ; la matiere qui en découle est d'une odeur qui égale celle de l'*encens*.

Il y a trois sortes de *Sapins* dont on se fert à faire des planches, par le moyen de certains moulins que les Marchands de *Quebec* ont fait construire en quelques endroits.

La *Perusse* seroit tout-à-fait propre à bâtir des Vaisseaux. Cct arbre est le plus propre de tous les bois verts pour cet usage ; parce qu'il est plus ferré, que ses pores sont plus condensés, & qu'il s'imbibe moins que les autres.

Il y a deux sortes de *Cedres*, des blancs & des rouges ; Il faut en être bien près pour distinguer l'un d'avec l'autre, parce que l'écorce en est presque semblable. Ces arbres sont bas, toufus, pleins de branches,

ches , & a de petites feuilles semblables à des fers de lacet. Le bois en est presque aussi léger que le Liege. Les Sauvages s'en servent à faire les cliffes & les varangues de leurs Canots. Le rouge est tout-à-fait curieux , on en peut faire de très-beaux meubles qui conservent toujours une odeur agréable.

Les *Trembles* sont de petits arbrisseaux qui croissent sur le bord des étangs , & des rivières & des Pais aquatiques & marécageux. Ce bois est le mets ordinaire des Castors qui , à l'exemple des fourmis, ont le soin d'en faire un amas durant l'Automne aux environs de leurs cabanes , pour vivre lorsque la glace les retient en prison durant l'hiver.

Le *Bois blanc* est un arbre moyen qui n'est ni trop gros ni trop petit. Il est presque aussi léger que le *Cedre* , & aussi facile à mettre en œuvre : les habitans de *Canada* s'en servent à faire de petits Canots pour pêcher & pour traverser les rivières.

Le *Capillaire* est aussi commun dans les bois de *Canada* que la fougère dans ceux de *France*. Il est estimé meilleur que celui des autres Pais. On en fait quantité de Sirop à *Quebec* pour envoyer à *Paris* , à *Nantes* , à *Roüen* & en plusieurs autres Villes du Royaume.

Les *Fraïses* & les *Framboises* sont en grande abondance. Elles sont d'un fort bon goût : On y trouve aussi des *Grozeilles* blanches , mais elle ne valent rien que pour faire une espèce de vinaigre qui est très-fort.

Les

Les *Bluets* sont de certains petits grains comme de petites cerises, mais noirs & tout à fait ronds. La plante qui les produit est de la grandeur des Framboisiers. On s'en sert à plusieurs usages lorsqu'on les a fait sécher au Soleil ou dans le four. On en fait des confitures, on en met dans les tourtes & dans de l'eau de vie. Les Sauvages du Nord en font une moisson durant l'été, qui leur est d'un grand secours, & sur tout lorsque la chasse leur manque.

Commerce du Canada en général.

V Oici en peu de mots & en général ce que c'est que le Commerce de *Canada* dont il me souvient vous avoir déjà mandé quelque chose dans mes Lettres. Les *Normans* sont les premiers qui ayent entrepris ce commerce ; & les embarquemens s'en faisoient au *Havre de Grace* ou à *Dieppe* ; mais les *Rochelois* leur ont succédé, car les *Vaisseaux* de la *Rochelle* fournissent les marchandises nécessaires aux habitans de ce Continent. Il y en a cependant quelques uns de *Bordeaux* & de *Bayonne* qui y portent des vins, des eaux de vie, du Tabac & du fer.

Les *Vaisseaux* qui partent de *France* pour ce pays-là ne payent aucun droit de sortie pour leur Cargaïson, non plus que d'entrée lorsqu'ils arrivent à *Quebec*, à la réserve du Tabac de *Brezil* qui paye cinq sols par Livre, c'est à dire qu'un rouleau de quatre

quatre cens livres pésant doit 100. Francs d'entrée au bureau des Fermiers. Les autres Marchandises ne payent rien.

La plupart des Vaisseaux qui vont charger en *Canada* s'en retournent à vuide à la *Rochelle* ou ailleurs. Quelques uns chargent des pois lorsqu'ils sont à bon marché dans la Colonie ; d'autres prennent des planches & des madriers. Il y en a qui vont charger du Charbon de terre à l'Isle du *Cap Breton* pour le porter ensuite aux Iles de la *Martinique* & de *Guadeloupe*, où il s'en consume beaucoup aux raffineries des sucres. Mais ceux qui sont recommandez aux principaux Marchands du Pais ou qui leur appartient, trouvent un bon fret de peleteries, sur quoi ils profitent beaucoup. J'ai vû quelques Navires, lesquels après avoir dechargé leurs marchandises à *Quebec* alloient à *Plaisance* charger des moruës qu'on y achetoit argent comptant. Il y a quelquefois à gagner, mais le plus souvent à perdre. Le Sieur *Samuel Bernon* de la *Rochelle* est celui qui fait le plus grand Commerce de ce Pais-là. Il a des magasins à *Quebec* d'où les Marchands des autres Villes tirent les marchandises qui leur conviennent. Ce n'est pas qu'il n'y ait des Marchands assez riches & qui équipent en leur propre des Vaisseaux qui vont & viennent de *Canada* en *France*. Ceux-ci ont leurs Correspondants à la *Rochelle* qui envoient & reçoivent tous les ans les cargaisons de ces Navires.

Il n'y a d'autre différence entre les Corsaires

res qui courent les Mers, & les Marchands de *Canada*, si ce n'est que les premiers s'enrichissent quelquefois tout d'un coup par une bonne prise, & que les derniers ne font leur fortune qu'en cinq ou six ans de Commerce sans exposer leurs vies. J'ai connu vingt petits Merciers qui n'avoient que mille écus de Capital, lorsque j'arrivai à *Quebec* en 1683. qui, lorsque j'en suis parti, avoient profité de plus de douze mille écus. Il est sûr qu'ils gagnent cinquante pour cent sur toutes les marchandises en général, soit qu'ils les achètent à l'arrivée des Vaisseaux ou qu'ils les fassent venir de *France* par commission, & il y a de certaines galanteries, comme des rubans, des dentelles, des dorures, des tabatieres, des montres, & mille autres bijoux ou quinquailleries sur lesquelles ils profitent jusqu'à cent ou cent cinquante pour cent, tous frais faits.

La Barrique de vin de *Bordeaux* contenant 250. bouteilles y vaut en tems de paix 40. livres monnoye de *France* ou environ, & 60. en tems de guerre; celle d'eau de vie de *Nantes* ou de *Bayonne* 80. ou 100. livres. La bouteille de vin dans les Cabarets vaut 6. sous de *France*, & celle d'eau de vie 20. sous. A l'égard des marchandises seches, elles valent tantôt plus & tantôt moins. Le Tabac de *Brezil* vaut 40. sous la Livre en détail, & 35. en gros, & le sucre vingt sous pour le moins, & quelquefois 25. ou 30.

Les premiers Vaisseaux partent ordinairement

rement de *France* à la fin d'Avril ou au commencement de Mai ; mais il me semble qu'ils feroient des traversées une fois plus courtes, s'ils partoient à la mi-Mars & qu'ils rangeassent ensuite les Isles des *Açores* du côté du Nord, car les vents de Sud & de Sud-Est régnerent ordinairement en ces parages depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin de Mai. J'en ai parlé souvent aux meilleurs Pilotes, mais ils disent que la crainte de certains rochers, ne permet pas qu'on suive cette route. Cependant ces prétendus rochers ne paroissent que sur les Cartes. J'ai lû quelques Descriptions des Ports, des Rades & des Côtes de ces Isles & des Mers circonvoisines, faites par des *Portugais* qui ne font aucune mention des écueils qu'on remarque sur toutes ces Cartes ; au contraire, ils disent que les côtes de ces Isles sont fort saines, & qu'à plus de vingt lieuës au large on n'a jamais eu de connoissance de ces rochers imaginaires.

Dès que les Vaisseaux de *France* sont arrivés à *Quebec*, les Marchands de cette Ville qui ont leur Commis dans les autres Villes, font charger leurs Barques de Marchandises pour les y transporter. Ceux qui font pour leur propre compte aux *Trois Rivières* ou à *Monreal* descendent eux-mêmes à *Quebec* pour y faire leur emplette, ensuite ils fretent des Barques pour transporter ces effets chez eux. S'ils font les payemens en peleteries ; ils ont meilleur marché de ce qu'ils achètent que s'ils payoient
en

en argent ou en lettres de change, parce que le vendeur fait un profit considérable sur les peaux à son retour en *France*. Or il faut remarquer que toutes ces peaux leur viennent des habitans ou des Sauvages, sur lesquelles ils gagnent considérablement. Par exemple qu'un habitant des environs de *Quebec* porte une douzaine de *Martres*, cinq ou six *Renards*, & autant de *Chats Sauvages* à vendre chez un Marchand, pour avoir du drap, de la toile, des armes, des munitions &c. en échange de ces peaux, voilà un double profit pour le Marchand; l'un parce qu'il ne paye ces peaux que la moitié de ce qu'il les vend ensuite en gros aux Commis des Vaisseaux de la *Rochelle*: l'autre par l'évaluation exorbitante des marchandises qu'il donne en paiement à ce pauvre habitant; après cela faut-il s'étonner que la profession de ces Négotians soit meilleure que tant d'autres qu'on voit dans le monde? Je vous ai parlé dans mes septième & huitième Lettres du Commerce particulier de ce pais-là, & sur tout de celui qu'on fait avec les Sauvages, dont on tire les Castors & les autres Pelleteries; ainsi il ne me reste plus qu'à marquer les marchandises qui leur sont propres, & les peaux qu'ils donnent en échange avec leur juste valeur.

Des fusils courts & légers.

De la poudre.

Des bales & du menu plomb.

Des haches, grandes & petites.

Des

Des couteaux à gaine.
 Des lames d'épée pour faire des dards.
 Des chaudieres, de toutes grandeurs.
 Des alefnes de Cordonnier.
 Des hameçons, de toutes grandeurs.
 Des batefeu, & pierres à fusils.
 Des Capots, de petite Serge bleuë.
 Des chemises de toile commune de *Bretagne*.
 Des bas d'estame courts & gros.
 Du Tabac de Bresil.
 Du gros fil blanc pour des filets.
 Du fil à coudre de diverses couleurs.
 De la ficelle ou fil à rets.
 Vermillon, couleur de tuile.
 Des aiguilles grandes & petites.
 De la Conterie de Venise ou vase.
 Quelques fers de flèches, mais peu.
 Quelque peu de savon.
 Quelques sabres.
 Mais l'eau de vie est de bonne vente.

Noms des Peaux qu'ils donnent en échange, avec leur valeur.

Des Castors d'Hiver, appelez
Moscovie, qui valent la livre
 au Magasin des Fermiers Gé-
 néraux 4. l. 10. f.
 Castor gras, qui est celui à qui le
 long poil est tombé pendant que
 les Sauvages s'en sont servis 5. l.
 Castor veule, c'est à dire, pris
 en Automne. 3. l. 10. f.
 Castor sec, ou ordinaire. 3. l.
 Castor

Castor d'Eté, c'est à dire, pris en Eté.	3. l.
Castor blanc n'a point de prix, non plus que les Renards bien noirs.	
Les Renards argentéz.	4. l.
Les Renards ordinaires, bien conditionnez.	2. l.
Les Martres ordinaires.	1. l.
Les plus belles.	4. l.
Les peaux de Loutres rouffes & rafes.	2. l.
Les Loutres d'Hiver & brunes ou plus.	4. l. 10. f.
Les Ours noirs, les plus beaux.	7. l.
Les peaux d'Elan sans être passées, c'est à dire, en vert, valent la livre environ	12. f.
Celles de Cerfs, la livre environ	8. f.
Les Peckans, Chats sauvages, ou enfans du Diable.	1. l. 15. f.
Les Loups Marins. ou plus.	1. l. 15. f.
Les Foutereaux, Fouïnes & Belettes.	10. f.
Les Rats musquez.	6. f.
Leurs Testicules.	5. f.
Les Loups.	2. l. 10. f.
Les peaux blanches d'Orignaux, c'est à dire, passées par les Sauvages, valent	8. l. ou plus.
Celles de Cerf.	5. l. ou plus.
Celles de Caribou.	6. l.
Celles de Chevreuil.	3. l.

Au reste, il faut remarquer que ces peaux sont quelquefois cheres, & d'autres fois au prix où je les mets; cependant cela ne diffère qu'à quelque bagatelle de plus ou de moins.

Du Gouvernement de Canada en général.

LES Gouvernemens Politique, Civil, Ecclesiastique & Militaire, ne sont, pour ainsi dire, qu'une même chose en *Canada*, puis que les Gouverneurs Généraux les plus rusés ont soumis leur autorité à celle des Ecclesiastiques. Ceux qui n'ont pas voulu prendre ce parti, s'en sont trouvez si mal qu'on les a rappelés honteusement. J'en pourrois citer plusieurs qui pour n'avoir pas voulu adhérer aux sentimens de l'Evêque & des Jesuites, & n'avoir pas remis leur pouvoir entre les mains de ces infailibles personnages ont été destituez de leurs emplois, & traitez ensuite à la Cour comme des étourdis & comme des brouillons. Mr. de *Frontenac* est un des derniers qui a eu ce fâcheux sort, il se brouilla avec Mr. *Duchefneau* Intendant de ce Pais-là, qui se voyant protégé du Clergé, insulta de guet à pend cet illustre Général, lequel eut le malheur de succomber sous le faix d'une Ligue Ecclesiastique, par les ressorts, qu'elle fit mouvoir contre tout principe d'honneur & de conscience.

Les Gouverneurs Généraux qui veulent profiter de l'occasion de s'avancer ou de

thesau-

thesauriser, entendent deux Messes par jour & sont obligez de se confesser une fois en vingt-quatre heures. Ils ont des Ecclesiastiques à leurs trouffes qui les accompagnent par tout, & qui sont à proprement parler leurs Conseillers. Alors les Intendants, les Gouverneurs particuliers, & le Conseil Souverain n'oseroient mordre sur leur conduite; quoi qu'ils en eussent assez de sujet, par rapport aux malversations qu'ils font sous la protection des Ecclesiastiques, qui les mettent à l'abri de toutes les accusations qu'on pourroit faire contre eux.

Le Gouverneur Général de *Québec* a vingt mille écus d'appointement annuel, y comprenant la paye de la Compagnie de ses Gardes & le Gouvernement particulier du Fort: outre cela les Fermiers du Castor lui font encore mille écus de présent. D'ailleurs ses vins & toutes les autres provisions qu'on lui porte de *France* ne payent aucun fret; sans compter qu'il retire pour le moins autant d'argent du País par son savoir faire. L'Intendant en a dix-huit mille; & Dieu fait ce qu'il peut acquérir par d'autres voyes: mais je ne veux pas toucher cette corde-là, de peur qu'on ne me mette au nombre de ces médifans, qui disent trop sincèrement la Vérité. L'Evêque tire si peu de revenu de son Evêché, que si le Roi n'avoit eu la bonté d'y joindre quelques autres Bénéfices situés en *France*, ce Prélat seroit aussi maigre chere que cent autres de son caracté-

re dans le Royaume de *Naples*. Le Major de *Quebec* a six cens écus par an. Le Gouverneur des *trois Rivières* en a mille, & celui du *Monreal* deux mille. Les Capitaines des Troupes cent vingt livres par mois. Les Lieutenans quatre-vingt-dix livres, les Lieutenans Réformez cinquante, les Sous-Lieutenans quarante, & les Soldats six sols par jour, monnoye du País.

Le Peuple a beaucoup de confiance aux Gens d'Eglise en ce País-là, comme ailleurs. On y est dévot en apparence ; car on n'oseroit avoir manqué aux grandes Messes, ni aux Sermons, sans excuse légitime. C'est pourtant durant ce tems-là, que les Femmes & les Filles se donnent carrière, dans l'assurance que les Meres ou les Maris sont occupez dans les Eglises. On nomme les gens par leur nom à la prédication : on défend sous peine d'excommunication la lecture des Romans & des Comédies, aussi-bien que les masques, les jeux d'Ombre & de Lansquenet. Les Jésuites & les Recolets s'accordent aussi peu que les Molinistes & les Jansenistes. Les premiers prétendent que les derniers n'ont aucun droit de confesser. Relisez ma huitième Lettre, & vous verrez le zele indiscret des Ecclesiastiques. Le Gouverneur Général a la disposition des Emplois militaires. Il donne les Compagnies, les Lieutenances & les Sous-Lieutenances, à qui bon lui semble, sous le bon plaisir de sa Majesté ; mais il ne lui est pas permis de disposer des Gouvernemens particuliers, des
Lieu-

Lieutenances de Roi, ni des Majoritez de Places. Il a de même le pouvoir d'accorder aux Nobles, comme aux Habitans, des terres & des établissemens dans toute l'étenduë du *Canada*; mais ces concessions se font conjointement avec l'Intendant. Il peut aussi donner vingt-cinq congez ou permissions par an, à ceux qu'il juge à propos pour aller en traite chez les Nations Sauvages de ce grand País. Il a le droit de suspendre l'exécution des Sentences envers les Criminels; & par ce retardement il peut aisément obtenir leur grace, s'il veut s'intéresser en faveur de ces malheureux: mais il ne sauroit disposer de l'argent du Roi, sans le consentement de l'Intendant, qui seul a le pouvoir de le faire sortir des coffres du Thrésorier de la Marine.

Le Gouverneur Général ne peut se dispenser de se servir des Jésuites pour faire des Traitez avec les Gouverneurs de la *Nouvelle Angleterre* & de la *Nouvelle York*, non plus qu'avec les *Iroquois*. Je ne sai si c'est par rapport au conseil judicieux de ces bons Pères, qui connoissent parfaitement le País & les véritables intérêts du Roi, ou si c'est à cause qu'ils parlent & entendent à merveille les Langues de tant de Peuples différens, dont les intérêts sont tout à fait opposés; ou si ce n'est point par la condescendance & la soumission qu'on est obligé d'avoir pour ces dignes Compagnons du Sauvageur.

Les Conseillers qui composent le Con-

seil Souverain du *Canada*, ne peuvent vendre, donner, ni laisser leurs Charges à leurs Héritiers ou autres sans le consentement du Roi, quoi qu'elles vailent moins qu'une simple Lieutenance d'Infanterie. Ils ont coutume de consulter les Prêtres ou les Jésuites lors qu'il s'agit de rendre des Jugemens sur des affaires délicates ; mais lors qu'il s'agit de quelque cause qui concerne les intérêts de ces bons Pères, s'ils la perdent, il faut que leur droit soit si mauvais, que le plus subtil & le plus rusé Jurisconsulte ne puisse lui donner un bon tour. Plusieurs personnes m'ont assuré que les Jésuites faisoient un grand Commerce de Marchandises d'*Europe* & de Pelleteries du *Canada* ; mais j'ai de la peine à le croire, ou si cela est, il faut qu'ils ayent des Correspondants, des Commis & des Facteurs aussi secrets & aussi fins qu'eux-mêmes, ce qui ne sauroit être.

Les Gentilshommes de ce Pais-là ont bien des mesures à garder avec les Ecclesiastiques, pour le bien & le mal qu'ils en peuvent recevoir indirectement. L'Evêque & les Jésuites ont assez d'ascendant sur l'esprit de la plûpart des Gouverneurs Généraux pour procurer des emplois aux enfans des Nobles qui sont dévoûez à leur très-humble service, ou pour leur obtenir de ces Congez, dont je vous ai parlé dans ma huitième Lettre. Ils peuvent aussi fortement s'intéresser à l'établissement des filles de ces mêmes Nobles, en leur faisant trouver des partis avantageux. Un sim-

simple Curé doit être ménagé, car il peut faire du bien & du mal aux Gentilshommes, dans les Seigneuries desquels ils ne sont, pour ainsi dire, que Missionnaires, n'y ayant point de Cures fixes en *Canada*, ce qui est un abus qu'on devroit réformer. Les Officiers doivent aussi tâcher d'entretenir une bonne correspondance avec les Ecclesiastiques, sans quoi il est impossible qu'ils puissent se soutenir. Il faut non-seulement que leur conduite soit régulière, mais encore celle de leurs Soldats, en empêchant les desordres qu'ils pourroient faire dans leurs Quartiers.

Les Troupes sont ordinairement en quartier chez les Habitans des Côtes ou Seigneuries de *Canada*, depuis le mois d'Octobre jusqu'à celui de Mai. L'Habitant qui ne fournit simplement que l'utensile à son Soldat, l'employe ordinairement à couper du bois, à déraciner des souches, à défricher des terres, ou à battre du bled dans les granges durant tout ce tems-là, moyennant dix sols par jour outre sa nourriture. Le Capitaine y trouve aussi son compte, car pour obliger ses Soldats à lui céder la moitié de leur paye, il les contraint de venir trois fois la semaine chez lui pour faire l'exercice. Or comme les Habitations sont éloignées de quatre ou cinq arpens les unes des autres, & qu'une Côte occupe deux ou trois lieues de terrain de front, ils aiment bien mieux s'accorder avec lui, que de faire si souvent tant de chemin dans les neiges & dans les

bouës. Alors *volenti non fit injuria*, voilà le prétexte du Capitaine. A l'égard des Soldats qui ont de bons métiers, il est assuré de profiter de leur paye entière en vertu d'un Congé qu'il leur donne pour aller travailler dans les Villes ou ailleurs. Au reste, presque tous les Officiers en général se marient en ce Pais-là, mais Dieu fait les beaux Mariages qu'ils font, en prenant des Filles qui portent en dot onze écus, un Cocq, une Poule, un Bœuf, une Vache, & quelquefois aussi le Veau, comme j'en ai vu plusieurs de qui les Amans, après avoir nié le fait, & après avoir prouvé devant les Juges la mauvaise conduite de leur Maîtresse, ont été forcez malgré toute leur résistance, moitié figue moitié raisin, par la persuasion des Ecclesiastiques d'avalier la pilule, en épousant les Filles en question. Il y en a quelques-uns à la vérité qui ont trouvé de bons Partis, mais ils sont rares. Or ce qui fait qu'on se marie facilement en ce Pais-là, c'est la difficulté de pouvoir converser avec les personnes de l'autre Sexe. Il faut se déclarer aux Peres & Meres au bout de quatre visites qu'on fait à leurs Filles; il faut parler de mariage ou cesser tout commerce, sinon la médisance attaque les uns & les autres comme il faut. On ne sauroit voir les Femmes, sans qu'on n'en parle desavantageusement, & qu'on ne traite les Maris de commodes: enfin, il faut lire, boire ou dormir, pour passer le tems en ce Pais-là. Cependant il s'y fait des intrigues, mais c'est avec autant
de

de circonspection qu'en *Espagne*, où la vertu des Dames ne consiste qu'à savoir bien cacher leur jeu.

A propos de Mariage, il faut que je vous conte l'aventure plaisante d'un jeune Capitaine qu'on vouloit marier malgré lui, parce que tous ses camarades l'étoient. Il arriva que cet Officier ayant rendu quelques visites à la Fille d'un Conseiller, on voulut le faire expliquer, & même Mr. de *Frontenac*, comme parrain de la Demoiselle, qui est assurément la plus accomplie de son siècle, fit tout ce qu'il pût au Monde pour engager l'Officier à l'épouser. Celui-ci trouvant la table de ce Gouverneur autant à son goût que la compagnie de celle qui s'y trouvoit assez souvent, résolut pour se tirer d'affaires, de demander du tems pour y penser. On lui accorda deux mois, après quoi voulant allonger la courroye il en souhaita encore deux, que l'Evêque lui fit donner. Cependant le dernier étant expiré au grand regret du Cavalier, qui jouissoit du plaisir de la bonne chere & de la vûe de sa Demoiselle, fut obligé de se trouver à un grand festin que Mr. de *Nelson*, Gentilhomme Anglois (dont j'ai parlé en ma 23. Lettre) voulut donner aux futurs Epoux, au Gouverneur, à l'Intendant, à Mr. l'Evêque, & à quelques personnes de considération; & comme ce généreux Anglois étoit ami du Pere & des Frères de la Demoiselle par des raisons de commerce, il offroit mille écus le jour des noces, qui joints à mille que l'Evêque donnoit, & mille autres qu'el-

le avoit de son patrimoine avec sept ou huit mille que Mr. de Frontenac offroit en congez, sans compter un avancement infaillible, faisoient un mariage assez avantageux pour le Cavalier. Le repas étant fini, on le pressa de signer le contract, mais il répondit qu'ayant bû quelques rasades d'un vin fumeux, son esprit n'étoit pas assez libre pour juger des conditions qui y étoient insérées, de sorte qu'on fut obligé de remettre la partie au lendemain. Ce retardement fut causé qu'il garda la chambre jusqu'à ce que Mr. de Frontenac, chez qui il avoit accoutumé de manger, l'envoya querir, afin de s'expliquer avec lui sur le champ. Or il n'y avoit point d'apparence de trouver aucun prétexte legitime, il s'agissoit de répondre définitivement à ce Gouverneur, qui lui parla en termes précis, lui faisant connoître la bonté qu'on avoit eu de lui donner tant de tems pour y penser; mais l'Officier lui répondit en propres termes, que tout homme qui peut être capable de se marier après y avoir songé quatre mois, étoit un fou à lier. Je voi, dit-il, que je le suis, l'empressement que j'ai d'aller à l'Eglise avec Mademoiselle D*** me convainc de ma folie: si vous avez de l'estime pour elle, ne permettez pas qu'elle épouse un Cavalier si prompt à faire des extravagances, pour moi je vous déclare, Monsieur, que le peu de raison & de jugement libre qui me restent encore me serviront à me consoler de la perte que je fais d'elle, & à me repenir de l'avoir voulu rendre
aussi

aussi malheureuse que moi. Ce discours surprit l'Evêque, le Gouverneur l'entendant, & généralement tous les autres Officiers mariez, lesquels eussent été ravis que celui-ci eût donné dans le panneau à leur exemple, tant il est vrai que *Solamen Miseris socios habuisse doloris*. On ne s'atendoit à rien moins qu'à ce dédit, aussi mal en prit à ce pauvre Capitaine réformé ; Mr. de Frontenac lui fit une injustice assez grande quelque tems après, en donnant une Compagnie vacante au neveu de Madame de Pontchartrain, à son préjudice, malgré les ordres de la Cour, ce qui l'obligea de passer en France avec moi en 1692.

Pour reprendre le fil de ma narration, vous saurez que les *Canadiens* ou *Creoles* sont bien faits, robustes, grands, forts, vigoureux, entreprenans, braves & infatigables, il ne leur manque que la connoissance des belles Lettres. Ils sont presomptueux & remplis d'eux-mêmes, s'estimant au dessus de toutes les Nations de la Terre, & par malheur ils n'ont pas toute la vénération qu'ils devroient avoir pour leurs parens. Le sang de *Canada* est fort beau, les femmes y sont généralement belles, les brunes y sont rares, les sages y sont communes ; & les paresseuses y sont en assez grand nombre ; elles aiment le luxe au dernier point, & c'est à qui mieux mieux prendra des maris au piège.

Il y auroit de grands abus à reformer en *Canada*. Il faudroit commencer par celui d'empêcher les Ecclesiastiques de faire des

vilités si fréquentes chez les Habitans, dont ils exigent mal à propos la connoissance des affaires de leurs familles jusqu'au moindre détail, ce qui peut être assez souvent contraire au bien de la Société par des raisons que vous n'ignorez pas. Secondement, défendre à l'Officier de ne pas retenir la paye de ses Soldats; & d'avoir le soin de leur faire le maniement des armes les Fêtes & les Dimanches. Troisièmement, taxer les Marchandises à un prix assez raisonnable, pour que le Marchand y trouvât son compte & son profit, sans écorcher les Habitans & les Sauvages. Quatrièmement, défendre le transport de *France en Canada*, des brocards, des galons, & rubans d'or ou d'argent, & des dentelles de haut prix. Cinquièmement, ordonner aux Gouverneurs Généraux de ne pas vendre de congez pour aller en traite chez les Sauvages des grands Lacs. Sixièmement, établir des Cures fixes. Septièmement, former & discipliner les milices, pour s'en servir dans l'occasion aussi utilement que des troupes. Huitièmement, établir les Manufactures de toiles, d'étofes, &c. Mais la principale chose seroit d'empêcher que les Gouverneurs, les Intendans, le Conseil Souverain, l'Evêque & les Jesuites ne se partageassent en factions, & ne cabalassent les uns contre les autres; car les suites ne peuvent être que préjudiciables au service du Roi, & au repos public. Après cela ce País vaudroit la moitié plus que ce qu'il vaut à present.

Je suis surpris qu'au lieu de faire sortir de France les *Protestans* qui passant chez nos ennemis, ont causé tant de dommage au Royaume par l'argent qu'ils ont apporté dans leurs Païs, & par les Manufactures qu'ils y ont établi, on ne les ait pas envoyez en *Canada*. Je suis persuadé que si on leur avoit donné de bonnes assurances pour la liberté de conscience, il y en a quantité qui n'auroient pas fait difficulté de s'y établir. Quelques personnes m'ont répondu à ce sujet que le remede eût été pire que le mal, puisqu'ils n'auroient pas manqué tôt ou tard d'en chasser les Catholiques par le secours des *Anglois*; mais je leur ai fait entendre que les *Grecs* & les *Armeniens* sujets du *Grand Seigneur*, quoique de Nation & de Religion différente de celles des *Turcs*, n'ayant presque jamais imploré l'assistance des Puissances étrangères pour se rebeller & secouer le joug, on avoit plus de raison de croire que les *Huguenots* auroient toujours conservé la fidélité dûe à leur Souverain. Quoiqu'il en soit, je parle à peu près comme ce Roi d'*Aragon* qui se vançoit d'avoir pû donner de bons conseils à Dieu pour la symmetrie & le cours des Astres s'il eût daigné le consulter. Je dis aussi que si le Conseil d'Etat eut suivi les miens, la *Nouvelle France* auroit été dans trente ou quarante ans un Royaume plus beau & plus florissant que plusieurs autres de l'*Europe*.

*Intérêts des François & des Anglois de
l'Amérique Septentrionale.*

Comme la *Nouvelle France* & la *Nouvelle Angleterre* ne subsistent que par les pêches de *Morues*, & par le Commerce de toutes sortes de Pelleteries, il est de l'intérêt de ces deux Colonies, de tâcher d'augmenter le nombre des Vaisseaux qui servent à cette pêche, & d'encourager les Sauvages à chasser des Castors, en leur fournissant les armes & les munitions dont ils ont besoin. Tout le monde sait que la *Morue* est d'une grande consommation dans tous les pais Meridionaux de l'*Europe*, & qu'il y a peu de marchandise de plus prompt ni de meilleur debit, sur tout lorsqu'elle est bonne & bien conditionnée.

Ceux qui prétendent que la destruction des *Iroquois* seroit avantageuse aux Colonies de la *Nouvelle France*, ne connoissent pas les véritables intérêts de ce pais-là, puisqu'il est évident que si cela étoit les Sauvages qui sont aujourd'hui les amis des *François* seroient alors leurs plus grands ennemis, n'en ayant plus à craindre d'autres. Ils ne manqueroient pas d'appeller les *Anglois*, à cause du bon marché de leurs Marchandises, dont ils font plus d'état que des nôtres : ensuite tout le Commerce de ce grand Pais seroit perdu pour nous.

Il seroit donc de l'intérêt des *François* que les *Iroquois* fussent affoiblis, mais non

pas totalement defaits ; il est vrai qu'ils sont aujourd'hui trop puissans , ils égorgent tous les jours nos Sauvages alliez. Leur but est de faire perir toutes les Nations qu'ils connoissent , quelque éloignées qu'elles puissent être de leur païs. Il faudroit tâcher de les réduire à la moitié de ce qu'ils sont , s'il étoit possible , mais on ne s'y prend pas comme il faut : il y a plus de trente ans que leurs anciens ne cessent de remontrer aux Guerriers des cinq Nations , qu'il est expédient de se défaire de tous les peuples sauvages de *Canada* , afin de ruiner le Commerce des *François* , & de les chasser ensuite de ce Continent ; c'est la raison qui leur fait porter la guerre jusqu'à quatre ou cinq cens lieues de leur Païs , après avoir détruit plusieurs Nations différentes en divers lieux , comme je vous l'ai déjà expliqué.

Il seroit assez facile aux *François* d'attirer les *Iroquois* dans leur parti , de les empêcher de tourmenter leurs Alliez , & de faire en même tems avec quatre Nations *Iroquoises* , tout le commerce qu'elles font avec les Anglois de la *Nouvelle York*. Cela se pourroit aisément exécuter, moyennant dix mille écus par an qu'il en coûteroit au Roi : voici comment. Il faudroit premièrement rétablir au *Fort Frontenac* les Barques qui y étoient autrefois , afin de transporter aux Rivières des *Tsonontoüans* & des *Onnontagues* les Marchandises qui leur sont propres , & ne les leur vendre que ce qu'elles auroient coûté en *France* ; cela n'iroit tout au plus qu'à

qu'à dix mille écus de transport. Sur ce pied-là , je suis persuadé que les *Iroquois* ne seroient pas si fous de porter un seul Castor chez les *Anglois* par quatre raisons : la première , parce qu'au lieu de soixante ou quatre-vingt lieues qu'ils seroient obligez de les transporter sur leur dos à la *Nouvelle York* , ils n'en auroient que sept ou huit à faire de leurs Villages jusqu'aux Rives du *Lac de Frontenac* ; la deuxième qu'étant impossible aux *Anglois* de leur donner des Marchandises à li bon marché , sans y perdre considerablement , il n'y a point de Negociant qui ne renonçât à ce commerce. La troisième consiste en la difficulté de subsister dans le chemin de leurs Villages à la *Nouvelle York* , y allant en grand nombre crainte de surprise , car j'ai déjà dit en plusieurs endroits que les bêtes fauves manquent en leurs Pais. La quatrième c'est qu'en s'écartant de leurs Villages pour aller si loin , ils exposent leurs femmes , leurs enfans & leurs vieillards en proye à leurs ennemis , qui pendant ce tems-là peuvent les tuer ou les enlever comme il est arrivé déjà deux fois. Il faudroit outre cela leur faire des présens toutes les années , en les exhortant à laisser vivre paisiblement nos Sauvages Alliez , lesquels sont assez fots de se faire la guerre entre eux , au lieu de se liguier contre les *Iroquois* qui sont les Ennemis les plus redoutables qu'ils ayent à craindre ; en un mot il faudroit mettre en execution le projet d'entreprise dont je vous ai parlé en ma 23. Lettre.

C'est

C'est une sottise de dire que ces Barbares dépendent des *Anglois* ; cela est si peu vrai que quand ils vont troquer leurs péleteries à la *Nouvelle York*, ils ont l'audace de taxer eux-mêmes les Marchandises dont ils ont besoin, lorsque les Marchands les veulent vendre trop cher. J'ai déjà dit plusieurs fois qu'ils ne les considèrent que par rapport au besoin qu'ils en ont, qu'ils ne les traitent de frères & d'amis que par cette seule raison, & que si les *François* leur donnoient à meilleur marché les nécessitez de la vie, les armes & la munition &c. ils n'iroient pas souvent aux Colonies *Angloises*. Voilà une des principales affaires à quoi l'on devroit songer ; car si cela étoit ils se donneroient bien garde d'insulter nos Sauvages amis & Alliez non plus que nous. Les Gouverneurs Généraux de *Canada* devroient employer les habiles gens du País qui connoissent nos Peuples conféderez, pour les obliger à vivre en bonne intelligence, sans se faire la guerre les uns aux autres ; car la plûpart des Nations du Sud se détruisent insensiblement, ce qui fait un vrai plaisir aux *Iroquois*. Il seroit facile d'y mettre ordre en les menaçant de ne plus porter de Marchandises à leurs Villages. Il faudroit outre cela tâcher d'engager deux ou trois Nations de demeurer ensemble, comme sont les *Ontaouas* & les *Hurons* ou les *Sakis* & les *Ponteouatamis* (appelez *Puants*.) Si tous ces Peuples nos conféderez étoient d'accord & que leurs démêlez cessassent, ils ne s'ocuperoient plus si ce n'est

n'est à chasser des Castors , ce qui rendroit le Commerce plus abondant ; & d'ailleurs ils seroient en état de se liguier ensemble, lors que les *Iroquois* se mettroient en devoir d'attaquer les uns ou les autres.

L'intérêt des *Anglois* est de leur persuader que les *François* ne tendent qu'à les perdre, qu'ils n'ont autre chose en vûe que de les détruire lors qu'ils en trouveront l'occasion ; que plus le *Canada* se peuplera & plus ils auront sujet de craindre ; qu'ils doivent bien se garder de faire aucun Commerce avec eux , de peur d'être trahis par toutes sortes de voyes ; qu'il est de la dernière importance de ne pas souffrir que le Fort de *Frontenac* se rétablisse, non plus que les Barques , puis qu'en vingt-quatre heures on pourroit faire des descentes au pied de leurs Villages , pour enlever leurs Vieillards , leurs femmes & leurs enfans pendant qu'ils seroient occupez à faire leurs Chasses de Castors durant l'Hiver ; qu'il est de leur intérêt de leur faire la guerre de tems en tems, ravageant les Côtes & les Habitations de la tête du País , afin d'obliger les Habitans d'abandonner le País, & dégoûter en même tems ceux qui auroient envie de quitter la *France* pour s'établir en *Canada* , & qu'en tems de Paix il leur est de conséquence d'arrêter les Coureurs de bois aux Cataractes de la Rivière des *Ontaonas* pour confisquer les armes & munitions de guerre qu'ils portent aux Sauvages des Lacs.

Il faudroit aussi que les *Anglois* engageassent

font les *Tsonontouans* ou les *Goyogoans* à s'établir vers l'embouchure de la *Rivière de Condé* sur le bord du *Lac Errié*, & qu'en même tems ils y construisissent un Fort & des Barques longues ou Brigantins, ce poste seroit le plus avantageux & le plus propre de tous ces Pais-là, par une infinité de raisons que je suis obligé de taire. Outre ce Fort, ils en devroient faire un autre à l'embouchure de la *Rivière des François*, alors il est constant qu'il seroit de toute impossibilité aux Coureurs de bois de jamais remettre le pied dans les Lacs.

Il est encore de leur intérêt d'attirer à leur parti les Sauvages de l'*Acadie*; ils le peuvent faire avec peu de dépense; ceux de la *Nouvelle Angleterre* devroient y songer, aussi-bien que de fortifier les Ports où ils pêchent les *Mornés*. A l'égard des equipemens de Flotes pour enlever des Colonies, je ne leur conseillerois pas d'en faire; car supposé qu'ils fussent assurez du succès de leurs entreprises, il n'y a que quelques Places, dont on pourroit dire que le jeu vaudroit la chandelle.

Je conclus & finis en disant que les *Anglois* de ces Colonies ne se donnent pas assez de mouvement, ils sont un peu trop indolents; les Coureurs de bois *François* sont plus entreprenans qu'eux, & les *Canadiens* sont assurément plus actifs & plus vigilans. Il faudroit donc que ceux de la *Nouvelle York* tâchassent d'augmenter leur Commerce de Pelleteries, en faisant des entreprises bien concertées, & que ceux de la

Non-

Nouvelle Angleterre s'efforçassent à rendre la Pêche des *Morues* plus profitable à cette Colonie, en s'y prenant de la manière que bien d'autres gens feroient, s'ils étoient aussi bien situez qu'eux. Je ne parle point des Limites de la *Nouvelle France* & de la *Nouvelle Angleterre*, puis que jusqu'à présent elles n'ont jamais été bien réglées, quoi qu'il semble qu'en plusieurs Traitez de Paix entre ces deux Royaumes, les bornes ayent été comme marquées en certains Lieux. Quoi qu'il en soit, la décision en est délicate pour un homme qui n'en sauroit parler, sans s'attirer de méchantes affaires.

Habits, Logemens, Complexion & tempérament des Sauvages.

LES Chronologistes Grecs, qui ont divisé les tems en ἀδελοί, ce qui est caché; μυθικόν & ήρωικόν, ce qui est fabuleux; ιστορικόν, ce qu'ils ont eu pour véritable; se seroient bien pû passer d'écrire cent rêveries sur l'Origine des Peuples de la Terre, puis que l'usage de l'Écriture leur étant inconnu devant le Siège de *Troye*, il faut qu'ils s'en soient rapportez aux Manuscrits fabuleux des *Egyptiens* & des *Chaldéens*, gens visionnaires & superstitieux. Or supposons que ceux-ci soient les Inventeurs de cette Ecriture, comment pourra-t-on ajoûter foi à tout ce qu'ils disent

difent être arrivé avant qu'ils euſſent trouvé cette invention. Apparemment ils n'étoient ni plus éclairés , ni plus ſavans Chronologiſtes que les *Ameriquains* , de forte que ſur ce pied-là ils auroient été fort embarrasſez à raconter fidèlement les Aventures & les Faits de leurs Ancêtres. Je ſuis maintenant convaincu que la Tradition eſt trop ſuſpecte, inſtante, obſcure, incertaine, trompeuſe & vague, pour ſe fier à elle ; J'ai obligation de cette idée aux Sauvages de *Canada*, qui ignorant ce qui s'eſt paſſé dans leur País il y a deux cens ans, me font révoquer en doute la pureté & l'incorruptibilité de la Tradition. Il eſt aiſé de juger, ſur ce Principe, que ces pauvres Peuples ſavent auſſi peu leur Hiſtoire & leur Origine, que les *Grecs* & les *Chaldéens* ont ſû la leur. Contentons-nous donc, Monſieur, de croire qu'ils ſont deſcendus comme vous & moi , du bon homme Adam ;

Ignaras Hominum ſuspendunt Numina mentes.

J'ai lû quelques Hiſtoires de *Canada* que des Religieux ont écrit en divers tems. Ils ont fait quelques deſcriptions aſſez ſimples & exactes des País qui leur étoient connus. Mais ils ſe ſont groſſièrement trompez dans le recit qu'ils font des mœurs, des manières, &c. des Sauvages. Les Recolets les traitent de gens ſtupides , groſſiers, ruſtiques , incapables de penſer & de réfléchir à quoi que ce ſoit. Les Jeſuites tiennent un langage très-différent , car ils ſou-

soutiennent qu'ils ont du bon sens, de la mémoire, de la vivacité d'esprit, mêlée d'un bon jugement. Les premiers disent qu'il est inutile de passer son tems à prêcher l'Évangile à des gens moins éclairés que les Animaux. Les seconds prétendent au contraire, que ces Sauvages se font un plaisir d'écouter la Parole de Dieu, & qu'ils entendent l'Écriture avec beaucoup de facilité. Je fai les raisons qui font parler ainsi les uns & les autres; elles sont assez connues aux personnes qui savent que ces deux Ordres de Religieux ne s'accordent pas trop bien en *Canada*. J'ai déjà vu tant de Relations pleines d'absurditez, quoi que les Auteurs passassent pour des Saints, qu'à présent je commence à croire que toute Histoire est un Pyrrhonisme perpétuel. Si je n'avois pas entendu la Langue des Sauvages, j'aurois pû croire tout ce qu'on a écrit à leur égard, mais depuis que j'ai raisonné avec ces Peuples, je me suis entièrement desabusé, connoissant que les Recollets & les Jesuites se sont contentez d'effleurer certaines choses, sans parler de la grande opposition qu'ils ont trouvé de la part de ces Sauvages à leur faire entendre les vérités du Christianisme. Les uns & les autres se sont bien gardez de toucher à cette corde-là par de bonnes raisons. Je vous avertis que je ne parle seulement que des Sauvages de *Canada*, sans y comprendre ceux qui habitent au delà du Fleuve de *Mississipi*, dont je n'ai pû connoître les mœurs & les manières comme il faut, parce

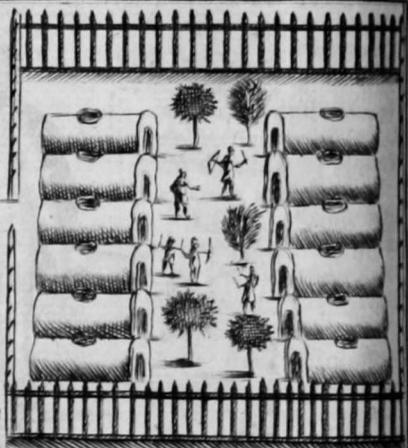
Sauvage allant à la chasse



Sauvage marié ou vieillard se promenant dans le village



Leune Sauvage se promenant dans le village



Village des Sauvages de Canada



en fait attache à une branche d'arbre



femme Sauvage portant son enfant entre ses bras

parce que leurs Langues me sont inconnues, & que d'ailleurs, le tems ne m'a pas permis de faire un assez long séjour dans leur País. J'ai dit dans mon Journal du Voyage de la Rivière Longue, qu'ils étoient extrêmement polis, il est facile d'en juger par les circonstances que vous avez pû remarquer.

Ceux qui ont dépeint les *Sauvages* velus comme des Ours, n'en avoient jamais vû, car il ne leur paroît ni poil, ni barbe, en nul endroit du corps, non plus qu'aux femmes, qui n'en ont pas même sous les aisselles, s'il en faut croire les gens qui doivent le savoir mieux que moi. Ils sont généralement droits, bien faits, de belle taille, & mieux proportionnez pour les *Américaines*, que pour les *Européenes*; les *Iroquois* sont plus grands, plus vaillans & plus rufes que les autres Peuples; mais moins agiles & moins adroits, tant à la guerre qu'à la chasse, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les *Illinois*, les *Oumamis*, les *Outagamis* & quelques autres Nations sont d'une taille médiocre, courant comme des lévriers, s'il m'est permis de faire cette comparaison. Les *Outaouas* & la plûpart des autres Sauvages du Nord (à la réserve des *Sauteurs* & des *Clistinos*) sont des poltrons, laids & malfaits. Les *Hurons* sont braves, entreprenans & spirituels, ils ressemblent aux *Iroquois* de taille & de visage.

Les *Sauvages* sont tous sanguins, & de couleur presque olivâtre, & leurs visages sont

font beaux en général , aussi-bien que leur taille. Il est très-rare d'en voir de boiteux, de borgnes , de bossus , d'aveugles , de muets , &c. Ils ont les yeux gros & noirs de même que les cheveux , les dents blanches comme l'yvoire , & l'air qui sort de leur bouche est aussi pur que celui qu'ils respirent , quoi qu'ils ne mangent presque jamais de pain , ce qui prouve qu'on se trompe en *Europe* , lors qu'on croit que la viande sans pain rend l'haleine forte. Ils ne sont ni si forts , ni si vigoureux que la plupart de nos *François* , en ce qui regarde la force du Corps pour porter de grosses charges , ni celles des bras pour lever un fardeau & le charger sur le dos. Mais en récompense , ils sont infatigables , endurcis au mal , bravant le froid & le chaud sans en être incommodés ; étant toujours en exercice , courant deçà & delà , soit à la Chasse , ou à la Pêche , toujours dansant , & jouant à de certains jeux de Pelotes , où les jambes sont assez nécessaires.

Les femmes sont de la taille qui passe la médiocre , belles autant qu'on le puisse imaginer , mais si mal faites , si grasses & si pesantes , qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Elles portent leurs cheveux roulés derrière le dos avec une espèce de ruban , & ce rouleau leur pend jusqu'à la ceinture ; elles ne les coupent jamais , les laissant croître pendant toute leur vie sans y toucher , au lieu que les hommes les coupent tous les mois. Il seroit à souhaiter qu'ils suivissent les autres avis de *St Paul*
par

par le même hazard qu'ils suivent celui-là. Elles sont couvertes depuis le coü jusqu'au dessous du genouil, croisant leurs jambes lors qu'elles s'asséyent. Les Filles le font pareillement dès le berceau : je me fers de ce terme de berceau mal à propos, car il n'est pas connu parmi les Sauvages. Les Meres se servent de certaines petites planches-rembourrées de coton, sur lesquelles il semble que leurs Enfans ayent le dos colé ; d'ailleurs ils sont emmaillotez à nôtre manière, avec des langes soutenus par de petites bandes passées dans les trous qu'on fait à côté de ces planches. Elles y attachent aussi des cordes pour suspendre leurs enfans à des branches d'arbres, lors qu'elles ont quelque chose à faire, dans le tems qu'elles sont au bois. Les Vieillards & les hommes mariez ont une piéce d'étoffe qui leur couvre le derrière & la moitié des cuissés par devant, au lieu que les jeunes gens sont nus comme la main. Ils disent que la nudité ne choque la bienséance que par l'usage, & par l'idée que les *Européens* ont attaché à cet état. Cependant, les uns & les autres portent négligemment une couverture de peau ou d'écarlate sur leur dos, lors qu'ils sortent de leurs Cabanes pour se promener dans le Village, ou faire des visites. Ils portent des Capots, selon la saison, lors qu'ils vont à la guerre ou à la chasse, tant pour se parer du froid durant l'Hiver, que des mouchérons pendant l'Eté. Ils se servent alors de certains Bonnets de la figure ou de

la forme d'un Chapeau, & des Souliers de peau d'Elan ou de Cerf, qui leur montent jusqu'à mi-jambe. Leurs Villages sont fortifiés de doubles palissades d'un bois très-dur, grosses comme la cuisse, de 15. pieds de hauteur, avec de petits quarrez au milieu des Courtines. Leurs Cabanes ont ordinairement 80. pieds de longueur, 25. ou 30. de largeur, & 20. de hauteur. Elles sont couvertes d'écorce d'Ormeau, ou de bois blanc. On voit deux estrades l'une à droit & l'autre à gauche, de neuf pieds de largeur, & d'un pied d'élevation. Ils font leurs feux entre ces deux estrades, & la fumée sort par des ouvertures faites sur le sommet de ces Cabanes. On voit de petits Cabinets ménagés le long de ces estrades, dans lesquels les filles ou les gens mariés ont coutume de coucher sur de petits lits élevés d'un pied tout au plus. Au reste, trois ou quatre familles demeurent dans une même Cabane.

Les Sauvages sont fort sains & exemts de quantité de maladies dont nous sommes attequez en *Europe*, comme de paralysie, d'hydropisie, de goutte, de phtisie, d'asthme, de gravelle & de pierre. Ils sont sujets à la petite verole & aux pleuresies. Quand un homme meurt à l'âge de soixante ans, ils disent qu'il est mort jeune, parce qu'ils vivent ordinairement quatre-vingt jusqu'à cent ans, & même j'en ai vu deux qui alloient beaucoup au delà. Cependant, il s'en trouve qui ne poussent pas si loin par leur propre faute, car ils s'empoisonnent quel-

quelquefois , comme je vous l'expliquerai ailleurs ; il semble qu'ils suivent assez bien en cette occasion les maximes de *Zenon* & des *Stoiciens* , qui soutiennent qu'il est permis de se donner la mort ; d'où je conclus qu'ils sont aussi fous que ces grands Philosophes.

Mœurs & Manières des Sauvages.

LEs *Sauvages* ne connoissent ni le tien , ni le mien , car on peut dire que ce qui est à l'un est à l'autre. Lors qu'un *Sauvage* n'a pas réussi à la Chasse des *Castors* , ses Confrères le secourent sans en être priez. Si son fusil se creve ou se casse , chacun d'eux s'empresse à lui en offrir un autre. Si ses enfans sont pris ou tuez par les ennemis , on lui donne autant d'esclaves qu'il en a besoin pour le faire subsister. Il n'y a que ceux qui sont Chrétiens , & qui demeurent aux portes de nos Villes , chez qui l'argent soit en usage. Les autres ne veulent ni le manier , ni même le voir , ils l'appellent le Serpent des *François*. Ils disent qu'on se tuë , qu'on se pille , qu'on se diffame , qu'on se vend , & qu'on se trahit parmi nous pour de l'argent ; que les Maris vendent leurs Femmes , & les Meres leurs Filles pour ce métal. Ils trouvent étrange que les uns ayent plus de bien que les autres , & que ceux qui en ont le plus soient estimez davantage que ceux qui en ont le moins. Enfin , ils disent que le titre de *Sauvages* , dont nous les qualifions ,

nous conviendrait mieux que celui d'hommes , puis qu'il n'y a rien moins que de l'homme sage dans toutes nos actions. Ceux qui ont été en *France* m'ont souvent tourmenté sur tous les maux qu'ils y ont vû faire , & sur les desordres qui se commettent dans nos Villes , pour de l'argent. On a beau leur donner des raisons pour leur faire connoître que la propriété des biens est utile au maintien de la Société ; ils se moquent de tout ce qu'on peut dire sur cela. Au reste , ils ne se querellent , ni ne se battent , ni ne se volent , & ne médifent jamais les uns des autres. Ils se moquent des Sciences & des Arts , ils se raillent de la grande subordination qu'ils remarquent parmi nous. Ils nous traitent d'esclaves , ils disent que nous sommes des misérables dont la vie ne tient à rien , que nous nous dégradons de nôtre condition , en nous réduisant à la servitude d'un seul homme qui peut tout , & qui n'a d'autre loï que sa volonté ; que nous nous battons & nous querellons incessamment , que les enfans se moquent de leurs peres , que nous ne sommes jamais d'accord ; que nous nous emprisonnons les uns les autres ; & que même nous nous détruisons en public. Ils s'estiment au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer , & alléguent pour toute raison qu'ils sont aussi grands maîtres les uns que les autres , parce que les hommes étant pétris d'un même limon , il ne doit point y avoir de distinction , ni de subordination entre eux. Ils prétendent que leur

con-

contentement d'esprit surpasse de beaucoup nos richesses ; que toutes nos Sciences ne valent pas celle de savoir passer la vie dans une tranquillité parfaite ; qu'un homme n'est homme chez nous qu'autant qu'il est riche. Mais que parmi eux, il faut pour être homme avoir le talent de bien courir, chasser, pêcher, tirer un coup de flèche & de fusil, conduire un Canot, savoir faire la guerre, connoître les Forêts, vivre de peu, construire des Cabanes, couper des arbres, & savoir faire cent lieuës dans les Bois sans autre guide ni provision que son arc & ses flèches. Ils disent encore que nous sommes des trompeurs qui leur vendons de très-mauvaises Marchandises quatre fois plus qu'elles ne valent, en échange de leurs *Castors* ; Que nos fusils crevent à tout moment & les estropient, après les avoir bien payez. Je voudrois avoir le tems de vous raconter toutes les sottises qu'ils disent touchant nos manières, il y auroit dequoi m'occuper dix ou douze jours.

Ils ne mangent que du rôti & du bouilli, avalant quantité de bouillons de viande & de poisson. Ils ne peuvent souffrir le goût du sel, ni des épiceries : ils sont surpris que nous puissions vivre trente ans, à cause de nos vins, de nos épiceries, & de l'usage immodéré des femmes. Ils dînent ordinairement quarante ou cinquante de compagnie, & quelquefois ils sont plus de trois cens. Le prélude est une danse de deux heures avant le repas, chacun y chant

tant ses exploits & ceux de ses Ancêtres. Celui qui danse est seul en cette occasion, & les autres sont assis sur le derrière, qui marquent la cadence par un ton de voix, *hé, hé, hé, hé,* & chacun se leve à son tour pour faire la danse.

Les Guerriers n'entreprennent jamais rien sans la délibération du *Conseil*, qui est composé de tous les Anciens de la Nation, c'est à dire, des Vieillards au dessus de soixante ans. Avant que ce *Conseil* s'assemble, le Crieur avertit par les cris qu'il fait dans toutes les ruës du Village : alors ces vieilles gens accourent à certaine Cabane destinée exprès pour cela, où ils s'asseient sur le derrière en forme de *lozange*, & après qu'on a délibéré sur ce qu'il est à propos de faire pour le bien de la Nation, l'Orateur sort de la Cabane & les jeunes gens le renferment au centre d'un Cercle qu'ils composent ; ensuite ils écoutent avec beaucoup d'attention les délibérations des Vieillards, en criant à la fin de toutes les périodes, *voilà qui est bien.*

Toutes ces danses peuvent être comparées à la Pyrrhique de Minerve, car les Sauvages observent, en dansant d'une gravité singulière, les Cadences de certaines Chansons, que les Milices Grecques d'Achille, appelloient Hyporchematiques. Il n'est pas facile de savoir si les Sauvages les ont apprises des Grecs, ou si les Grecs les ont apprises des Sauvages.

Ils ont plusieurs sortes de danses, la principale est celle du *Calumet*, les autres sont la danse du *Chef*, la danse de *Guerre*, la danse de *Mariage*, & la danse du *Sacrifice*. Elles sont différentes les unes des autres, tant pour la cadence que pour les sauts : mais il me feroit impossible d'en faire la description, par le peu de rapport que

que

que ces danses ont avec les nôtres. Celle du *Calumet* est la plus belle & la plus grave. Il est vrai qu'on ne la danse qu'en certaines occasions, c'est à dire, lors que les Etrangers passent dans leur País, ou que leurs ennemis envoient des Ambassadeurs pour faire des propositions de Paix. Si c'est par terre que les uns ou les autres s'approchent du Village, lors qu'ils sont prêts d'y entrer, ils députent un des leurs, qui s'avance en criant, qu'il porte le Calumet de Paix; cependant les autres s'arrêtent jusqu'à ce qu'on leur crie de venir. Alors quelques jeunes gens sortent du Village, à la porte duquel ils forment un ovale, & les Etrangers s'approchant jusquelà, ils dansent tous à la fois en formant un second ovale à l'entour du porteur de ce Calumet. Cette danse dure une demi-heure. Ensuite on vient recevoir en cérémonie les Voyageurs pour les conduire au Festin. Les mêmes cérémonies s'observent envers les étrangers qui viennent par eau; avec cette différence qu'ils envoient un Canot jusqu'au pied du Village, portant le Calumet de Paix à la proue en forme de mât, & qu'il en part un du Village pour aller au devant. La danse de Guerre se fait en rond, pendant laquelle les Sauvages sont assis sur le derrière. Celui qui danse se promène en dansant à droit & à gauche, il chante en même tems ses Exploits, & ceux de ses Ayeuls. A la fin de chaque Exploit, il donne un coup de massuë sur un poteau planté au centre

du Cercle , près de certains Jôieurs qui battent la mesure sur une espece de timbale. Chacun se leve à son tour pour chanter la chanson , c'est ordinairement lorsqu'ils vont à la guerre, ou lorsqu'ils en reviennent.

La plus grande passion des Sauvages est la haine implacable qu'ils portent à leurs ennemis, c'est-à-dire, à toutes les Nations avec lesquelles ils sont en guerre ouverte. Ils se piquent aussi beaucoup de valeur, mais à cela près ils sont de la dernière indolence sur toutes choses. L'on peut dire qu'ils s'abandonnent tout-à-fait à leur temperament, & que leur Societé est toute machinale. Ils n'ont ni Loix, ni Juges, ni Prêtres, ils ont naturellement du penchant pour la gravité, ce qui les rend fort circonspects dans leurs paroles & dans leurs actions. Ils gardent un certain milieu entre la gayeté & la mélancolie. Nôtre vivacité leur paroît insupportable, & il n'y a que les jeunes gens qui approuvent nos manières.

J'ai vû souvent des Sauvages qui revenant de fort loin disoient à la famille pour tout compliment, *j'arrive, je vous souhaite à tous beaucoup d'honneur.* En suite ils fument leur pipe tranquillement sans interroger, & lorsqu'elle est finie, ils disent, *écoutez Parens, je viens d'un tel endroit, j'ai vû telle chose, &c.* Quand on les interroge, leur réponse est concise & presque monosyllabique, à moins qu'ils ne soient dans le Conseil, autrement vous les entendez dire.

dire, *Voilà qui est bien, cela ne vaut rien, cela est admirable, cela est raisonnable, cela est de valeur.*

Qu'on vient de annoncer à un Pere de famille, que ses enfans se sont signalez contre les ennemis, & qu'ils ont fait plusieurs esclaves, il ne répondra que par un, *voilà qui est bien*, sans s'informer du reste. Qu'on lui dise que ses enfans ont été tuez, il dit d'abord *cela ne vaut rien*, sans demander comment la chose est arrivée. Qu'un Jesuite leur prêche les vérités de la Religion Chrétienne, les Propheties, les Miracles, &c. ils le payeront d'un *cela est admirable*, & rien plus. Qu'un François leur parle des Loix du Royaume, de la justice, des mœurs & des manières des *Européens*, ils répéteront cent fois, *cela est raisonnable*; qu'on leur parle de quelque entreprise qui soit d'importance ou difficile à exécuter, ou qui demande que l'on y fasse quelques réflexions, ils diront que *cela est de valeur*, sans s'expliquer plus clairement, & ils écouteront jusqu'à la fin avec une grande attention. Cependant il faut remarquer que lors qu'ils sont avec des Amis sans témoins, & sur tout dans le tête à tête, ils raisonnent avec autant de hardiesse que lors qu'ils sont dans le Conseil. Ce qui paroîtra extraordinaire, c'est que n'ayant pas d'étude, & suivant les pures lumières de la Nature, ils soient capables malgré leur rusticité, de fournir à des conversations qui durent souvent plus de trois heures, lesquelles roulent sur toutes sortes de matières, & dont

ils se tirent si bien , que l'on ne regrette jamais le tems qu'on a passé avec ces Philosophes rustiques.

Lorsqu'on va visiter un *Sauvage* , on dit en entrant dans sa Cabane , *je viens voir un tel*. Alors Pères , Mères , Femmes & Enfans sortent ou se tirent à quartier vers l'une des extrémités de la Cabane , qui que ce soit ne vient interrompre la conversation ; la coutume de celui qui est visité , est d'offrir à boire , à manger , ou à fumer , & comme les compliments ne sont pas de mise chez ces Peuples , l'on agit chez eux avec une entière liberté. S'il arrive qu'on visite la Femme ou les Filles du même *Sauvage* , on dit en entrant *je viens voir une telle* , chacun se retire de même , & on demeure seul avec celle qu'on vient voir ; au reste , on ne leur parle jamais d'amour ettes durant le jour , comme je l'expliquerai ailleurs.

Rien ne m'a tant surpris que de voir l'issue des disputes qui surviennent au jeu entre les enfans : ils se disent l'un à l'autre de trois ou quatre pas après s'être un peu échauffez , *tu n'as point d'esprit , tu es méchant , tu as le cœur gâté*. Cependant leurs Camarades qui les renferment comme dans un cercle , écoutent tout sans prendre aucun parti jusqu'à ce qu'ils reprennent le jeu ; que si par hasard ils veulent en venir aux mains , ils se divisent en deux troupes , & les ramènent à leurs Cabanes.

Quoi que les *Sauvages* n'ayent aucune connoissance de la Géographie non plus que
des

des autres Sciences , ils font les Cartes du Monde les plus correctes des Païs qu'ils connoissent , auxquelles il ne manque que les *Latitudes* & les *Longitudes* des lieux. Ils y marquent le vrai Nord selon l'*Etoile Polaire* , les Ports , les Havres , les Rivières , les Anses & les Côtes des Lacs , les Chemins , les Montagnes , les Bois , les Marais , les Prairies , &c. en comptant les distances par journées , demi-journées de Guerriers , chaque journée valant cinq lieues. Ils font ces Cartes Chorographiques particulières sur des écorces de Bouleau , & toutes les fois que les Anciens tiennent des Conseils de Guerre & de Chasse , ils ne manquent pas de les consulter.

L'Année des *Outaouas* , des *Outagamis* , des *Hurons* , des *Sauteurs* , des *Illinois* , des *Onnamis* , & de quelques autres Sauvages , est composée de douze mois Lunaires Synodiques , avec cette différence qu'au bout de trente Lunes ils en laissent toujours passer une surnuméraire , qu'ils appellent la Lune perdue , ensuite ils continuent leur compte à l'ordinaire. Au reste , tous ces mois Lunaires ont des noms qui leur conviennent. Ils appellent celui que nous nommons *Mars* , la Lune *aux Vers* , parce que ces animaux ont accoutumé de fortir dans ce tems-là des creux d'arbre , où ils se renferment durant l'Hiver. Celui d'*Avril* , la Lune *aux Plantes* , *Mai* la Lune *aux Hirondeles* , ainsi des autres. Je dis donc qu'au bout de trente mois Lunaires , le

premier qui suit est surnumeraire & ils ne le comptent pas ; par exemple : nous sommes à présent dans la Lune de Mars , que je suppose être le trentième mois Lunaire , & par conséquent le dernier de cette époque , sur ce pied-là celle d'Avril devrait la suivre immédiatement ; cependant ce sera la Lune perdue qui passera la première , parce qu'elle est la trente-unième. Ensuite celle d'Avril entrera & on commencera en même tems le période de ces trente mois Lunaires Synodiques , qui font environ deux ans & demi. Comme ils n'ont point de semaines , ils sont obligés de compter depuis le premier jusqu'au vingt-sixième de ces sortes de mois ; ce qui contient justement cet espace de tems qui court depuis l'instant que la Lune commence à faire voir le fil de son croissant sur le soir , jusqu'à ce qu'après avoir fini son période elle devient presque imperceptible au matin , ce qu'on appelle mois d'illumination. Par exemple un Sauvage dira, je partis le premier du mois des **Éturgeons** (qui est celui d'Août) & je revins le 29. du mois au bled d'Inde , qui est celui de Septembre, ensuite le jour suivant qui étoit le dernier je me reposai. Cependant comme il reste encore trois jours & demi de Lune morte, pendant lesquels il est impossible de la voir , ils leur ont donné le nom de jours nuds.

Ils ont aussi peu d'usage des heures que des semaines, n'ayant jamais eu l'industrie de faire des Horloges ou des sabliers pour divi-

diviser le jour naturel en parties égales, par le moyen de ces petites machines ; de sorte qu'ils sont obligez de régler le jour artificiel de même que la nuit par quart, demi quart, moitié, trois quarts, Soleil levant & couchant, Aurore & Vêpre. Mais comme ils ont une idée merveilleuse de tout ce qui est de la portée de leur esprit, ayant acquis la connoissance de certaines choses par une longue expérience & par habitude, comme de traverser des forêts de cent lieues en droiture sans s'égarer ; de suivre des pistes d'un homme ou d'une bête sur l'herbe & sur les feuilles ; ils connoissent exactement l'heure du jour & de la nuit, quoique le tems étant couvert, le Soleil & les autres Astres ne puissent paroître. J'attribuë ce talent à une extrême attention qui ne peut être naturel qu'à des gens aussi peu distraits qu'ils le sont.

Ils sont plus étonnez de voir reduire en pratique quelques petits problèmes de Géométrie, que nous ne le serions de voir changer l'eau en vin. Ils prenoient mon Graphometre pour un *Esprit, ne concevant pas qu'on pût connoître sans magie les distances des lieux, sans les mesurer mécaniquement avec des cordes ou des verges. La Longimetrie leur plaît incomparablement davantage que l'Altimetrie, parce qu'ils croyent plus nécessaire de connoître la largeur d'une Rivière que la hauteur d'un arbre, &c. Je me souviens qu'étant un jour dans le Village des *Outaouas* à *Missimakinac*, un esclave porta dans la Ca-

* *Esprit ;*
c'est une Divinité.

banc où je me trouvai , une espèce de muid , fait d'une grosse piece de bois mol qu'il avoit artistement percée , dont il prétendoit se servir pour conserver de l'eau d'érable. Tous les Sauvages qui virent ce Vaisseau se prirent à raisonner sur sa capacité , tenant un pot à la main & voulant pour terminer leur different faire porter de l'eau pour le mesurer. Il n'en falut pas davantage , pour m'obliger de gager contr'eux pour un festin , que je trouverois mieux qu'ils ne le pourroient faire , la quantité d'eau que ce Vaisseau pouvoit contenir ; de sorte que trouvant ensuite selon ma supputation qu'il en contenoit 248 pots ou environ , j'en fis faire aussi-tôt l'épreuve. Ce qui les surprit davantage fut , qu'il ne s'en faloit qu'un ou deux pots que je n'eusse rencontré juste , & je leur sottins que ces deux pots qui manquoient s'étoient imbibeés dans ce bois neuf. Mais ce qui est de plus plaisant , c'est qu'ils me prièrent tous de leur apprendre la Stereométrie , afin de pouvoir s'en servir dans le besoin. J'eus beau leur dire qu'il me seroit impossible de pouvoir la leur faire comprendre , leur allegant plusieurs raisons qui auroient convaincu tout autre que des Sauvages. Ils persisterent si fort à me tourmenter , que je fus obligé de les persuader que les Jésuites seuls étoient capables d'en venir à bout.

Les Sauvages préférèrent les petits Miroirs convexes de deux pouces de Diametre à toute autre sorte , parce qu'on y découvre
moins

moins distinctement que sur les grands, les boutons & les tannes qui croissent au visage. Je me souviens qu'étant à *Missilimaknac* un Coureur de bois y porta un Miroir concave assez grand, lequel par conséquent faisoit paroître les visages difformes. Tous les Sauvages qui virent cette piece de Catoptrique, la trouverent aussi miraculeuse que les montres à reveil, les lanternes magiques, & les pagodes à ressort. Ce qui est de plus plaissant, c'est qu'il se trouva dans la foule des Spectateurs une jeune *Hurone* qui dit en souriant à ce Coureur de bois, que si son Miroir avoit assez de vertu pour rendre les objets réellement aussi gros qu'il les représentoit, toutes ses camarades lui donneroient en échange plus de peaux de Castors qu'il n'en faudroit pour faire sa fortune.

Les *Sauvages* ont la mémoire du monde la plus heureuse. Ils se ressouviennent de si loin que lorsque nos Gouverneurs, ou leurs Substituts tiennent Conseil avec eux pour des affaires de Guerre, de Paix ou de Commerce, & qu'ils leur proposent des choses contraires à ce qu'on leur a proposé il y a trente ou quarante ans; ils répondent que les *François* se dementent, qu'ils changent de sentiment à toute heure, qu'il y a tant d'années qu'ils leur ont dit ceci & cela; & pour mieux assurer leur réponse ils font apporter les *Coliers de Porcelaines* qu'on leur a donné dans ces tems-là. Car ce sont des espèces de contrats (comme je l'ai expliqué dans ma sep-

septième Lettre) sans lesquels il est impossible de conclurre aucune affaire d'importance avec les Sauvages.

Ils honorent extrêmement la Vieillesse, tel fils se rit des Conseils de son Père qui tremble devant son ayeul. Ils écoutent les Vieillards comme des Oracles. S'il arrive qu'un Père dise à son fils qu'il est tems qu'il se marie , ou qu'il aille à la Guerre, à la Chasse ou à la Pêche, il lui répondra quelquefois *c'est de valeur, j'y penserai*, mais si l'ayeul lui parle, il dira d'abord, *voilà qui est bien, je le ferai*. Si par hazard quelque Sauvage tué des Perdrix, des Oyes, des Canards, ou prend quelque Poisson délicat, il ne manque pas d'en faire présent à ses plus vieux parens.

Les *Sauvages* sont des gens sans souci; qui ne font que boire, manger, dormir, & courir la nuit, dans le tems qu'ils sont à leurs Villages. Ils n'ont point d'heures réglées pour leur repas; Ils mangent quand ils ont faim, & le font ordinairement en bonne compagnie à des festins deçà & delà. Les filles & les femmes en font de même entr'elles, sans que les hommes puissent être de leur partie. Les femmes esclaves ont le soin de cultiver les Bleds d'Inde & d'en faire la recolte; & les hommes esclaves, ont le soin des Chasses & des Pêches de fatigue, quoique leurs Maîtres se donnent assez souvent la peine de les aider. Ils ont trois sortes de jeux; celui des *Pailles* est un jeu de nombres, où celui qui sait compter, diviser, soustraire ou multiplier

le

le micux par ces pailles , est aſſûré de gagner , c'eſt purement un jeu d'eſprit. Celui des *Noyaux* eſt un jeu de hazard , ils ſont noirs d'un côté & blancs de l'autre , on n'y joue qu'avec huit ſeulement. On les met dans un plat , qu'on poſe à terre , après avoir fait ſauter ces *Noyaux* en l'air. Le côté noir eſt le bon ; le nombre impair gagne , & les 8 blancs ou noirs gagnent double , ce qui n'arrive pas ſouvent. Le jeu de la *Pelote* eſt un jeu d'exercice , elle eſt groſſe comme les deux points , & les raquettes dont ils ſe ſervent ſont à peu près faites comme les nôtres , à la reſerve que le manche a trois pieds de longueur. Les Sauvages qui y jouent ordinairement trois ou quatre cens à la fois , plantent deux piquets à cinq ou ſix cens pas l'un de l'autre , enfuite ils ſe partagent également en deux troupes , ils jettent la *Pelote* en l'air à moitié chemin des deux piques. Alors chaque bande tâche de la pouſſer juſqu'à ſon piquet , les uns courent à la bâlle & les autres ſe tiennent à droit & à gauche à l'écart , pour être à portée d'accourir où elle retombera ; enfin ce jeu eſt tellement d'exercice , qu'ils ſ'écorchent & ſe meurtriſſent les jambes très-ſouvent avec leurs raquettes pour tâcher d'enlever cette bâlle. Au reſte tous ces jeux ſe font pour des feſtins & pour quelques autres bagatelles ; car il faut remarquer , que comme ils haïſſent l'argent , ils ne le mettent jamais de leurs parties , auffi peut-on dire que l'intérêt n'a jamais cauſé de diſiſion entr'eux.

On ne sauroit disconvenir que les *Sauvages* n'ayent beaucoup d'esprit, & qu'ils n'entendent parfaitement bien les intérêts de leurs Nations. Ils sont grands Moralistes, sur tout lorsqu'il s'agit de critiquer les actions des *Européens*, ce qu'ils se gardent bien de faire en leur présence, à moins que ce ne soit avec quelques *François* de leurs intimes Amis. D'ailleurs ils sont incrédules & obstinez au dernier point, incapables de distinguer une supposition chimérique d'un principe assuré, ni une conséquence bien tirée d'une fausse, comme je vai vous l'expliquer dans le chapitre suivant, qui est celui de leur croyance, dans lequel vous trouverez, je m'assûre, des choses qui vous surprendront.

Croyance des Sauvages & les obstacles à leur conversion.

Tous les Sauvages soutiennent qu'il faut qu'il y ait un Dieu, puisqu'on ne voit rien parmi les choses matérielles qui subsiste nécessairement & par sa propre Nature. Ils prouvent son Existence par la composition de l'Univers qui fait remonter à un Etre supérieur & tout puissant; d'où il s'ensuit (disent-ils) que l'homme n'a pas été fait par hazard, & qu'il est l'ouvrage d'un Principe supérieur en sagesse & en connoissance, qu'ils appellent le GRAND ESPRIT ou le Maître de la vie, & qu'ils adorent de la manière du monde la plus abstrai-

abstraite. Voici comment ils s'expliquent sans définition qui puisse contenter. L'Existence de Dieu étant inséparablement unie avec son Essence, il contient tout, il paroît en tout, il agit en tout, & il donne le mouvement à toutes choses. Enfin tout ce qu'on voit, & tout ce qu'on conçoit est ce Dieu, qui subsistant sans bornes, sans limites, & sans corps, ne doit point être représenté sous la figure d'un Vieillard, ni de quelque autre que ce puisse être, quelque belle, vaste ou étendue qu'elle soit. Ce qui fait qu'ils l'adorent en tout ce qui paroît au Monde. Cela est si vrai que dès qu'ils voyent quelque chose de beau, de curieux ou de surprenant, sur tout le Soleil & les autres Astres, ils s'écrient ainsi ; *O Grand Esprit*, nous te voyons par tout. C'est de cette manière qu'en réfléchissant sur les moindres bagatelles, ils reconnoissent un Etre Créateur sous ce nom de *Grand Esprit*, ou de Maître de la Vie.

J'oublois de vous avertir, que les Sauvages écoutent tout ce que les Jésuites leur prêchent sans les contredire, ils se contentent de se railler entr'eux des Sermons que ces Pères leur font à l'Eglise ; & s'il arrive qu'un Sauvage parle à cœur ouvert à quelque *François*, il faut qu'il soit bien persuadé de sa discrétion & de son amitié. Je me suis trouvé cinquante fois avec eux, très-embarrassé à répondre à leurs objections impertinentes, car ils n'en sauroient faire d'autres, par rapport à la Religion :
Je

Je me suis toujours tiré d'affaires en les invitant à prêter l'oreille aux paroles des Jésuites.

Venons à leur raisonnement sur l'immortalité de l'ame. Ils croient tous l'immortalité de l'ame ; non pas parce qu'elle est une & simple , & que la destruction d'un Etre dans la nature , ne se peut faire sans la séparation de ses parties : Ils ne connoissent point ce raisonnement. Ils disent seulement que si l'ame étoit mortelle , tous les hommes seroient également heureux dans cette vie , puis que Dieu étant tout parfait & tout sage , n'auroit pû créer les uns pour les rendre heureux & les autres malheureux. Ils prouvent donc l'immortalité de l'ame par les fâcheux accidens où la plûpart des hommes sont exposez durant cette vie , sur tout les plus honnêtes gens , lors qu'ils sont tuez , estropiez , captifs &c. car ils prétendent que Dieu veut par une conduite qui ne s'accorde pas avec nos lumières , qu'un certain nombre de Créatures souffrent en ce monde pour les en dédommager en l'autre , ce qui fait qu'ils ne peuvent souffrir que les Chrétiens disent qu'un tel a été bien malheureux d'être tué , brûlé ou fait esclave ; prétendant que ce que nous croyons malheur , n'est malheur que dans nos idées , puis que rien ne se fait par les Decrets de cet Etre infiniment parfait , dont la conduite n'est ni bizarre ni capricieuse , comme ils prétendent faussement que les Chrétiens le publient , & qu'au contraire c'est un bonheur qui arrive à ces gens qui sont tuez , brûlez ,

brûlez , captifs , &c. C'est domage que ces pauvres aveugles ne veuillent point se laisser instruire ; leur sentiment n'est pas tout à fait contraire à la clarté de l'Évangile : Ils croient que Dieu pour des raisons impénétrables , se sert de la souffrance de quelques honnêtes gens pour manifester sa justice. Nous ne saurions les contredire en cela , puis que c'est un des points du Système de nôtre Religion ; mais lors qu'ils concluent que nous faisons passer la Divinité pour un Etre fantasque & capricieux , n'ont-ils pas le plus grand tort du monde ? La première Cause doit être aussi la plus sage pour le choix des moyens qui conduisent à une fin ; s'il est donc vrai , comme c'est un principe incontestable de nôtre Culte , que Dieu permet la souffrance des innocens , c'est à nous d'adorer sa Sagesse , & non pas de nous ingérer de la contredire. L'un de ces Sauvages raisonnant grossièrement , me disoit , que nous nous faisons une idée de Dieu comme d'un homme qui n'ayant qu'un petit trajet de Mer à passer prendroit un détour de cinq ou six cens lieues. Cette faillie ne laissa pas de m'embarrasser. Pourquoi , disoit-il , Dieu qui peut conduire aisément les hommes à la félicité éternelle , en récompensant le Mérite & la Vertu , ne prend-il pas cette voye abrégée ; pourquoi mène-t-il un Juste par le chemin de la douleur au but de sa béatitude éternelle. C'est ainsi que ces Sauvages se contredisent eux-mêmes ; & c'est ce qui fait

fait voir que *Jésus-Christ* nôtre Maître, nous enseigne lui seul des Vérités qui se soutiennent, & qui ne reçoivent aucune atteinte de contradiction.

Voici maintenant une manie singuliere de ces malheureux, qui se réduit à ne croire absolument que les choses visibles & probables. C'est-là le point principal de leur Religion abstraite. Cependant quand on leur demande comment ils peuvent prouver qu'ils ont plus de raison d'adorer Dieu dans le Soleil, que dans un arbre ou une Montagne; ils répondent qu'ils choisissent la plus belle chose qui soit dans la Nature, pour admirer ce Dieu publiquement.

Les Jésuites employent toutes sortes de moyens pour leur faire concevoir la conséquence du Salut. Ils leur expliquent incessamment l'Ecriture Sainte, & la manière dont la Loi de *Jésus-Christ* s'est établie dans le Monde; le changement qu'elle y a apporté; les Propheties; les Révelations & les Miracles; ces misérables sont fort éloignez de répondre précisément aux caractères de Vérité, de Sincérité, & de Divinité qui se remarquent dans l'Ecriture; ils sont incrédules au dernier point; & tout ce que ces bons Pères en peuvent tirer, se réduit à quelques acquiescemens Sauvages, contraires à ce qu'ils pensent; par exemple: Quand ils leur prêchent l'incarnation de *Jésus-Christ*, ils répondent que *cela est admirable*; lors qu'ils leur demandent s'ils veulent se faire Chrétiens, ils répondent que *c'est de valeur*, c'est à di-

re, qu'ils penseront à cela. Et si nous autres *Européens*, les exhortons d'accourir en foule à l'Eglise pour y entendre la Parole de Dieu, ils disent que *cela est raisonnable*, c'est à dire, qu'ils y viendront; mais au bout du compte, ce n'est que pour attraper quelque pipe de Tabac qu'ils s'approchent de ce lieu saint, ou pour se moquer de ces Pères, comme je vous l'ai déjà dit; car ils ont la mémoire si heureuse que j'en connois plus de dix, qui savent l'Écriture Sainte par cœur. Mais voyons ce qu'ils disent de la Raison, eux qui passent pour des bêtes chez nous.

Ils soutiennent que l'homme ne doit jamais se dépouiller des privilèges de la Raison, puis que c'est la plus noble Faculté dont Dieu l'ait enrichi, & que puis que la Religion des Chrétiens n'est pas soumise au jugement de cette Raison, il faut absolument que Dieu se soit moqué d'eux en leur enjoignant de la consulter pour discerner ce qui est bon d'avec ce qui ne l'est pas. De là ils soutiennent qu'on ne lui doit imposer aucune Loi, ni la mettre dans la nécessité d'approuver ce qu'elle ne comprend pas; & qu'enfin ce que nous appellons article de foi est un bruvage que la Raison ne doit pas avaler, de peur de s'enyvrer & de s'écarter ensuite de son chemin, d'autant que par cette prétendue foi on peut établir le Mensonge aussi-bien que la Vérité. Si l'on entend par là une facilité à croire sans rien approfondir, ils prétendent en se servant de notre Langage Chrétien,

tien, qu'ils peuvent avoir le même droit de soutenir, en excluant la Raison, que leurs opinions sont des mystères incompréhensibles, & que ce n'est point à nous à sonder les secrets de Dieu, qui sont trop au dessus de nôtre foible portée.

On a beau leur remontrer que la Raison n'a que des lueurs & une lumière trompeuse, qui mène au précipice ceux qui marchent à la faveur de cette fausse clarté, & qui s'abandonnent à la conduite de cette infidèle, laquelle étant esclave de la foi doit lui obéir aveuglément & sans réplique, comme un *Iroquois* captif à son Maître. On a beau, dis-je, leur représenter que l'Écriture Sainte ne peut rien contenir qui répugne directement à la droite Raison : Ils se moquent de toutes ces démonstrations, parce qu'ils supposent une si grande contradiction entre l'Écriture & la Raison, qu'il leur semble impossible (n'étant pas convaincus de l'infailibilité de l'une par les lumières de l'autre) qu'on ne prenne des opinions très-douteuses pour des vérités certaines & évidentes. Ce mot de *foi* les étourdit, ils s'en moquent, ils disent que les écrits des Siècles passez sont faux, supposez, changez ou altérez, puis que les Histoires de nos jours ont le même sort. Qu'il faut être fou pour croire qu'un Être tout-puissant soit demeuré dans l'inaction pendant toute une éternité, & qu'il ne se soit avisé de produire des Créatures que depuis cinq ou six mille ans, qu'il ait créé *Adam* pour le faire tenter par un méchant

méchant Esprit à manger d'une Pomme, qui a causé tous les malheurs de sa Postérité, par la transmission prétendue de son péché. Ils tournent en ridicule le Dialogue entre *Eve* & le *Serpent*, prétendant que c'est faire une injure à Dieu, de supposer qu'il ait fait le miracle de donner l'usage de la parole à cet Animal dans le dessein de perdre tout le Genre Humain. Qu'ensuite pour l'expiation de ce péché, Dieu pour satisfaire Dieu, ait fait mourir Dieu ; que son Incarnation, la honte de son supplice, la crainte de la mort & l'ignorance de ses Disciples, pour porter la Paix au Monde, sont des choses inouïes. D'autant plus que le péché de ce premier Père a plus fait de mal, que la mort de ce Dieu n'a fait de bien, puis que sa Pomme a perdu tous les Hommes, & que le Sang de *Jésus-Christ* n'en a pas sauvé la moitié. Que sur l'humanité de ce Dieu les Chrétiens ont bâti une Religion sans principes, & sujette au changement des choses humaines ; qu'enfin cette Religion étant divisée & subdivisée en tant de Sectes, comme celle des *François*, des *Anglois* & des autres Peuples, il faut que ce soit un Ouvrage humain, puis que si elle avoit Dieu pour Auteur, sa prévoyance auroit prévenu cette diversité de sentimens par des décisions sans ambiguïté ; c'est à dire, que si cette Loi Evangelique étoit descendue du Ciel, l'on n'y trouveroit point les obscuritez, qui sont le sujet de la dissension, & que Dieu prévoyant les choses futures au-

roit parlé en termes si clairs & si précis, qu'il n'auroit point laissé de matière à la chicane : mais supposé, disent-ils, que cette Loi soit un ouvrage divin; à laquelle de ces Sectes Chrétiennes nous déterminera-t-on, puis qu'après avoir bien choisi entr'elles, on court encore risque de son salut par le suffrage d'un nombre infini de Chrétiens. Le grand article, & qu'ils ont le plus de peine à concevoir, c'est celui de l'Incarnation d'un Dieu, ils se récrient sur ce que le Verbe Divin a été renfermé neuf mois dans les entrailles d'une Femme; ensuite ils tournent en extravagance, que ce même Dieu soit venu prendre un Corps de terre en ce monde, pour le porter dans son Ciel; ils vont encore plus loin, quand ils raillent de l'inégalité de la Volonté de *Jesus-Christ*: ils disent qu'étant venu pour mourir, il paroît ensuite qu'il ne le veuille pas, & qu'il craigne la mort; que si Dieu & l'homme n'avoient été en lui qu'une même Personne, il n'auroit pas eu besoin de prier, ni de rien demander; que quand même la Nature Divine n'auroit pas été la Dominante, il n'auroit pas dû craindre la mort, puis que la perte de la vie temporelle n'est rien lors qu'on est assuré de revivre éternellement, & qu'ainsi *Jesus-Christ* auroit dû courir à la mort avec plus de plaisir qu'eux, (lors qu'ils s'empoisonnent pour aller tenir compagnie à leurs Parents dans le País des ames,) puis qu'il étoit assuré du lieu où il alloit. Ils traitent *Saint Paul* de Visionnaire, soutenant qu'il

qu'il se contredit sans cesse, & qu'il raisonne pitoyablement ; & de plus, ils se moquent de la crédulité des premiers Chrétiens, qu'ils regardent comme des gens simples & superstitieux ; d'où ils prennent occasion de dire que cet Apôtre auroit eu bien de la peine à persuader les Peuples de *Canada* qu'il avoit été ravi jusqu'au troisième Ciel. Voici un passage de l'Écriture qui les choque, *multi vocati, pauci verò electi*, c'est ainsi qu'ils s'expliquent : „ Dieu a dit „ qu'il y en avoit beaucoup d'appelés, „ mais peu d'élus ; si Dieu l'a dit, il faut „ que cela soit, car rien ne peut l'empêcher. „ Or si de trois hommes il n'y en a qu'un „ de sauvé, & que les deux autres soient „ damnés, la condition d'un cerf est préférable à celle de l'homme, quand même „ le parti seroit égal, c'est à dire, qu'il n'y „ en auroit qu'un de damné. C'est l'objection que le *Rat*, ce fin & politique Chef des Sauvages, dont je vous ai tant parlé, me fit un jour étant à la chasse avec lui. Je lui répondis, qu'il falloit tâcher d'être ce bienheureux élu en suivant la Loi & les Préceptes de *Jésus-Christ* ; mais ne se payant pas de cette raison, eu égard au grand risque de deux perdus pour un de sauvé, par un Décret immuable, je le renvoyai aux Jésuites, n'osant pas l'affurer qu'il ne tenoit qu'à lui d'être élu, car il m'auroit fait moins de quartier qu'à *Saint Paul* : sur tout à l'égard de la Religion (où ils demandent de la probabilité) celui dont je viens de parler n'étoit pas si dépourvu

de bon sens qu'il ne pût être capable de bien penser, & de faire de bonnes réflexions sur la Religion, mais il étoit si prévenu que la foi des Chrétiens est contraire à la Raison, que je n'ai pû le convaincre après avoir tâché plusieurs fois de le délivrer de ses préjugés. Quand je lui mettois devant les yeux, les Révélations de *Moïse* & des autres *Prophètes*, ce consentement presque universel de toutes les Nations à reconnoître *Jesus-Christ*, le martyre des Disciples & des premiers Fidèles, la succession perpétuelle de nos sacrez Oracles, la ruine entière de la République des *Juifs*, la destruction de Jérusalem prédite par Notre Sauveur; il me demandoit „ si mon „ Pere ou mon Ayeul avoient vû tous ces „ événemens, & si j'étois assez crédule „ pour m'imaginer que nos Ecritures fussent „ véritables, voyant que les Relations de „ leurs Païs, écrites depuis quatre jours, „ étoient pleines de Fables; Que la foi dont „ les *Jesuites* leur rompoient la tête n'étoit „ autre chose, que *tirerigan* (c'est à dire *persuasion*) qu'être persuadé, c'est voir de ses „ propres yeux une chose, ou la reconnoître „ par des preuves claires & solides; Que „ ces Peres & moi bien loin de leur faire „ voir, ou leur prouver la vérité de nos „ mystères, nous ne faisons que leur répandre des ténèbres & des obscuritez dans „ l'esprit. “ Voilà jusqu'où va l'entêtement de ces Peuples. De là, Monsieur, vous pouvez juger de leur opiniâtreté. Je me flatte que ce détail vous aura diverti sans vous scandaliser.

Soleil a midi

Tom 2: pag 125



Soleil levant



Soleil couchant

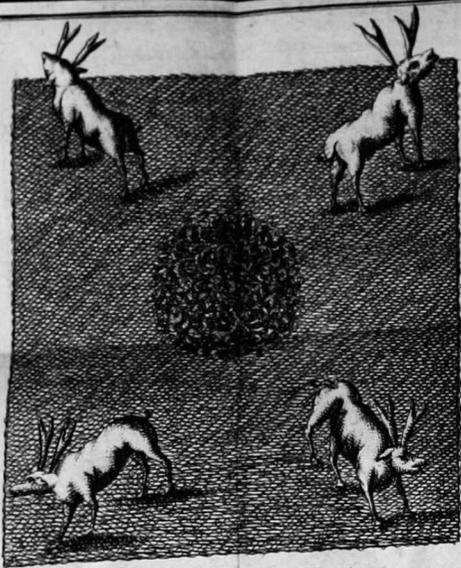
daliser. Je vous crois trop ferme & trop inébranlable dans nôtre sainte Foi pour que toutes ces impiétez fassent aucune dangereuse impression sur vous. Je m'assure que vous vous joindrez à moi pour plaindre le déplorable état de ces ignorans. Admiron ensemble les profondeurs de la Divine Providence, qui permet que ces Nations aient tant d'éloignement pour nos divines Vérités, & profitons de l'avantage dont nous jouissons par dessus elles sans l'avoir mérité. Écoutons maintenant, ce que ces mêmes Sauvages nous reprocheront dès qu'ils se seront retranchés dans la Morale : „ Ils „ diront d'abord que les Chrétiens se moquent des Préceptes de ce Fils de Dieu, „ qu'ils prennent ses défenses pour un jeu, „ & qu'ils croient qu'il n'a pas parlé sérieusement, puis qu'ils y contreviennent „ sans cesse ; qu'ils rendent l'adoration qui „ lui est dûe à l'argent, aux *Castors* & à „ l'intérêt, murmurant contre son Ciel & „ contre lui dès que leurs affaires vont mal, „ qu'ils travaillent les jours consacrez à la „ piété, comme le reste du tems, jouant, „ s'enyvrant, se battant & se disant des injures ; Qu'au lieu de soulager leurs Pères, „ ils les laissent mourir de faim & de misère ; qu'ils se moquent de leurs conseils ; „ qu'ils vont même jusqu'à leur souhaiter la mort qu'ils attendent avec impatience ; „ qu'à la réserve des *Jesuites* tous les autres „ courent les nuits de Cabane en Cabane „ pour débaucher les *Sauvageſſes* ; qu'ils se tuent tous les jours pour des larcins, pour

„ des injures, ou pour des femmes ; qu'ils
 „ se pillent & se volent , fans aucun égard
 „ au fang & à l'amitié, toutes les fois qu'ils
 „ trouvent l'occafion de le faire impuné-
 „ ment ; qu'ils fe déchirent & fe diffament
 „ les uns les autres , par des médisances atro-
 „ ces, mentant fans fcrupule dès qu'il s'a-
 „ git de leur intérêt ; Que ne fe contentant
 „ pas du commerce des filles libres, ils dé-
 „ bauchent les femmes mariées, & que ces
 „ femmes adulteres font en l'abfence de leurs
 „ maris, des enfans dont le pere eft inconnu ;
 „ Qu'enfin les Chrétiens, après avoir
 „ eu affez de docilité pour croire l'humanité
 „ de ce Dieu , quoi que ce foit la chofe
 „ du monde la plus contraire à la Raifon,
 „ femblent douter de fes Commandemens
 „ & de fes Préceptes, lesquels, quoi que
 „ très-saints & fort raisonnables , ils trans-
 „ greffent continuellement. “ Je n'aurois
 jamais fini fi j'entreprendois de faire le détail
 de leurs raifonnemens fâuvages ; ainfi je
 crois qu'il vaut mieux paffer droit aux ado-
 rations qu'ils font ordinairement au *Kitchi*
Manitou , c'eft à dire , Grand Efprit ou
 Dieu, que de vous fatiguer de cette Philo-
 fophie, qui n'eft que trop vraie dans le fond,
 & qui doit faire gemir toutes les bonnes
 ames perfuadés de la Vérité du Chriftia-
 nifme.

Adorations des Sauvages.

Avant que d'entrer en matière il est bon de remarquer, que les Sauvages appellent * *Genie* ou *Esprit*, tout ce qui surpasse la capacité de leur entendement, & dont ils ne peuvent comprendre la cause. * Genie se rapporte au mot d'Intel. ligence Ils en croient de bons & de mauvais. Les premiers sont l'*Esprit* des Songes, le *Misibibichi*, dont j'ai parlé à la table des Animaux; un *Quadrant Solaire*, un *Réveil*, & cent autres choses qui leur paroissent inconcevables: Les derniers sont le tonnerre, la grêle qui tombe sur leurs bleds, un grand orage; en un mot, tout ce qui leur est préjudiciable, & dont ils ignorent la cause; dès qu'un fusil estropie un homme en crevant, ou parce qu'il étoit de méchant fer, ou pour l'avoir trop chargé, ils disent que le *méchant Esprit* s'y étoit renfermé; si par hazard une branche d'arbre éborgne un Chasseur, c'est le *méchant Esprit* qui l'a fait; si quelque coup de vent les surprend lors qu'ils sont en Canot au milieu de quelque traverse dans les Lacs, c'est le *méchant Esprit* qui agite l'air; si par un reste de maladie violente quelqu'un perd l'usage de la Raison, c'est le *méchant Esprit* qui le tourmente. Voilà ce qu'ils appellent *Matchi Manitous*, au nombre desquels ils mettent aussi l'or & l'argent. Il est à remarquer néanmoins qu'ils parlent de ces Esprits en plaisantant, & à peu près, comme nos Esprits forts se raillent

des Sorciers & des Magiciens. Je ne saurois m'empêcher de dire encore une fois qu'il en est des relations de *Canada*, comme des Cartes Géographiques de ce Pais-là ; c'est à dire , que de bonne foi je n'en ai vû qu'une seule de fidèle entre les mains d'un Gentilhomme de *Quebec*, dont l'impression fut ensuite défenduë à *Paris*, sans que j'en sache la raison. Je dis ceci à propos du *Diable*, dont on prétend que les Sauvages ont la connoissance ; j'ai lû cent folies sur ce sujet , écrites par des gens d'Eglise , qui soutiennent que ces Peuples ont des conférences avec lui, qu'ils le consultent & qu'ils lui rendent quelque sorte d'hommage. Toutes ces suppositions sont ridicules ; car le *Diable* ne s'est jamais manifesté à ces *Amériquains*. Je me suis informé d'une infinité de Sauvages, s'il étoit vrai qu'on l'eût jamais vû sous quelque figure d'homme ou d'animal ; & j'ai consulté sur cela tant d'habiles *Fongleurs*, qui sont des espèces de Charlatans , qui divertissent beaucoup , (comme je l'expliquerai dans la suite) qu'il est à présumer avec raison , que si le *Diable* leur étoit apparu, ils n'auroient pas manqué de me le dire. Ainsi après avoir fait tout ce que j'ai pu pour en être parfaitement éclairci ; j'ai jugé que ces Ecclesiastiques n'entendoient pas ce grand mot de *Matchi Manitou* (qui veut dire *méchant Esprit*, étant composé de *Matchi*, qui signifie *méchant*, & de *Manitou*, qui veut dire *Esprit*,) à moins que par le mot de *Diable*, on n'entende les choses qui



armes des outaouas & 5 nations



armes des Hurons



armes des ilinois



armes des nadoueffis appelle's Scioux

qui leur sont nuisibles, ce qui selon le tour de nôtre Langue peut se rapporter aux termes de *Fatalité*, de *Mauvais Destin*, & d'*infortune*; &c. & non pas ce méchant Esprit qu'on représente en *Europe* sous la figure d'un homme à longue queue, à grandes cornes & avec des griffes.

Les *Sauvages* ne font jamais de sacrifices de Créatures vivantes au *Kitchi Manitou*, c'est ordinairement des Marchandises qu'ils trafiquent avec les *François* pour des Castors. Plusieurs personnes dignes de foi m'ont raconté qu'ils en ont brûlé en un seul jour pour la valeur de cinquante mille écus à *Missilimakinac*. Je n'ai jamais vu de cérémonie à si haut prix : quoiqu'il en soit, voici le détail de ce sacrifice. Il faut que le jour soit clair & serain, l'Horison net & le tems calme, alors chaque Sauvage porte son Oblation sur le Bucher : ensuite le Soleil étant à son plus haut degré, les enfans se rangent autour du Bucher avec des écorces allumées pour y mettre le feu, & les guerriers dansent & chantent à l'entour jusqu'à ce que tout soit brûlé & consumé, pendant que les vieillards font leurs Harangues au *Kitchi Manitou* en présentant de tems en tems des pipes de tabac allumées au Soleil. Ces Chançons, ces Danses & ces Harangues durent jusqu'à ce que le Soleil soit couché, quoiqu'ils prennent pourtant quelque intervalle de relâche pour s'asseoir & fumer à leur aise.

Il ne me reste plus qu'à rapporter ici (avant que de finir ce Chapitre) les propres paroles

de ces vieux Harangueurs , avec les Chan-
 sons des Guerriers. „ Grand Esprit Maî-
 „ tre de nos vies , Grand Esprit Maître des
 „ choses visibles & invisibles , Grand Esprit
 „ Maître des autres Esprits , bons & mau-
 „ vais , commande aux bons d'être favora-
 „ bles à tes enfans les *Outaonas* ou &c.
 „ Commande aux méchants de s'éloigner
 „ d'eux. O Grand Esprit , conserve la for-
 „ ce & le courage de nos Guerriers pour
 „ résister à la fureur de nos ennemis. Con-
 „ serve les Vieillards de qui les corps ne
 „ sont pas encore tout à fait usés pour don-
 „ ner des Conseils à la Jeunesse. Conser-
 „ ve nos Enfans , augmentes-en le nom-
 „ bre , délivre-les des mauvais Esprits , &
 „ de la main des méchants hommes , afin
 „ qu'en nôtre vieillesse ils nous fassent vi-
 „ vre & nous réjouissent. Conserve nos
 „ moissons , & les Animaux , si tu veu-
 „ que nous ne mourions pas de faim. Gar-
 „ de nos Villages , & les Chasseurs en leurs
 „ Chasses. Délivre-nous de funeste surpri-
 „ se pendant que tu cesses de nous donner
 „ la lumière du Soleil qui nous prêche ta
 „ grandeur & ton pouvoir : averti-nous par
 „ l'Esprit des songes de ce qu'il te plaît
 „ que nous fassions , ou que nous ne fassions
 „ pas. Quand il te plaira que nos vies
 „ finissent , envoie-nous (dans le grand
 „ Pais des ames) où se trouvent celles de
 „ nos Pères , de nos Mères , de nos Fem-
 „ mes , de nos Enfans , & de nos autres Pa-
 „ rens. O Grand Esprit , Grand Esprit ,
 „ écoute la voix de la Nation , écoute tous
 „ tes

„ tes enfans , & souvien-toi toujours d'eux.

Voici les termes mêmes dont les Guerriers se servent dans leurs Chançons , qui durent jusqu'au coucher du Soleil. „ Cou-
 „ rage , le Grand Esprit nous donne un si
 „ beau Soleil , mes freres , prenons coura-
 „ ge. Que ses ouvrages sont grands ! ou
 „ que le jour a parû beau ! Il est bon , ce
 „ Grand Esprit , c'est lui qui fait tout agir.
 „ Il est le Maître de tout. Il se plait à nous
 „ entendre ; mes freres , prenons courage ;
 „ nous vaincrons nos ennemis , nos champs
 „ porteront des bleds , nous ferons de gran-
 „ des Chassès , nous nous porterons tous
 „ bien , les Vieillards se réjouiront , leurs
 „ Enfans augmenteront , la Nation prospere-
 „ ra ; mais le Grand Esprit nous aime ,
 „ son Soleil s'est retiré , il a vû les *Outaonas*
 „ ou &c. C'en est fait ; oui c'en est fait ; le
 „ Grand Esprit est content , mes freres , pre-
 „ nons courage.

Il faut remarquer que les Femmes lui font aussi des Harangues ordinairement quand le Soleil se leve , en présentant leurs enfans à cet Astre. Les Guerriers sortent aussi du Village lorsqu'il est prêt à se coucher pour danser la danse du Grand Esprit. Cependant il n'y a ni jour , ni tems fixe pour les sacrifices , non plus que pour les danses particulières des uns & des autres.

Amours & Mariages des Sauvages.

IL y auroit mille choses curieuses à dire au sujet des Amourettes & du Mariage de ces Peuples; mais comme cela m'emporteroit trop de tems & que vous pourriez peut-être vous rebuter d'un détail trop particularisé, je me contenterai d'en rapporter l'essentiel.

On peut dire que les hommes sont aussi indifferens que les filles sont passionnées. Ceux-là n'aiment que la Guerre & la Chasse, c'est où ils bornent toute leur Ambition. Cependant lorsqu'ils sont chez eux sans occupation ils *courent l'allumète*, c'est le terme dont ils se servent pour dire courir de nuit. Les jeunes gens ne se marient qu'à l'âge de trente ans, parce qu'ils prétendent que le commerce des femmes les énerve de telle sorte, qu'il n'ont plus la même force pour essuyer de grosses fatigues, ou les jarrets assez forts pour faire de longues courses, & pour courir après leurs ennemis; qu'enfin ceux qui parmi eux ont voulu se marier ou *courir l'allumète* un peu trop fréquemment, se sont souvent laissez prendre par les *Iroquois*, pour avoir senti de la foiblesse dans leurs jambes & leur vigueur ralentie. Ce n'est pourtant pas à dire qu'ils gardent la chasteté jusqu'à cet âge-là, car ils prétendent que comme une trop grande continence leur cause des vapeurs, des maux de reins, & des rétentions d'urine, il est absolument nécessaire

pour



Sauvage portant l'allumete au lit de sa
maitresse qui ne uoulant pas l'admettre
auprés d'elle se couvre le visage de sa
Couverture



Sauvage portant l'allumete au lit de sa
maitresse qui consent de l'admettre
en esfeignant cette allumete



Ceremonie du Mariage



Sauvage en Conuersation avec sa
maitresse estant assis sur le pied
de son lit



Vieillard allant recevoir ala porte de la
Cabane la mariée acompagné de ses
parents

pour l'entretien de la santé de *courir l'allumée* une fois toutes les semaines.

Si les Sauvages étoient capables de s'assujétir à l'empire de l'Amour, il faudroit qu'ils eussent une force d'esprit extraordinaire, pour dissimuler la juste jalousie qu'ils pourroient avoir de leurs Maîtresses, & pour s'empêcher en même tems, d'insulter à leurs rivaux. Je connois mieux le génie des Sauvages qu'une infinité de *François* qui ont passé toute leur vie avec eux, car j'ai étudié leurs mœurs avec tant d'exactitude, que toutes leurs manières me sont aussi parfaitement connues que si j'avois passé toute ma vie avec eux. C'est ce qui me fait dire qu'ils n'ont jamais eu cette sorte de fureur aveugle que nous appellons *amour*. Ils se contentent d'une amitié tendre, & qui n'est point sujette à tous les excès que cette passion cause à ceux qui en sont possédez, en un mot ils aiment si tranquillement qu'on pourroit appeller leur amour une simple bienveillance : ils sont discrets au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, leur amitié, quoique forte, est sans emportement, veillant toujours à se conserver la liberté du cœur, laquelle ils regardent comme le trésor le plus précieux qu'il y ait au Monde. D'où je conclus qu'ils ne sont pas tout à fait si Sauvages que nous.

Les Sauvages ne se querellent, ne s'injurient ni ne médisent jamais de leur prochain, ils sont aussi grands Maîtres les uns que les autres, car tout est égal entre eux :

jamais fille ni femme n'a causé de desordre parmi ces gens-là; les femmes sont sages & leurs maris de même; les filles sont folles & les garçons sont assez souvent des folies avec elles. Il leur est permis de faire ce qu'elles veulent; les Pères, mères, frères, sœurs, &c. n'ont rien à redire sur leur conduite: ils disent qu'elles sont Maîtresses de leurs corps, qu'elles sont libres de faire ce qu'elles veulent par le droit de liberté: les femmes au contraire ayant celle de quitter les maris quand il leur plaît, aimeroient mieux être mortes que d'avoir commis un adultere. Les maris de même ayant ce privilege, croiroient passer pour des infames s'ils étoient infidèles à leurs épouses.

On ne parle jamais de galanterie aux *Sauvageffes* durant le jour, car elles ne veulent pas l'écouter; Elles disent que le tems de la nuit est le plus propre; tellement que si par hazard un garçon alloit dire de jour à une fille, *je t'aime plus que la clarté du Soleil* (c'est la phrase sauvage) *écoute que je te parle*, &c. elle lui diroit quelque sottise en se retirant. C'est une règle générale que quand on veut s'attirer l'estime des filles, il faut leur parler durant le jour de toute autre matière. On a tant de tête à tête qu'on veut avec elles: on peut parler de mille aventures qui surviennent à tout moment, à quoi elles répondent joliment; leur gayeté & leur humeur enjouée sont inconcevables, riant assez aisément & de l'air du monde le plus engageant. C'est dans

dans ces Conversations que les Sauvages s'aperçoivent par leurs regards de ce qu'elles ont dans l'ame, & quoique les Sujets dont on traite soient indifferens on ne laisse pas d'agiter une autre matière par le langage des yeux. Dès qu'un jeune homme après avoir rendu deux ou trois visites à sa Maîtresse soupçonne qu'elle l'a regardé de bon œil, voici comment il s'y prend pour en être tout-à fait persuadé. Il faut remarquer que les Sauvages n'ayant ni *rien* ni *mien*, ni supériorité, ni subordination, & vivant dans une espèce d'égalité conforme aux sentimens de la Nature, les voleurs, les ennemis particuliers ne sont pas à craindre parmi eux, ce qui fait que leurs Cabanes sont toujours ouvertes de nuit & de jour; de plus il faut savoir que deux heures après le coucher du Soleil les Vieillards ou les esclaves qui ne touchent jamais dans la Cabane de leurs Maîtres, ont soin de couvrir les feux avant que de se retirer; alors le jeune Sauvage entre bien couvert dans la Cabane de sa belle, bien envelopé, allume au feu une espèce d'allumète, puis ouvrant la porte de son Cabinet il s'approche aussi-tôt de son lit, & si elle souffle ou éteint son allumète, il se couche auprès d'elle; mais si elle s'enfoncé dans la couverture, il se retire. Car c'est une marque qu'elle ne veut pas le recevoir. Au reste, elles boivent le jus de certaines racines qui les empêchent de concevoir, ou qui fait périr leur fruit, car s'il arrivoit qu'une fille eût fait un enfant, elle

elle ne trouveroit jamais à se marier; ce qui est de plus singulier c'est qu'elles permettent à quelques uns de s'asseoir sur le pied de leur lit, simplement pour causer, & qu'une heure après un autre survenant qui soit de leur goût, elles n'hésitent point à lui accorder les dernières faveurs. La raison de ceci est (selon le rapport de quelques Sauvages plus rafinez) qu'elles ne veulent point dépendre de leurs Amants, ôtant aux uns & aux autres toute matière de soupçon, afin d'en agir comme il leur plait.

Les *Sauvageffes* aiment plus les *François* que les gens de leur propre Nation, parce que ces premiers se soucient moins de conserver leur vigueur, & que d'ailleurs, ils sont assidus auprès d'une Maîtresse. Cependant les *Jesuites* n'épargnent rien pour traverser ce commerce; & pour y réussir, ils ont de bons Vieillards dans toutes les Cabanes, qui comme de fidèles espions, leur rapportent ce qu'ils voyent, ou ce qu'ils entendent. Ceux qui ont le malheur d'être découverts, sont nommez publiquement en chaire, dénoncez à l'Evêque & au Gouverneur Général, excommuniez & traitez comme des Infraçteurs de la Loi. Mais malgré toute l'adresse & toute l'opposition de ces bons Pères il est constant qu'il se passe dans les Villages quantité d'intrigues dont ils n'ont aucune connoissance. Au reste, les *Jesuites* ne s'avisent jamais de trouver à redire au commerce des jeunes Sauvages avec les filles; car dès qu'ils s'ingèrent

rent de les censurer & de les traiter avec la même liberté qu'ils traitent les *François*, on leur répond nettement qu'ils se fâchent de ce qu'on veut coucher avec leur Maîtresse: c'est la réponse qu'un *Huron* fit un jour en pleine Eglise, à un Jésuite, qui s'adressant à lui prêchoit avec une liberté Apostolique contre les courses nocturnes des Sauvages.

Ces Peuples ne peuvent pas concevoir, que les *Européens* qui s'attribuent beaucoup d'esprit & de capacité, soient assez aveugles ou ignorans pour ne pas connoître que le Mariage est pour eux une source de peine & de chagrin. Cèt engagement pour la vie leur cause une surprise dont on ne peut les faire revenir; ils regardent comme une chose monstrueuse de se lier l'un avec l'autre sans esperance de pouvoir jamais rompre ce nœud; enfin de quelques bonnes raisons qu'on puisse les presser, ils se tiennent fermes & immobiles à dire que nous naissons dans l'esclavage, & que nous ne méritons pas d'autre sort que celui de la servitude.

Leur Mariage passeroit chez nous à juste titre pour un commerce criminel. Par exemple un Sauvage qui s'est aquis la réputation de brave Guerrier s'étant signalé plusieurs fois contre les Ennemis de la Nation, voudra se marier par un contrat, ou pour mieux dire par un bail de trente années, dans l'esperance de se voir pendant sa Vicillesse une famille qui le fasse subsister. Ce brave cherchera une fille qui lui con-

vici-

vienné : ensuite les deux parties étant d'accord elles font part du dessein à leurs parens. Ceux-ci n'oseroient y contredire ; il faut qu'ils y consentent, & pour être témoins de la Cérémonie, ils s'assemblent dans la Cabane du plus ancien parent où le festin se trouve prêt au jour fixé. La table est couverte avec profusion de tout ce qu'il y a de plus exquis, l'Assemblée est ordinairement nombreuse. On y chante, on y danse & l'on s'y divertit à la manière du País. Après la fin du repas & des divertissemens, tous les parens du futur époux se retirent, à la réserve des quatre plus vieux : ensuite la future épouse se présente à l'une des portes de cette Cabane accompagnée de ses quatre plus vieilles parentes : aussitôt le plus décrépit la vient recevoir, & la conduit à son prétendu dans un lieu où les deux époux se tiennent debout sur une belle natte, tenant une baguette chacun par un bout, pendant que les Vieillards font de très-courtes Harangues. Dans cette posture ces mariez se haranguent tour à tour & dansent ensemble en chantant, & tenant toujours la baguette, laquelle ils rompent ensuite en autant de morceaux, qu'il se trouve de témoins pour les leur distribuer. Cela étant fait, on reconduit la mariée hors de la Cabane où les jeunes filles l'attendent pour la remener en cérémonie à celle de son Père, où le marié est obligé d'aller la trouver quand il lui plait, jusqu'à ce qu'elle ait un enfant ; car alors elle fait porter ses hardes

hardes chez son époux pour y demeurer jusqu'à ce que le Mariage soit rompu.

Il est permis à l'homme & à la femme de se séparer quand il leur plait. Ordinairement ils s'avertissent huit jours auparavant, se donnent des raisons pour se quitter plus honnêtement, mais ordinairement, ils ne se disent autre chose, si ce n'est qu'étant malades le repos est plus convenable à leur santé que le Mariage; alors les petits morceaux de baguette qui ont été distribués aux parens des mariez, sont portez dans la Cabane où la cérémonie s'est faite pour y être brulez en leur présence. Il faut remarquer que ces séparations se font sans dispute, querelle ni contradiction. Les femmes sont aussi libres que les hommes de se remarier à qui bon leur semble. Mais pour l'ordinaire elles attendent trois mois & quelquefois six, avant que de repasser à de secondes noces. Lorsqu'ils se séparent les enfans sont partagez également, car les enfans sont le trésor des Sauvages: si le nombre est impair, la femme en a plus que le mari.

Quoi que la liberté de changer soit entière, on voit des Sauvages qui n'ont jamais eu qu'une même femme, laquelle ils ont gardée pendant toute leur vie. J'ai déjà dit qu'ils se gardent l'un à l'autre une fidélité inviolable pendant tout le tems du Mariage; mais ce qui est encore de plus édifiant, c'est que d'abord que la femme s'est déclarée grosse, les deux conjoints s'abstiennent exactement du droit, & obser-

servent exactement la continence jusqu'au trentième jour après l'accouchement. Lors que la femme est sur le point d'accoucher, elle se retire dans une certaine Cabane destinée à cet usage; ses servantes esclaves l'accompagnent, la servent & l'aident en tout ce qu'elles peuvent. Au reste, le Sexe se délivre du fardeau naturel sans le secours de Sages-femmes, car les *Sauvageſſes* mettent leurs enfans au monde avec une facilité que nos *Européennes* auroient peine à concevoir, & le temps de leurs couches ne durent pas plus de deux ou trois jours. Elles observent une espede de purification pendant trente jours, si c'est un enfant mâle, & quarante si c'est une fille; ne retournant à la Cabane de leurs Maris, qu'après ce terme expiré.

Dès que leurs enfans viennent au monde, elles les plongent dans l'eau tiède jusqu'au menton; ensuite elles les emmaillotent sur de petites planches rembourrées de coton, le long desquelles elles les couchent sur le dos tout du long, comme je l'ai expliqué au Chapitre des Habits, Logemens, Complexion, &c. des Sauvages. Elles ne se servent quasi jamais de Nourrices, à moins qu'elles ne soient incommodées, & elles ne se vrent jamais leurs enfans, leur donnant la mammelle tout aussi long-tems qu'elles ont du lait, dont elles sont assurément très-bien fournies.

Les femmes ne trouvent plus à se marier après cinquante ans; car les hommes de même âge disent que ne pouvant plus
avoit

avoir d'enfans, ils feroient une folie de les prendre, & les jeunes gens soutiennent de même que leur beauté flétrie n'a pas assez de pouvoir pour les charmer dans le tems qu'ils trouvent tant de jeunes filles à choisir. Ainsi les hommes faits, ne les voulant point pour femmes, ni les jeunes gens pour Maîtresses, elles sont obligées, lors qu'elles sont de complexion amoureuse, d'adopter quelque prisonnier de guerre qu'on leur donne, pour s'en servir dans le pressant besoin.

Le Mari ou la femme venant à mourir, le Veuvage ne dure que six mois; & si pendant ce tems-là, celui des deux conjoints qui reste, songe à l'autre deux nuits de suite pendant le sommeil, alors il s'empoisonne d'un grand sens froid & avec un air tout à fait content, chantant même d'un ton qu'on peut dire venir du fond du cœur; mais si le Veuf ou la Veuve ne rêve qu'une seule fois au défunt ou à la défunte, ils disent que l'*Esprit des Songes* n'étoit pas bien assuré que le mort s'ennuyât dans le *Pais des ames*, puis qu'il n'a fait que passer sans oser revenir; & qu'ainsi ils ne se croient pas obligés d'aller lui tenir compagnie.

Les Sauvages ne sont pas susceptibles de jalousie, & ne connoissent point cette passion. Ils se moquent là-dessus des *Euro-péens*; ils appellent une véritable folie la défiance qu'un homme a de sa femme, comme si, (disent-ils) ils n'étoient pas assurés que ce fragile Animal est dans l'im-

possibi-

possibilité de garder la foi. Ils ajoutent par un faux raisonnement, que le soupçon n'est qu'un doute, & qu'ainsi de douter de ce qu'on voit, c'est être aveugle ou fou, dès que la chose est réelle & évidente: qu'enfin, il est impossible que la contrainte & la continuité qui se trouve dans nos Mariages, ou l'apas de l'or & de l'argent, n'obligent une femme dégoûtée d'un même Mari, de se ragoûter en se divertissant avec un autre homme. Je suis persuadé qu'un Sauvage souffriroit plutôt la mutilation, que d'avoir caressé la femme de son Voisin. Les *Sauvageesses* ne sont pas d'une chasteté moins austère. Je ne crois pas qu'en l'espace de cinquante ans homme ou femme ait fait aucune tentative sur la couche d'autrui. Il est vrai que les *François* ne pouvant pas distinguer les femmes d'avec les filles, les pressent quelquefois lorsqu'ils les trouvent seules à la chasse dans le Bois, ou dans le tems qu'elles se promènent dans leur champ, mais celles qui sont mariées leur répondent en ces termes, *l'ami qui est devant mes yeux m'empêche de te voir.*

Les Sauvages portent toujours le nom de leur Mere. Je m'explique par un exemple: le Chef de la Nation des *Hurons*, qui s'appelle *Sastaretsi* étant marié avec une fille d'une autre famille *Hurone* dont il aura plusieurs enfans, le nom de ce Chef s'éteint par sa mort, parce que ses enfans ne s'appellent plus que du nom de leur Mere. Comment est-ce donc que ce nom a subsi-

subsisté depuis sept ou huit cens ans , & qu'il subsistera : c'est que la sœur de ce *Sastaretsi* venant à se marier avec un autre Sauvage , que nous appellerons *Adario* , les enfans qui proviendront de ce Mariage s'appelleront *Sastaretsi* , qui est le nom de la femme , & non pas *Adario* qui est celui du Mari. Quand je leur ai demandé la raison de cette coûtume , ils m'ont répondu que les enfans ayant reçu l'ame de la part de leur pere , & le corps de la part de la mère ; il étoit raisonnable qu'ils perpétuaissent le nom maternel. Je leur ai dit cent fois que Dieu seul est le Créateur des ames , & qu'il étoit plus vrai-semblable de croire que c'étoit , parce qu'ils étoient affûrez de la mere , & non pas du pere , mais ils prétendent décisivement , que cette raison est absurde , sans en apporter aucune preuve.

Lors qu'une femme a perdu son Mari , & qu'il a d'autres freres qui ne sont pas encore mariez , l'un d'eux épouse la Veuve six mois après. Ils en agissent de même avec les sœurs de leur femme , laquelle venant à mourir l'une de ses sœurs remplit ordinairement sa place ; mais il faut remarquer que cela ne s'observe qu'entre des Sauvages qui se piquent d'une plus grande sagesse que les autres. Il y a des Sauvages qui observent le Celibat jusqu'à la mort , & qui ne vont jamais à la guerre , ni à la chasse , parce qu'ils sont ou lunatiques , ou incommodez ; quoi qu'il en soit , on a pour eux autant de considé-
ration

ration que pour les plus sains & les plus braves du País, & si l'on en fait quelques railleries, ce n'est jamais en leur présence. L'on trouve parmi les *Illinois* quantité d'*Hermaphrodites*; ils portent l'habit de femme; mais ils font indifféremment usage des deux Sexes. Ces *Illinois* ont un malheureux penchant pour la Sodomie, aussi-bien que les autres Sauvages qui habitent aux environs du Fleuve de *Mississipi*.

Voilà tout ce que je puis vous apprendre de plus particulier touchant le Mariage & les Amours de ces *Américains*, qui bien loin de courir à toute bride & comme des chevaux échapez dans le País de *Venus*, ce qu'on pourroit justement reprocher à nôtre *Europe*, vont toujourns bride en main, & tant modérez dans le commerce des femmes, dont ils ne se servent que pour la propagation de leurs familles & pour conserver leur fanté.

Je vous ai fait remarquer que lors qu'une fille a eu des enfans, elle ne trouve jamais à se marier, mais je devois ajoûter que d'autres filles ne veulent point entendre parler de Mari, par un principe de débauche. Celles-ci s'appellent *Ickouene Kionssu*; c'est à dire, *femme de Chasse*, parce qu'elles se divertissent ordinairement avec des Chasseurs, alleguant pour raison qu'elles se sentent trop indifférentes pour s'engager dans le lien conjugal, trop négligentes pour élever des enfans, & trop impatientes pour passer tout l'Hiver dans le Village, & voilà comment elles colorent leurs déréglemens.

mens. Leurs Parens n'oseroient s'ingérer de leur reprocher leur mauvaise conduite ; au contraire , ils paroissent l'approuver , en disant , comme je crois vous l'avoir déjà marqué , que leurs Filles sont Maîtresses de leurs corps , qu'elles disposent de leurs personnes , & qu'il leur est permis de faire tout ce qu'elles jugent à propos. Au reste , les enfans de ces publiques sont réputez legitimes , jouissant de tous les privilèges des enfans de famille ; avec cette différence , que les Chefs de Guerre ou de Conseil , ne voudroient jamais les accepter pour Gendres , & qu'ils ne pourroient entrer non plus dans certaines familles anciennes , quoi que d'ailleurs elles ne jouissent d'aucun droit , ni d'aucune prééminence qui leur soit particuliere. Les Jésuites font tous leurs efforts pour arrêter le desordre de ces filles débauchées ; ils ne cessent de prêcher aux Parens que leur indulgence est fort désagréable au Grand Esprit , & qu'ils répondront devant Dieu du peu de soin qu'ils prennent de faire vivre leurs enfans dans la continence & dans la chasteté , qu'il y a des feux allumez dans l'autre monde pour les tourmenter éternellement , s'ils ne sont pas plus soigneux de corriger le vice.

Les hommes répondent *cela est admirable* , & les femmes ont coûtume de dire aux bons Pères en se moquant , que si leur menace est bien fondée , il faut que les Montagnes de cet autre monde soient formées de la cendre des ames.

Maladies & Remèdes des Sauvages.

LEs Sauvages sont robustes & vigoureux, d'un tempérament sanguin, & d'une admirable complexion. Ils ne connoissent point ce grand nombre de Maladies dont les *Européens* sont accablez, comme *Goutte*, *Gravelle*, *Hydropisie*, &c. Ils sont d'une santé inaltérable, quoi qu'ils ne prennent aucune précaution pour la conserver, & quoi qu'ils devroient, ce semble, l'affoiblir par les exercices violents de la Danse, de la Chasse, & des Courses de Guerre, où ils passent dans un même jour du chaud au froid, & du froid au chaud, ce qui seroit en *Europe* une cause de maladie mortelle. Il est vrai pourtant que quelquefois ils attrapent de bonnes Pleuresies, mais cela est aussi rare qu'il est peu ordinaire qu'ils en guérissent lors qu'ils en sont attequez, car c'est l'unique maladie contre laquelle tous leurs remèdes sont inutiles. La *petite Verole* est aussi ordinaire au Nord du *Canada*, que la *grosse* l'est vers le Midi. La première de ces deux maladies est très-dangereuse en Hiver, par la difficulté de la transpiration. Cependant, quoi qu'elle soit mortelle, les Sauvages en font si peu de cas, qu'ils se promènent dans le Village de Cabane en Cabane s'ils en ont la force, sinon ils s'y font porter par leurs esclaves. La maladie Venérienne est tout à fait commune du côté des *Illinois* & du Fleuve de *Mississipi*. Je me souviens qu'étant avec
les

les *Akansas* que je rencontrai sur ce grand Fleuve à la sortie de la Rivière des *Missouris*, (comme je vous l'ai marqué dans ma seizième Lettre,) je vis un Sauvage qui s'étant dépouillé devant moi me fit voir une partie de son corps tombant en pourriture ; il faisoit bouillir des racines, & lui ayant demandé à quel usage, il me répondit par interprète, qu'il espéroit bien être guéri au bout d'un mois en bûvant le suc de ces mêmes racines & en prenant incessamment de bons bouillons de viande & de poisson.

L'eau de vie fait un terrible ravage chez les Peuples du *Canada*, car le nombre de ceux qui en boivent est incomparablement plus grand que le nombre de ceux qui ont la force de s'en abstenir. Cette boisson qui est meurtrière d'elle-même, & que l'on ne porte pas en ce Pais-là sans l'avoir mixtionnée, les consume si fort qu'il faut en avoir vû les funestes effets pour les croire. Elle leur éteint la chaleur naturelle & les fait presque tous tomber dans cette langueur qu'on appelle consommation. Vous les voyez pâles, livides & affreux comme des squelettes. Leurs Festins qui sont de copieux repas où l'on se fait un mérite de ne rien laisser, leur ruïne absolument l'estomach. Ils prétendent qu'en bûvant beaucoup d'eaux ou de bouillons, la digestion se fait plus aisément chez eux que chez nous autres *Européens*, qui chargeons notre estomach de vin & d'autres liqueurs qui nous produisent des cruditez. Les Sau-

vages ne s'étonnent pas de leurs maladies. Ils craignent beaucoup moins la mort que la douleur du mal & sa durée. Lors qu'ils sont malades ils ne prennent que des bouillons, mangent peu, & lors qu'ils sont assez heureux que de pouvoir dormir ils se croient fauvez. Ils m'ont dit vingt fois que le sommeil & les sueurs étoient capables de guérir l'homme du monde le plus accablé d'infirmitez. Quand ils sont si fort affoiblis qu'ils ne peuvent sortir du lit, leurs Parens viennent danser & se réjouir devant eux, pour les divertir. Au reste, ils ne manquent jamais d'être visitez par les *Fongleurs*, dont il est bon de dire ici deux mots en passant.

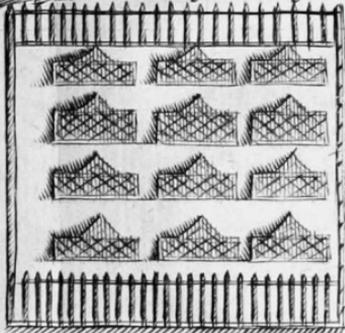
Un *Fongleur* est une espèce de *Medecin*, ou, pour mieux dire, de *Charlatan*, qui s'étant guéri d'une maladie dangereuse, est assez toû pour s'imaginer qu'il est immortel, & qu'il a la vertu de pouvoir guérir toutes sortes de maux en parlant aux bons & aux mauvais *Esprits*. Or quoi que tout le monde se raille de ces *Fongleurs* en leur absence, & qu'on les regarde comme des fous qui ont perdu le bon sens par quelque violente maladie, on ne laisse pas de les laisser approcher des malades, soit pour les divertir par leurs contes, ou pour les voir rêver, sauter, crier, hurler, & faire des grimaces & des contorsions, comme s'ils étoient possédez, & tout ce tintamarre se termine par demander un *Festin de Cerf* ou de grosses *Truites* pour la *Compagnie*, qui a le plaisir de la bonne chère & du divertissement.

*sauvages qui sortant de la
sucrerie sont jettes dans le lac*

Village Sauvage



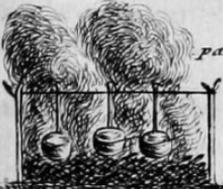
*cture ou sucrerie ou deux hommes
suent*



*longueur dans sa
cabane criant, etc.*



parents du malade qui dansent



*Cerf dont on doit faire un jejun por
ordonnance du medecin*



truite monstrueuse pour le repas

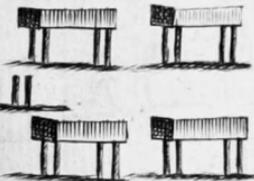


du medecin et de ses etc.

parents du mort qui dansent



entierement du sauvage



Cimetiere des Sauvages

*esclaves du mort
portant son
bagage*



Parentes du mort qui dansent

Ce *Jongleur* vient voir le Malade, l'examine fort soigneusement, en disant, si le méchant Esprit est ici nous le ferons bien vite déloger : Après quoi il se retire seul dans une petite Tente faite exprès, où il chante & danse, hurlant comme un *Loup-garon*, (ce qui a donné lieu aux Jésuites de dire que le *Diable* parle avec eux.) Après qu'il a fini sa charlatanerie, il vient sucer le Malade en quelque partie du corps, & il lui dit en tirant quelques osselets de sa bouche, „ que ces mêmes osselets sont sortis de son corps, qu'il prenne courage, „ puisque sa maladie est une bagatelle, & „ qu'afin d'être plutôt guéri il est expédient qu'il envoie ses esclaves, & ceux „ de ses Parens à la Chasse aux Elans, aux „ Cerfs, &c. pour manger de ces sortes „ de viandes, dont sa guérison dépend absolument.

Ces mêmes *Jongleurs* leur apportent ordinairement certains jus de Plantes ou de Simples, qui sont des espèces de Purgations, qu'on appelle *Maskikik* ; mais les Malades les gardent par complaisance plutôt que de les boire, parce qu'ils croient que les Purgatifs échauffent la masse du sang, & qu'ils affoiblissent les veines & les artères, par leurs violentes secousses ; ils se contentent de se faire bien suer, de prendre des bouillons, de se tenir bien chaudement, de dormir s'ils le peuvent, & de boire de l'eau du Lac ou de la Fontaine, aussi-bien durant l'accès des fièvres que dans les autres maux.

Ils ne peuvent comprendre comment nous sommes assez fous pour nous servir de vomitifs ; car toutes les fois qu'ils voyent des *François* qui usent de ces remèdes violents, ils ne sauroient s'empêcher de dire que nous avallons un *Iroquois*. Ils prétendent que cette sorte de remède ébranle toute la machine, & qu'il fait faire des efforts terribles à toutes les parties internes ; mais ils sont encore plus surpris de la saignée, parce que, disent-ils, le sang étant la méche de la vie, il seroit plus avantageux d'en remettre dans les vaisseaux que de l'en faire sortir, puis que la vie se dissipe quand on en ôte le principe & la cause, d'où il suit nécessairement qu'en perdant le sang la Nature n'agit plus qu'avec lenteur & foiblesse, que les entrailles s'échauffent, que toutes les parties se dessèchent, ce qui donne lieu à toutes les maladies dont les *Européens* sont accablez.

Les Sauvages ne passent jamais huit jours sans suer, soit qu'ils soient malades, ou qu'ils se portent bien, avec cette différence que quand ils jouissent d'une santé parfaite, ils vont se jeter l'Eté dans la Rivière encore tous humide de sueur, & l'Hiver dans la neige ; au lieu que lors qu'ils sont incommodés, ils rentrent chaudement dans leur lit. Cinq ou six Sauvages suent aisément dans un lieu destiné à cet usage, lequel endroit est une espèce de four couvert de nattes & de peaux, &c. On y met au centre une écuelle pleine d'eau de vie brûlante, ou de grosses pierres enflammées,

*Chasses des Castors dont
j'ay parlé en ma 16.eme
lettre page*

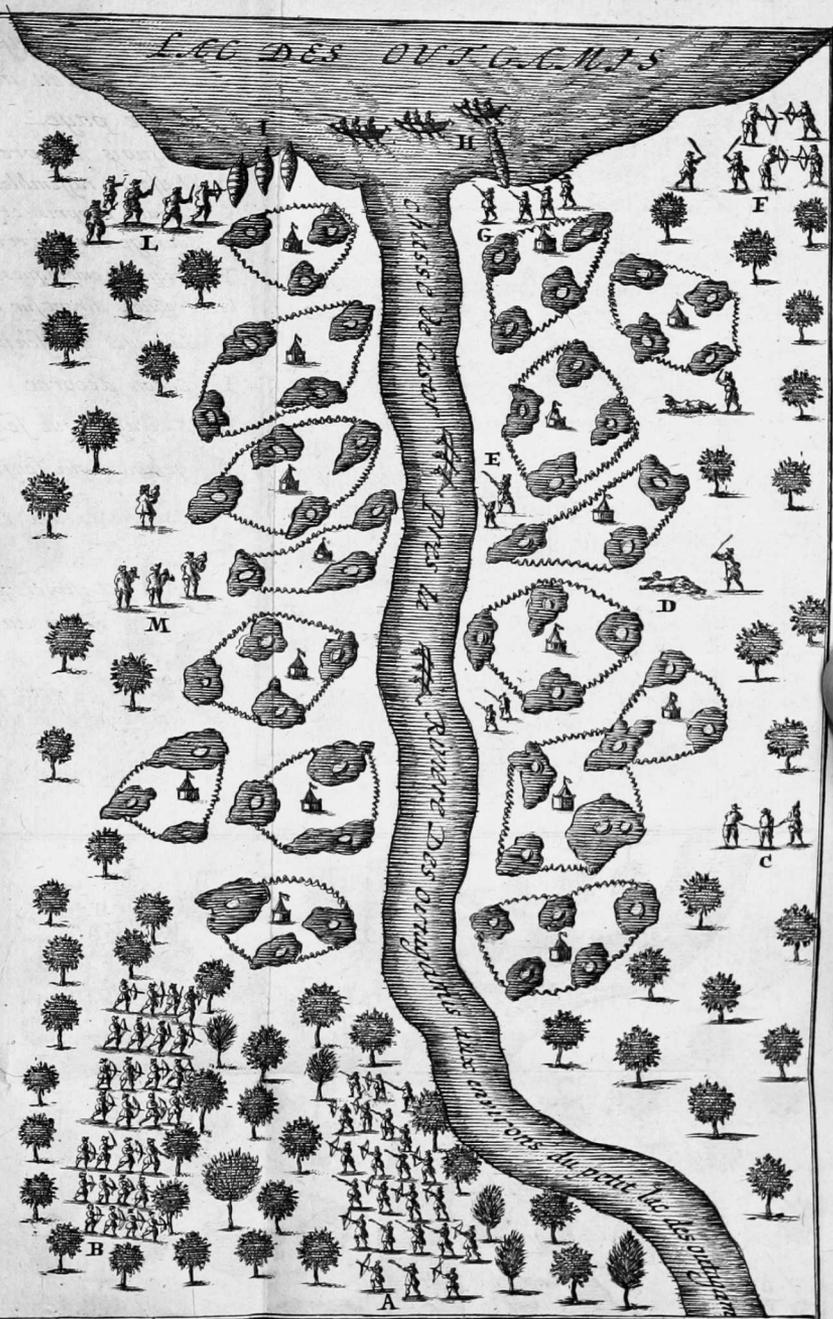
- A Iroquois Surprenant les Chasseurs ennemis
- B Chasseurs rassemblés venant à la rencontre
- C Sauvage surpris et fait prisonnier de guerre
- D Sauvage surpris et tué en se défendant
- E Iroquois embusqués tirant les des Canots ennemis
- G Iroquois tirant sur les Canots qui s'en fuient
- H Sauvages qui s'en fuient dans leurs Canots
- I Canots décorce
- L Sauvages qui s'enfuient
- M femmes qui s'enfuient portant leurs enfants

Cabane de dix Chasseurs



*District pour une Cabane de 10 Chasseurs
siuée au milieu*

*Etang ou petit lac au milieu duquel
les Castors bâtissent des Cabanes*



ce qui cause une si grande chaleur qu'en moins de rien on y sué prodigieusement. Au reste , ils ne se servent jamais de bains chauds, non plus que de lavemens, à moins qu'ils ne se laissent persuader par les Jesuites, ou par nos Medecins d'user de ces Remèdes.

Un Sauvage me disoit un jour de fort bons sens que le bon air, les bonnes eaux & le contentement d'esprit n'empêchoient pas à la vérité que l'homme ne trouvât la fin de sa vie, mais qu'au moins l'on ne pouvoit pas ~~disconvenir~~ que cela ne contribuât beaucoup à leur faire passer cette même vie sans ressentir aucune incommodité. Il se moquoit en même tems de l'impatience des *Européens*, qui veulent être aussi-tôt guéris que malades, prétendant que la crainte que nous avons de mourir, lors que nous sommes attequez de la moindre fièvre, en redouble tellement les accès que cette peur nous tuë le plus souvent, au lieu que si nous traitions le mal de bagatelle, aussi-bien que la mort, en gardant le lit avec bien du courage & de la patience, sans violenter la Nature par la force de nos Remèdes & de nos Drogues, cette bonne Mère ne manqueroit pas de nous soulager & de nous rétablir peu à peu.

Les Sauvages ne veulent jamais se servir de nos Chirugiens, ni de nos Medecins. Ils soutiennent que tout mélange de Drogues est un poison qui détruit la chaleur naturelle & qui consume la poitrine. Ils prétendent que les lavemens ne sont salutaires

qu'aux *Européens*, ils en prennent pourtant quelquefois lors que les *François* se trouvent à leurs Villages. Ils croyent que la diette échauffe le sang, & qu'il est très-dangereux de refuser à son appetit ce qu'il demande, pourvû que les aliments soient de bon suc. Ils mangent les viandes un peu plus qu'à demi cuites, mais pour le poisson ils le veulent extraordinairement cuit. Ils ne mangent jamais de salade, prétendant que toute herbe cruë fait travailler l'estomach avec effort.

Il n'y a ni playe, ni dislocation, qu'ils ne guérissent avec des Simples & des Herbes dont ils connoissent la propriété; & ce qui est de singulier, c'est que la *cangréne* ne se met jamais à leurs blessures. Il ne faut pourtant pas attribuer cela à ces Herbes, ni à l'air du País, mais plutôt à leur bonne complexion, parce que cette *cangréne* malgré ces mêmes Remédes s'introduit dans les playes des *François*, qui sans contredit sont plus difficiles à guérir que les Sauvages. Ces Peuples l'attribuent au sel que nous mangeons, s'imaginant qu'il est la cause de toutes nos maladies, parce qu'ils ne peuvent manger rien de salé sans être malades à mourir, & sans boire continuellement. Ils ne peuvent non plus se résoudre à boire de l'eau à la glace, prétendant qu'elle affoiblit l'estomach & qu'elle retarde la digestion. Voilà le jugement bizarre qu'ils font de toutes choses par l'entêtement qu'ils ont de leurs Coûtumes & de leurs manières. On a beau les aller
voir

voir lors qu'ils sont à l'extrémité pour les exhorter à se faire saigner, ou à prendre quelque purgation, ils répondent qu'ils ne souffrent pas jusqu'au point de pouvoir se résoudre d'avancer leur mort par les remèdes des *François*, lesquels remèdes ils croient, disent-ils, aussi méchans que ceux qui les donnent.

Dès qu'un Sauvage est mort on l'habille le plus proprement qu'il est possible, & les esclaves de ses Parents le viennent pleurer. Ni meres, ni sœurs, ni freres, n'en paroissent nullement affligés, ils disent qu'il est bienheureux de ne plus souffrir, car ces bonnes gens croient, & ce n'est pas où ils se trompent, que la mort est un passage à une meilleure vie. Dès que le mort est habillé, on l'assied sur une natte de la même manière que s'il étoit vivant; ses parens s'affeyant autour de lui, chacun lui fait une Harangue à son tour où on lui raconte tous ses Exploits & ceux de ses Ancêtres; l'Orateur qui parle le dernier s'explique en ces termes: *Un tel, te voilà assis avec nous, tu as la même figure que nous, il ne te manque ni bras, ni tête, ni jambes. Cependant, tu cesses d'être, & tu commences à t'évaporer comme la fumée de cette pipe. Qui est-ce qui nous parloit il y a deux jours? ce n'est pas toi, car tu nous parlerois encore, il faut donc que ce soit ton ame qui est à présent dans le grand Pais des ames avec celles de notre Nation. Ton corps que nous voyons ici, sera dans six mois ce qu'il étoit il y a deux cens ans. Tu ne sens rien,*

tu ne connois rien, & tu ne vois rien, parce que tu n'és rien. Cependant, par l'amitié que nous portions à ton corps lors que l'esprit t'animoit, nous te donnons des marques de la vénération dûe à nos freres & à nos amis.

Dès que les Harangues sont finies, les parens sortent pour faire place aux parentes, qui lui font les mêmes complimens, ensuite on l'enferme vingt heures dans la *Cabane des Morts*, & pendant ce tems-là on fait des danses & des festins qui ne paroissent rien moins que lugubres. Les vingt heures étant expirées, ses esclaves le portent sur leur dos jusqu'au lieu où on le met sur des piquets de dix pieds de hauteur, enféveli dans un double cercueil d'écorce, dans lequel on a eu la précaution de mettre ses armes, des pipes, du Tabac & du bled d'Inde. Pendant que ces esclaves portent le cadavre, les parens & les parentes dansent en l'accompagnant, & d'autres esclaves se chargent du bagage, dont les parens font présent au mort, & le transportent sur son cercueil. Les Sauvages de la *Rivière Longue* brûlent les corps, comme je l'ai dit ailleurs; & même ils les conservent dans des Caveaux jusqu'à ce qu'il y en ait un assez grand nombre pour les brûler tous ensemble, ce qui se fait hors du Village dans un lieu destiné pour cette cérémonie. Au reste, les Sauvages ne connoissent point de deuil, & ne parlent jamais des morts en particulier, c'est à dire, les nommant par leur nom; ils se moquent de nous, lors qu'ils nous entendent raconter le
sort

Ruisseau

Sauvage tuant un Castor avec le fusil

Sauvage tuant un Castor avec l'arc

Castor qui coupe un arbre

Castors tirant un arbre a la nage

Cabane de Castors

ETANG CASTORS

Castors font des trous dans les bords de l'Etang
trous a la glace

Sauvage harponnant un Castor

Chien chassant un Castor
autre chien chassant un Castor

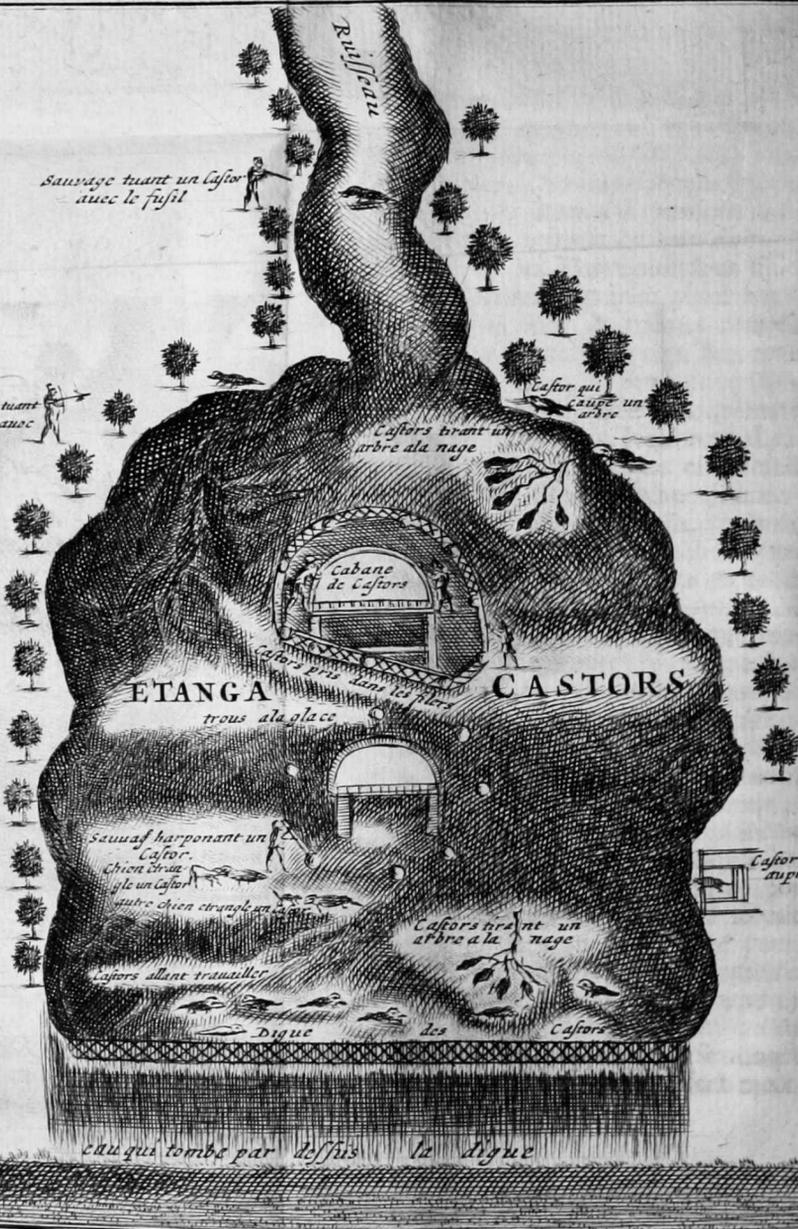
Castors tirent un arbre a la nage

Castor pris au piege

Castors allant travailler

Digue des Castors

Eau qui tombe par dessus la digue



sort de nos Parens , de nos Rois & de nos Généraux , &c.

Dès qu'un Sauvage est mort , ses esclaves se marient avec d'autres femmes esclaves ; & ils font cabane ensemble étant alors libres , c'est à dire , n'ayant plus de Maître à servir. Les enfans qui proviennent de ces Mariages sont adoptez & réputez enfans de la Nation , parce qu'ils sont nez dans le Village & dans le País ; & qu'ils ne doivent pas , disent-ils , porter le malheur de leurs peres , ni venir au monde dans l'esclavage , puis qu'ils n'ont certainement contribué en rien à leur création. Ces mêmes esclaves ont le soin d'aller tous les jours en reconnoissance de leur liberté au pied du cercueil de leur Maître pour leur offrir quelque pipe de Tabac. Mais puis que je suis sur le chapitre du Tabac , je vous dirai que les Sauvages fument presque tous , mais ils n'en prennent jamais ni en poudre , ni en *machicatoire*. Ils en sèment & ils en recueillent en quantité , mais il est différent de celui d'*Europe* , quoi que les premières semences soient venues de l'*Amérique* : Et comme il ne vaut presque rien , ils sont obligez d'acheter de celui du *Brezil* qu'ils mêlent avec une certaine feuille d'une odeur agréable , qu'on appelle *Sagakomi*.

Je n'ai plus rien à dire sur cette matière , croyant vous avoir donné une connoissance suffisante de leurs Maladies & de leurs Remédes , qui sont à mon gré aussi sauvages qu'eux-mêmes ; quoi qu'il en soit , ils

ne meurent guères que de pleuresies : pour les autres maladies, ils en réchappent avec le plus grand hazard du monde , car à la réserve du courage & de la patience qu'ils ont au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, ils font tout ce qu'il faut faire pour se crever, mangeant, bûvant avec de grosses fièvres, & fumant à la fin de l'accès de ce Tabac de *Brezil*, dont je vous ai parlé, qui sans contredit est le plus fort de tous ceux qui nous sont connus.

Les femmes sont sujettes là, comme ailleurs, aux indispositions naturelles dont même elles meurent quelquefois ; il est vrai qu'elles ont un remède admirable contre les suites fâcheuses de cette incommodité, c'est un certain brûvage, mais qui ne peut opérer, à moins qu'elles ne s'abstiennent de tout excès, à quoi elles se résolvent fort difficilement. Quelques Chirurgiens *François* m'ont assuré que les *Européennes* perdoient deux fois plus & beaucoup plus longtems que les *Sauvageſſes*, celles-ci n'étant incommodées tout au plus que deux jours. L'autre incommodité qu'elles ont assez souvent, est la trop grande quantité de lait, mais pour en être soulagées elles se font tetter par de petits Chiens.

Chasse des Sauvages.

J'AI parlé de la Chasse des *Orignaux* & de quelques autres Animaux de *Canada* dans mes dixième & onzième Lettres, ce qui fait que je ne m'arrêterai proprement qu'à vous faire une description exacte de la Chasse des Castors qui sont des prétendus *amphibies*, comme je vous l'ai marqué dans ma seizième Lettre, en vous envoyant la figure de ces Animaux. Cependant, comme l'adresse & l'admirable instinct de ces bêtes sont quelque chose de surprenant, il est bon de vous faire savoir en quoi elles consistent, en vous envoyant le dessein des étangs qu'ils savent faire beaucoup plus artistement que les hommes.

Les Castors donnent à penser aux Sauvages de *Canada* sur la qualité de leur nature, disant qu'ils ont trop d'esprit, de capacité & de jugement, pour croire que leurs âmes meurent avec le corps; ils ajoutent que s'il leur étoit permis de raisonner sur les choses invisibles & qui ne tombent point sous les sens, ils oseroient soutenir qu'elles sont immortelles comme les nôtres. Sans m'arrêter à cette opinion chimérique, il faut convenir qu'il y a une infinité d'hommes sur la terre, (sans prétendre parler des *Tartares*, des *Païsans Moscovites* & *Norvégiens*, ou de cent autres Peuples) qui n'ont pas la centième partie de l'entendement de ces Animaux.

Les Castors font paroître tant d'artifice dans leurs Ouvrages, qu'on ne peut sans se faire violence l'attribuer au seul instinct, car il est permis de douter de certaines choses dont on n'apperçoit aucunement la cause, pourvû qu'elles n'ayent point d'enchaînure avec la Religion : Il en est qu'on voudroit avoir vû soi-même pour y ajouter foi, tant elles sont éloignées du Bon Sens & de la Raison. Quoi qu'il en soit, je me hazarde de vous écrire sur ce sujet plusieurs particularitez, qui pourront peut-être vous faire douter de la sincérité de ma narration. Je commencerai par vous assurer que ces Animaux font ensemble une société de cent, & qu'ils semblent se parler, & raisonner les uns avec les autres par de certains tons plaintifs non articulés. Les Sauvages disent qu'ils ont un jargon intelligible, par le moyen duquel ils se communiquent leurs sentimens & leurs pensées. Je n'ai jamais été témoin de ces fortes d'Assemblées, mais quantité de Sauvages & de Coureurs de bois, gens dignes de foi, m'ont assuré qu'il n'y avoit rien de plus vrai; ils ajoûtoient que les Castors se consultent entr'eux touchant ce qu'ils doivent faire pour entretenir leurs Cabanes, leurs Dignes & leurs Lacs, & pour tout ce qui regarde la conservation de leur République; ces bonnes gens vouloient me persuader que ces bêtes établissent des sentinelles, pendant qu'elles travaillent à couper des arbres gros comme des barriques avec les dents aux environs de leurs
petits

petits Lacs , & que ces sentinelles criant à l'approche des hommes ou des bêtes , tous les travailleurs se jettent à l'eau & se sauvent en plongeant jusqu'à leurs Cabanes. J'avance ce fait sur le rapport de mille personnes , qui n'ont aucun intérêt de vouloir en imposer par des fables , mais voici ce que j'ai observé moi-même sur cette matière au Pais de Chasse des *Outagamis* , dont j'ai parlé au commencement de ma seizième Lettre. Les Castors se trouvant dans une prairie traversée de quelque ruisseau , ils se déterminent à faire des digues & des chaussées , lesquelles arrêtant le cours de l'eau , causent une inondation sur toute cette prairie , qui se trouve avoir quelquefois deux lieues de circonférence. Cette digue est faite d'arbres qu'ils coupent avec leur quatre grosses dents incisives , & qu'ils traînent ensuite à la nage. Ces bois étant au fond de cette prairie rangez de travers , ces Animaux se chargent d'herbes & de terre grasse , qu'ils transportent sur leur grande queue & qu'ils jettent entre ces bois avec tant d'art & d'industrie , que les plus habiles Maçons auroient bien de la peine à faire des murailles à chaux & à ciment qui fussent plus fortes. On les entend durant la nuit travailler avec tant de vigueur & de diligence , qu'on croiroit que ce seroit des hommes , si on n'étoit pas assuré que ce sont des Castors. Les queues leur servent de *bruelles* , leurs dents de *haches* , leurs pattes de *mains* , & leurs pieds de *rammes* , enfin ils font des digues de quatre

ou

ou cinq cens pas de longueur, de vingt pieds de hauteur & de sept ou huit d'épaisseur en cinq ou six mois de tems, quoi qu'ils ne soient que cent travailleurs tout au plus. Il faut remarquer en passant que les Sauvages ne rompent jamais ces digues par scrupule de conscience, se contentant seulement d'y faire un trou, comme je l'expliquerai dans la suite. Outre le talent qu'ils ont de couper des arbres, celui de les faire tomber sur l'eau me paroît tout à fait surprenant, car il faut du jugement & de l'attention pour y réussir, & sur tout pour prendre au juste le tems que le vent peut les aider à rendre la chute de ces arbres plus facile, & à les faire tomber sur leurs petits Lacs. Ce n'est pas le plus bel ouvrage de ces Animaux, celui de leurs Cabanes surpasse l'imagination; car enfin il faut qu'ils ayent l'adresse & la force de faire des trous au fond de l'eau pour y planter six pieux, qu'ils ont le soin de placer directement au milieu de l'étang; c'est sur ces six pieux qu'ils font cette petite maisonnette construite en figure de four, étant faite de terre grasse, d'herbe & de branches d'arbres à trois étages pour monter de l'un à l'autre quand les eaux croissent par les pluyes ou par les dégels. Les planchers sont de joncs, & chaque Castor a sa chambre à part. Ils entrent dans leur Cabane par dessous l'eau où l'on voit un grand trou au premier plancher, environné de bois de tremble, coupé par morceaux pour les attirer plus facilement dans leurs

leurs cellules lors qu'ils ont envie de manger; car comme c'est leur nourriture ordinaire, ils ont la précaution d'en faire toujours de grands amas, & sur tout durant l'Automne, prévoyant que les gelées doivent glacer leur étang, & les tenir enfermés deux ou trois mois dans leurs Cabanes.

Je n'aurois jamais fini, si je me mettois à faire la description des différens ouvrages de ces ingénieux Animaux, l'ordre établi dans leur petite République, & les précautions qu'ils prennent pour se mettre à l'abri de la poursuite des autres Animaux: ce que je remarque c'est que tous les autres qui sont sur la terre, en ont d'autres à craindre, quelque forts, agiles ou vigoureux qu'ils puissent être, mais ceux dont je parle n'ont uniquement que les hommes à appréhender, car les Loups, les Renards, les Ours, &c. n'ont garde de s'ingérer de les aller attaquer dans leurs Cabanes, quand même ils auroient la faculté de plonger. Il est sûr qu'ils n'y trouveroient pas leur compte, car les Castors s'en déferoient fort aisément avec leurs dents incisives & tranchantes: Il n'y a donc qu'à terre où ils pourroient être insultez, & c'est ce qui fait aussi que quoi qu'ils ne s'écartent jamais de vingt pas du bord de leur étang, ils ont des sentinelles sur les aîles (comme je l'ai déjà dit) qui crient pour les avertir lors qu'ils entendent le moindre bruit.

Il ne me reste qu'à expliquer la nature
des

des Païs où se fait la chasse *des Castors*, dont quelques-uns sont marquez sur ma Carte ; il faut savoir premièrement qu'on ne sauroit marcher quatre ou cinq lieüs dans les Bois de *Canada*, sans trouver quelque petit Lac à Castor, de sorte qu'on pourroit dire que tout ce vaste Continent n'est qu'un Païs de *chassé de Castor* ; mais ce n'est pas ce que j'entens. Ces lieux de chasse dont je parle, sont quantité de petits étangs remplis de ces Animaux, & dont la distance des uns aux autres est peu considérable. Par exemple, celles du *Sanguinan*, de l'*Ours qui dort*, de la *Rivière des Puants*, &c. sont de vingt lieüs de longueur, & de manière qu'en tout cet espace de terrain, il se trouvera soixante petits Lacs de Castors plus ou moins, où certain nombre de Sauvages pourront chasser durant l'Hiver. C'est ordinairement à la fin de l'Automne qu'ils partent de leurs Villages en Canot pour s'aller poster en ces lieux de Chasse ; & comme ils les connoissent mieux que je ne connois les ruës de *Quebec*, ils conviennent entr'eux, chemin faisant, du district de chaque famille ; de sorte qu'arrivant là, ils se divisent par *Tribus*. Chaque Chasseur établissant son domicile au centre du terrain de son district, comme vous le voyez marqué dans cette figure. Il y a huit ou dix Chasseurs dans chaque Cabane, qui pour leur part ont quatre ou cinq étangs. Sur chaque étang il y a tout au moins une loge à Castors, & quelquefois deux ou trois. Ces Chasseurs

seurs s'occupent, dès qu'ils se sont cabanez, à faire des pièges à *Loutres*, à *Renards*, à *Ours*, à *Castors terriens* & à *Martres*, sur les bords de leurs étangs, ensuite ils les vont régulièrement visiter tous les jours; mais sur tout, ils aimeroient mieux mourir de faim que de sortir des bornes qu'ils se sont prescrites pour aller piller les bêtes prises aux pièges de leurs Camarades. Ils sont très-bonne chère pendant le tems de cette Chasse qui dure quatre mois, trouvant plus qu'ils n'ont besoin, des *Truites*, des *Lievres*, des *Gelinotes de bois*, & des *Ours* en abondance, & quelquefois des *Cerfs* & des *Chevreuils*.

Les Castors se prennent rarement aux pièges, à moins que d'y mettre certain bois de tremble rouge * qu'ils aiment beaucoup, & qui ne se trouve pas facilement. On les prend l'Automne en faisant un grand trou au pied de leur digue pour faire couler toute l'eau de l'étang, ensuite les Castors se trouvant à sec, les Sauvages les tuent tous, à la réserve d'une douzaine de femelles & d'une demi douzaine de mâles, ensuite ils reparent avec beaucoup d'exactitude le trou qu'ils ont fait, & ils font en sorte que l'étang se remplit d'eau comme auparavant.

* Qui est
une espèce
de Saule.

Pour ce qui est de la chasse que l'on fait en Hiver lors que l'étang est glacé, ils font des trous aux environs de la loge des Castors, dans lesquels ils passent des rets de l'un à l'autre, & lors qu'ils sont tendus comme il faut, ils découvrent à coups de hache

hache la Cabane de ces pauvres Animaux qui se jettant à l'eau & venant prendre haleine à ces trous, ils s'envelopent dans les filets : il n'en échape pas un seul, mais comme les Sauvages ne veulent pas les détruire, ils rejettent dans les trous le même nombre de Castors mâles & femelles, comme je viens de vous dire qu'il se pratique dans les chasses qu'ils font en Autouinne.

On peut les tuer aussi lors qu'ils nagent sur l'eau, ou quand ils viennent à terre couper des arbres, mais il faut être bien caché & ne pas se remuer, car au moindre bruit qu'ils entendent, ils se jettent dans l'eau & plongent jusqu'à leurs Cabanes. Cette manière de chasser est proprement celle des Voyageurs, qui se trouvant campez proche de quelque étang à Castors tâchent d'en surprendre quelques-uns en s'embusquant derrière quelque souche, ou quelque gros arbre jusqu'à l'entrée de la nuit.

Les Sauvages prennent aussi d'autres Animaux dans ces Pais de Chasse de Castors, en courant de côté & d'autre. J'ai dit qu'ils faisoient des trapes où les *Renards*, les *Loups*, les *Martres* & les *Loutres* se font écraser dès qu'ils mordent à l'appas. J'ai expliqué la manière dont on fait ces sortes de pièges dans ma Lettre onzième. Ces machines ne diffèrent les unes des autres qu'en grandeur. Celles des Ours sont les plus fortes, mais ils ne s'y prennent que jusqu'au commencement de l'Hiver, car
alors

alors ils cherchent de gros arbres qui soient creux à l'endroit des premières branches pour s'y nicher. Plusieurs personnes ont de la peine à croire que ces Animaux puissent vivre trois mois dans ces prisons sans autre nourriture que le suc de leurs pattes qu'ils léchent continuellement. C'est pourtant un fait incontestable ; qui ne me paroît pas si difficile à croire , que celui d'y pouvoir grimper , sur tout dans le tems qu'ils sont si gras que deux Sauvages les conduisent où ils veulent avec des gaulés ne pouvant presque pas marcher. C'est ce que j'ai vû trois ou quatre fois pendant l'Hiver de 1687. lors que j'hivernai au *Fort St. Joseph* : car les *Hurons* du parti de *Saensouan* en amenèrent quelques-uns qui ne firent aucune difficulté d'y entrer.

Les Sauvages font aussi des trapes pour les *Castors terriens*, qui, par la raison que j'ai cité dans ma seizième Lettre, se logent dans la terre comme les Renards, les Lapins & les Blereaux, & quoi qu'ils soient chassés & poursuivis par les autres Castors, ils font cependant leurs trous aux environs des étangs, des ruisseaux ou des Rivières. Ceux-ci se prennent aisément à ces pièges, sur tout lors qu'on y met la tête d'un Loutre pour servir d'appas. Il y a une si forte antipathie entre ces deux sortes d'Animaux, qu'ils se font une guerre continuelle.

Les Sauvages m'ont raconté avoir vû quantité de Loutres rassemblés vers le mois

mois de Mai, qui ayant l'audace d'aller attaquer les Castors jusques dans leurs Cabanes se laissoient pourtant repousser & chasser de l'étang avec perte : & ils ajoûtoient qu'un Castor peut se défendre vigoureusement contre trois Loutres à coups de dents & de queue. Au reste, les Castors des étangs se prennent rarement aux trapes, à moins qu'on n'y mette pour servir d'appas de ce bois de tremble, dont je vous ai déjà parlé. J'ai dit que les Sauvages visitent chaque jour leurs pièges, apportant dans leurs Cabanes la proye qu'ils y trouvent. Aussi-tôt les esclaves écorchent ces bêtes prises, puis ils en étendent les peaux à l'air, ou à la gelée pour les faire sécher ; cela dure autant que la fin de la Chasse, qui finit par le grand dégel, auquel tems ils mettent leurs Pelleteries en paquets, les transportant ensuite jusqu'au lieu où ils ont laissé les Canots en arrivant dans ce País de Chasse.

Quoi que les Sauvages ayent beaucoup à craindre de leurs ennemis, pendant qu'ils sont dispersez de côté & d'autre, occupant, comme j'ai dit, plus de vingt lieus de terrain, ils n'ont presque jamais la précaution d'envoyer par tout des découvreurs, ce qui fait qu'ils sont très-souvent surpris lors qu'ils y pensent le moins. Je pourrois citer ici vingt funestes courses des *Iroquois* dans les País de Chasse dont je parle, où ils ont égorgé quantité de nos Amis & Alliez. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour faire entendre à ces derniers qu'ils manquoient

quoient d'esprit & de conduite en cette rencontre-là; puis qu'ils pouvoient facilement se mettre à l'abri de pareilles insultes, établissant des Cabanes où ils poseroient des Corps de Garde, qui auroient l'œil au guet, pour découvrir les ennemis qui pourroient s'avancer aux environs de ces Païs de Chasses. Ils se contentent de répondre que cela est raisonnable, & qu'il est vrai qu'ils ne dorment point en sûreté. Enfin, ils s'imaginent que leurs ennemis étant occupez à chasser de leur côté, ils sont assez sots pour ne pas prendre aucune précaution. Cependant, je sai que les *Iroquois* en usent tout autrement; ayant des Avant-gardes, & des batteurs d'estrade qui sont toujours en mouvement, ce qui fait qu'on ne les trouble presque jamais dans leurs Chasses. Au reste, je ne crois pas devoir finir ce chapitre sans rapporter deux occasions où les *Iroquois* ont manqué leur coup en voulant surprendre leurs ennemis, quoi qu'ils ayent parfaitement bien réüssi dans plusieurs autres occasions.

L'année 1680. les *Oumamis* & les *Illinois* étant à la Chasse près de la Rivière des *Oumamis*, un parti de quatre cens *Iroquois* les ayant surpris, tuèrent trente ou quarante Chasseurs & firent trois cens prisonniers, y comprenant les femmes & les enfans. Ensuite après s'être un peu reposez, ils se préparoient à retourner chez eux à petites journées, ayant lieu de croire qu'ils auroient regagné leurs Villages avant que les *Illinois* & les *Oumamis* eussent eu le tems
de

de se rallier & d'envoyer des Coureurs pour avertir ceux de ces deux Nations dispersées qui chassoient en des endroits plus éloignez. Mais ils se trompèrent si fort que ces *Illinois* & *Oumamis* s'étant ralliez au nombre de deux cens , résolurent de périr plutôt que de souffrir que leurs gens fussent emmenez par les *Iroquois*. Cependant , comme la partie n'étoit pas égale , il s'agissoit de trouver quelque bon expédient ; en effet , après avoir bien réfléchi sur la manière de les attaquer , ils conclurent qu'on devoit les suivre d'un peu loin jusqu'à ce qu'il commençât à pleuvoir. Leur projet réussit & le Ciel sembla le favoriser , car un jour que la pluye ne discontinua point depuis le matin jusqu'au soir , ils doublèrent le pas dès que l'eau commença à tomber du Ciel , & passant à deux lieues à côté de ces *Iroquois* , ils prirent le devant pour leur dresser une embuscade au milieu d'une prairie , que ces derniers voulurent traverser pour gagner un bois , où ils avoient dessein de s'arrêter pour faire de grands feux. Les *Illinois* & *Oumamis* étant couchés sur le ventre dans des fougères , attendirent que les *Iroquois* fussent au milieu d'eux pour décocher leurs flèches. Ensuite ils les attaquèrent si vigoureusement la casse-tête à la main , que ceux-ci ne pouvant se servir de leurs fusils les amorces étant mouillées , furent contraints de les jeter par terre pour se défendre avec les mêmes armes dont ils étoient attaquez , (j'entens avec leur casse-tête) mais comme
j'ai

j'ai dit ci-devant que les *Illinois* sont une fois plus adroits & plus agiles que les *Iroquois*. Ces derniers furent obligés de céder aux premiers, se battant en retraite jusqu'à l'entrée de la nuit, après avoir perdu cent quatre vints Guerriers. Le Combat qui ne dura qu'une heure eût duré toute la nuit, si les vainqueurs n'eussent pas craint que leurs gens étant encore liez, & demeurant derrière eux ne fussent exposés à quelque surprise dans l'obscurité, de sorte qu'après les avoir rejoints, & s'être saisi de tous les fusils des fuyards dispersez deçà & delà, ils s'en retournerent en leurs Païs, sans avoir voulu prendre un seul *Iroquois*, de peur de s'affoiblir.

La seconde affaire arriva trois ans après celle-ci, dans le Païs de Chasse des *Outagamis*, où je vous ai marqué dans ma 16. Lettre que le Chef de cette Nation me donna dix Guerriers pour m'accompagner à la *Rivière Longue*. Voici comment le coup se fit. Un corps de mille *Iroquois* étant venu en Canot à la fin de l'Automne jusqu'à la Baye des *Missisagues*, dans le Lac des *Hurons*, sans être découvert, mit pied à terre en ce lieu-là; & comme ils étoient nombreux, ils se mirent en marche, portant des filets pour pêcher dans les petits Lacs & Rivières, en attendant la saison des glaces qui arriva peu de jours après. Dès qu'elles furent assez fortes pour passer dessus, ils continuerent leur route, échoyant le grand Lac des *Hurons* jusqu'à cinq ou six lieues au dessous du *Sault Sainte Marie*

où ils ne voulurent pas aller , craignant de trouver des Coureurs de Bois dans le Fort des Jésuites. Ayant traversé la Baye ils jugerent à propos de faire de très-petites journées , de peur d'être découverts ; & ils eurent la précaution de marcher tous de file sur la neige , afin que si par hazard on venoit à découvrir leurs pistes on crût qu'ils ne seroient que trente ou quarante tout au plus. Ils marcherent de cette manière jusqu'au quinze ou vintième de Février, sans qu'on les apperçût , mais malheureusement pour eux quatre Sauteurs les ayant vû passer en si grand nombre sur un petit Lac , coururent à toute jambe au País de Chasse des *Outagamis* pour les en avertir, quoiqu'ils fussent en guerre avec eux. Cependant le dégel étant survenu contre l'attente de ces *Iroquois* , qui comptoient d'avoir encore une vingtaine de jours de gelée selon la coûtume ordinaire de la saison , leur fit doubler le pas , cherchant les passages les plus étroits & les moins fréquentez. Les *Outagamis* étoient fort embarrasséz du parti qu'ils avoient à prendre. Il est sûr qu'ils pouvoient rattraper leurs Villages en toute sûreté , mais ils auroient été contraints d'abandonner leurs femmes & leurs enfans qui n'auroient pas eu la force de courir aussi vite que les hommes. Enfin après avoir tenu Conseil entr'eux , ils résolurent de s'avancer jusqu'à un certain passage d'une demi lieuë de longueur , & de trente pas de largeur entre deux petits Lacs , par où ils voyoient bien que les *Iroquois* devoient abso-

- lument

lument passer. Ces *Outagamis* n'étant que quatre cens jugerent à propos de se partager en deux Corps, c'est-à-dire, que deux cens se tiendroient à un bout du passage, qu'ils fortifierent aussi-tôt de pieux dans une traverse de pieux d'un Lac à l'autre; & que les deux cens qui restoient s'en iroient à un quart de lieuë à côté de l'autre bout du passage par lequel les *Iroquois* devoient entrer, afin qu'après avoir coupé chacun un pieu, ils accourussent diligemment pour le fermer, & qu'aussi-tôt que les *Iroquois* auroient enfilé le chemin les découvreurs envoyez pour observer leur marche, viendroient promptement en donner avis, ce qui fut ponctuellement executé; car dès que ce gros parti qui cherchoit les chemins les plus étroits fut entré dans celui-ci, les deux cens *Outagamis* qui étoient à un quart de lieuë à côté, accoururent de toute leur force, portant assez de pieux pour fermer ce petit espace de terrain borné par les deux petits Lacs; de sorte qu'ils eurent tout le tems de les planter & de les appuyer avec de la terre avant que les *Iroquois*, étonnez d'avoir trouvé le chemin fermé à l'autre bout, fussent revenus sur leurs pas, pour se voir renfermez entre deux barricades. Or quoique, comme je vous l'ai déjà dit bien des fois, les Sauvages n'ayent jamais eu la témérité d'attaquer un réduit de cinquante pieux, ces *Iroquois* ne laisserent pas de vouloir essayer le coup; ils vinrent en foule à toute jambe pour forcer la nouvelle Barricade, mais ils lâcherent pied dès la

première décharge que les *Outagamis* firent entre l'espace des pieux, car ils n'avoient pas eu le temps de les joindre comme il faut. Les *Iroquois* se voyant ainsi renfermez crurent que le nombre des *Outagamis* étoit plus grand. Cependant il étoit question de sortir de cette prison; or de se jeter dans l'eau pour traverser l'un de ces Lacs il y avoit de la vie, outre qu'il falloit avoir bonne haleine & bon cœur, car le trajet étoit large & l'eau très-froide, les glaces ne faisant que de se fondre: pendant ce tems-là les *Outagamis* fortifioient leurs barricades de mieux en mieux; envoyant des coureurs dispersez de distance à autre sur les rives de ces deux étangs pour assommer tous ceux qui voudroient aborder à la nage.

Malgré toutes ces précautions les *Iroquois* trouverent un expedient merueilleux qui fut de travailler à faire des radeaux avec les arbres dont ils étoient environnez; mais les coups de hache retentissant un peu trop fort, firent juger aux *Outagamis* du dessein qu'ils avoient, ce qui fut cause qu'ils firent des Canots de peau de Cerfs pour roder sur ces deux étangs durant la nuit. Ces radeaux furent faits en cinq ou six jours, pendant lequel tems les *Iroquois* pêcherent des Truites en quantité à la vûe des *Outagamis*, qui ne pouvoient l'empêcher. Il n'étoit plus question que de traverser l'un des Lacs, & de se bien battre en abordant à terre, au cas que leur navigation secrete fut découverte. Pour mieux réussir ils firent une feinte dont le succès eut été infaillible,

ble, si le fonds de ces Lacs n'eut pas été bourbeux. Car ayant sacrifié vers la minuit sur l'un des deux Lacs vingt esclaves qu'ils obligèrent à pousser un radeau, ils se mirent en devoir de passer l'autre étang sur la même voiture, se servant de grandes perches ou lates au lieu de rames; mais comme ces perches s'enfonçoient tellement dans la vase que nos navigateurs avoient beaucoup de peine à les retirer, cela les fit aller plus lentement; si bien que les *Outagamis*, qui d'abord avoient pris le change, en s'attachant aux esclaves, eurent le tems de courir à l'autre Lac, où ils apperceurent les *Iroquois*, éloignez du bord environ la portée du mousquet. Dès que ceux-ci se trouverent à trois pieds d'eau ils s'y jetterent fusil bandé, effuyant les vigoureuses décharges des *Outagamis* qui n'étoient que trois cens, parce qu'ils avoient laissé cinquante hommes à chaque barricade. Ce fut un miracle que les *Iroquois* ne furent pas tous assommez en gagnant terre, car ils enfonçoient dans la vase jusqu'au genou. Il est vrai que comme c'étoit pendant la nuit, tous les coups des *Outagamis* ne portoient pas; quoi qu'il en soit, il en demeura cinq cens sur l'eau, & le reste ayant pris terre malgré la resistance de l'ennemi, ces *Iroquois* débarquez attaquèrent si vigoureusement les *Outagamis*, que si les cent hommes destinez à la garde des barricades n'étoient accourus promptement au bruit de la mousqueterie, les pauvres *Outagamis* étoient en risque de rester sur la place. Ils se batirent jusqu'au

jour pêle mêle avec une rage épouvantable, dispersez deçà & delà dans le bois, les gens de même parti se tuant les uns les autres sans se connoître ; mais les *Iroquois*, qui jusques-là s'étoient obstinez à ne pas ceder le champ de bataille à cause de leurs blessez ; & aussi parce qu'ils ne vouloient pas que les *Outagamis* profitassent de la chevelure de leurs morts, furent obligez de lâcher pied, sans être poursuivis, & ils s'enfuirent à une demi lieuë, où ils se rallierent. J'ai sù par divers *Iroquois* quelques années après ce Combat, que ceux qui restoit, vouloient recommencer un nouveau choc, mais comme la poudre leur manquoit, & que d'ailleurs ils étoient obligez de repasser sur les terres des *Sauteurs* pour s'en retourner dans leur País par le même chemin, ils changerent de résolution, en quoi ils eurent grand tort, car étant encore au nombre de trois cens, ils eussent infailliblement été les plus forts, les *Outagamis* étant plus foibles d'un tiers, & ayant perdu la moitié de leurs gens dans ce violent combat, outre que parmi les deux cens qui restoit, il y avoit trente blessez ; ceux-ci s'étant retranchez dans le même endroit où l'action s'étoit passée, donnerent leur premier soin à panser les blessez tant ceux des *Iroquois* que les leurs, & après avoir pelé la tête de tous les morts ennemis, ils envoyèrent des découvreurs pour observer la marche des *Iroquois*, ensuite ils retournerent chez eux sans rien craindre.

Ari-

Arrivez à leurs Villages, ils débiterent par une action de reconnoissance envers les quatre *Sauteurs* qui les avoient avertis de l'approche des *Iroquois*, les proclamant grands Chefs de guerre, leur faisant part de la moitié de leur Chasse, qui se montoit à plus de 60000 écus, & prétendant que ces quatre *Sauvages* devoient hériter des Castors & des autres Pelleteries des *Outagamis* qui avoient péri dans le Combat: enfin après avoir fait à ces donneurs d'avis toute la bonne chere possible & tous les honneurs qu'ils sont capables de rendre à la manière du Pais, ils les renvoyèrent en Canot au *Sant Sainte Marie* par la *Baye des Puans* avec une escorte de cinquante Guerriers. Ceux-ci refuserent en vain les presens & le Cortege, parceque les deux Nations étoient en guerre; on les força de les accepter, & c'est ce qui fut causé que la Paix se fit entr'elles au bout de quatre mois. En voila, ce me semble, assez pour vous faire concevoir les risques que les Sauvages courent à la Chasse des *Castors*: cependant, quoique je ne fasse que finir deux aventures de guerre, je ne laisserai pas de vous apprendre dans le chapitre suivant en quoi consiste leur Art militaire, vous y verrez un détail qui pourra vous divertir & faire plaisir à vos Amis.

Guerre des Sauvages.

LE Sauvage nommé le *Rat*, dont je vous ai parlé si souvent, m'a dit plusieurs fois que la chose du monde qui embarrassoit le plus son esprit, c'étoit de voir que les hommes fissent la guerre aux hommes. *Vois-tu*, disoit-il, *mon frere, nos Chiens s'accordent parfaitement bien avec ceux des Iroquois, & ceux des Iroquois avec ceux des François. Je ne sache point que les animaux de la même espece se fassent la guerre à l'exemple des hommes qui paroissent moins Naturels en cela que les bêtes. Pour moi, je croi, continuoit-il, que si les animaux pouvoient penser, raisonner, & se communiquer leurs sentimens, il leur seroit facile de détruire tout le genre humain; car enfin si les Ours & les Loups étoient capables de former une République, qui les empêcheroit de s'attrouper dix ou douze mille & de venir fondre sur nous; aurions-nous en ce cas-là de quoi nous défendre? rien ne leur seroit plus aisé que d'escalader nos Villoges pendant la nuit, renverser nos Cabanes & nous dévorer. Pourrions-nous entreprendre une Chasse sans courir le danger d'être déchirez? nous serions réduits à vivre de glands, & de racines, privez d'armes & de vêtemens, & toujours en risque de tomber entre les pattes de ces Animaux féroces; ne serions-nous pas obligez de céder à leur force & à leur adresse? Concluons donc, mon cher frere, que la Raison des hommes est le plus grand instrument de leur malheur, & que s'ils*
n'a-

n'avoient point la faculté de penser, de raisonner & de parler, ils ne se feroient pas la guerre comme ils font sans aucun égard à l'humanité & à la bonne foi.

Voilà la Morale d'un Sauvage, qui se mêle de Philosopher sur la coûtume de tuer les hommes avec justice & avec honneur. Les Jesuites tâchent de détruire ce scrupule par leurs raisons bonnes ou mauvaises; ce qu'ils font aussi sur plusieurs autres matières; les Sauvages les écoutent, mais ils leur avouent franchement qu'ils ne les conçoivent pas.

Les Sauvages se font la guerre au sujet de la Chasse ou du passage sur leurs terres, parce que les limites sont réglées. Chaque Nation connoit les bornes de son País. Mais ces *Américains* sont aussi cruels envers leurs ennemis qu'ils sont équitables envers leurs Alliez; car il se trouve parmi eux des Nations qui traitent leurs prisonniers de guerre avec la dernière inhumanité; Je vous la ferai mieux connoître dans la suite. Lorsque les *Européens* s'ingèrent de reprocher à ces Sauvages leur ferocité, ils vous répondent froidement que la vie n'est rien, qu'on ne se vange pas de ses ennemis en les égorgeant, mais en leur faisant souffrir des tourmens longs, âpres & aigus; & que s'il n'y avoit que la mort à craindre dans la guerre, les femmes la feroient aussi librement que les hommes. A l'âge de vingt ans ils commencent à endosser le harnois, & le quittent à leur cinquantième année. S'ils portent les armes plutôt ou plus

tard ce n'est que pour marauder, mais ils ne sont point compris dans le nombre des guerriers.

Le fort des *Iroquois*, c'est de se battre dans une Forêt avec des armes à feu; car ils tirent fort adroitement, outre qu'ils savent très-bien ménager leur avantage, se couvrant des arbres, derrière lesquels ils tiennent ferme sans lâcher le pied après avoir fait leur décharge, quoique leurs ennemis soient quelquefois doublement supérieurs. Mais comme ils sont plus grands & moins agiles que les Méridionaux, ils sont moins propres à manier la massue, & à cause de cela ils sont presque toujours défaits en pleine campagne où l'on se bat avec cet instrument, ce qui fait qu'ils évitent les prairies autant qu'il leur est possible.

Les Sauvages ne se font la guerre que par surprise, c'est à dire que ceux qui découvrent sont presque toujours assurez de vaincre; ayant à choisir d'attaquer à la pointe du jour ou dans les défilez les plus dangereux.

Les Sauvages prennent toutes les précautions imaginables pour couvrir leur marche pendant le jour, envoyant des découvreurs de tous côtez, à moins que le Parti ne se sente assez fort pour n'avoir rien à craindre; car alors ils se contentent de marcher fort ferrez. Mais autant se négligent-ils pendant la nuit, n'ayant ni sentinelles, ni corps de garde à l'entrée de leur camp; ils font la Chasse des Castors avec la même assurance & la même sécurité.

dont je ne saurois douter après en avoir été tant de fois le témoin.

Les Guerriers n'entreprennent jamais rien sans l'avis des *Anciens* auxquels ils proposent les desseins qu'ils ont de faire des parties : ces Vieillards s'assemblent alors, & ils délibèrent sur les propositions des *Guerriers* ; ensuite l'Orateur sortant de la Cabane du Conseil déclare tout haut ce que l'on a résolu sur les propositions, afin que tout le Village en soit informé.

Il faut remarquer que chaque Village a son grand *Chef de guerre*, qui pour sa valeur, sa capacité, & son expérience, a été proclamé tel d'un consentement unanime. Cependant ce titre ne lui donne aucun pouvoir sur les *Guerriers* ; ces sortes de gens ne connoissant point la subordination Militaire non plus que la Civile. Cela est tellement vrai que si ce *Grand Chef* s'avisait de commander quelque chose au moindre homme de son parti, celui-ci qui ne sera peut-être qu'un fat & qu'un malotru, est en droit de répondre nettement à cette figure de Capitaine qu'il ait à faire lui-même ce qu'il ordonne aux autres ; mais le cas est si rare que je ne sai si l'on en pourroit citer un exemple. Cette indépendance néanmoins ne cause aucun préjudice. Le Grand Chef sans être revêtu de pouvoir & d'autorité ne laisse pas de trouver un parfait acquiescement ; car à peine il ouvre la bouche pour dire, je trouve à propos ceci ou cela, il faudroit détacher dix ou vingt hommes &c. que la chose est exé-

cutée.

cutée sur le champ, & sans la moindre opposition. Outre ce *Grand Chef*, il y en a quelques autres, qui ont chacun certaine quantité de Guerriers, attachez à eux par considération & par amitié; de sorte que ceux-ci ne sont regardez comme Chefs que par les gens de leur Famille & de leur Parti.

Quand les Anciens trouvent à propos qu'un Parti de *Guerriers* se mette en campagne, le *Grand Chef de Guerre* qui se trouve toujours au *Conseil*, a le privilège de se mettre à la tête préférablement à tout autre, ou de demeurer au Village si bon lui semble. S'il arrive qu'il veuille marcher, il fait crier dans toutes les ruës du Village par le *Crieur* de la Nation qu'un tel jour il donne un festin de Guerre aux gens qui voudront bien s'y trouver. Alors ceux qui ont envie d'être du Parti, font porter leurs plats à la Cabaue de ce *Grand Chef* au jour nommé, ne manquant pas de s'y trouver avant midi. L'Assemblée étant complete, le *Grand Chef* sort dans la Place publique la massüe à la main, & suivi de ses Guerriers qui s'affeyoient autour de lui. Aussi-tôt six Sauvages portant chacun une espèce de timbale propre plutôt au charivari qu'au son de la guerre, viennent s'accroupir au pied d'un poteau planté au centre de ce grand Cercle: en même tems le *Grand Chef* regardant fixement le Soleil, ce que toute sa troupe fait aussi à son imitation, il harangue le *Grand Esprit*; après quoi l'on offre ordinairement un Sa-

crifice. Cette cérémonie achevée, il chante sa chanson de Guerre, pendant que les Timbaliers battent la mesure à leur manière, & à la fin de chaque période qui contient un de ses exploits, il donne un coup de massue au poteau. Le Grand Chef ayant fini sa chanson, chaque *Guerrier* chante la sienne avec la même méthode, pourvu cependant qu'il ait fait une campagne, autrement il est obligé de garder le silence. Ensuite la troupe rentre dans la Cabane du Chef où le repas se trouve préparé.

S'il arrive que le *Grand Chef* ne juge pas à propos de commander le parti, & qu'il veuille demeurer au Village; les *Guerriers*, qui ont dessein de marcher, choisissent un des petits Chefs dont je viens de parler. Celui-ci observe les mêmes cérémonies de Harangue, de Sacrifice, de danses, & du festin qui se continuë chaque jour jusqu'à celui du départ.

Parmi les Sauvages de *Canada*, quelques uns de ces Partis font la moitié ou les trois quarts du chemin en Canot. Ce sont ceux qui habitent sur les rives des Lacs, aussi-bien que les *Iroquois*; ceux-ci ont cet avantage sur leurs ennemis qu'ils sont tous armez d'un bon fusil, au lieu que les autres ne portant cet instrument que pour la Chasse, il n'y a ordinairement que la moitié du Parti pendant le voyage qui en soit pourvu, ce qui fait que plus ils approchent du País de leurs ennemis, moins ils s'écartent pour chasser, sur tout
avec

avec les armes à feu dont le bruit les pourroit faire découvrir. Dès qu'ils sont à trente ou quarante lieues du danger, ils ne chassent plus, se contentant de porter chacun un petit sac de farine de bled d'Inde de la pesanteur de dix livres, laquelle ils mangent détrempee avec un peu d'eau sans être cuite, n'osant pas faire de feu.

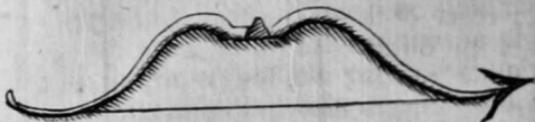
Si ces Peuples qui font la guerre aux *Iroquois*, sont *Illinois*, *Outagamis*, *Hurons* ou *Sauteurs*, & que ces Partis veuillent faire un coup de main, ne fussent-ils que trente, ils n'hésitent pas à s'avancer jusqu'au pied du Village des ennemis, comptant sur la vitesse de leurs jambes, en cas qu'ils fussent découverts. Cependant, ils ont la précaution de marcher l'un après l'autre, & celui qui se trouve le dernier a l'adresse de répandre des feuilles pour couvrir la piste. Après avoir franchi ce pas périlleux, & lors qu'ils sont entrez dans les champs des *Iroquois*, ils courent toute la nuit, passant la journée couchés sur le ventre dans de petits Bois ou dans des broussailles, tous ensemble, ou dispersés. Vers le soir, ou si-tôt que le Soleil est couché, ils sortent de leur embuscade attaquant tous ceux qu'ils rencontrent, sans distinction d'âge ni de Sexe; la coutume de ces Guerriers est de n'épargner ni les enfans, ni les femmes. Lors qu'ils ont fini leur massacre, & qu'ils ont levé la chevelure des morts, ils ont encore la hardiesse de faire le cri lugubre. Appercevant de loin quelques *Iroquois*, ils s'efforcent de leur

leur faire entendre qu'on a tué quelques-uns de leurs gens, qu'ils viennent leur donner la sepulture, que l'action s'est faite par un tel Chef, & par une telle Nation, après quoi ils s'enfuyent tous le plus vite qu'il leur est possible par des chemins différens, jusqu'à certain rendez-vous à trente ou quarante lieuës de là, sans être poursuivis des *Iroquois*, qui ne se donnent pas cette peine, sachant bien qu'ils n'ont pas les jarrets assez souples pour les pouvoir atteindre.

Si ces Partis font de deux ou trois cens hommes, ils tentent d'entrer adroitement la nuit dans le Village, faisant escalader les palissades par un ou deux Guerriers pour ouvrir les portes, en cas qu'elles soient fermées; mais il faut remarquer que les *Outaouas* aussi-bien que les autres Sauvages, qui n'ont ni tant de cœur, ni tant d'agilité, se contentent de chercher les *Iroquois* dans leur País de Chasse ou de Pêche, n'osant approcher de leurs Villages qu'à la distance de quarante lieuës, à moins qu'ils ne soient assurez d'un azile en cas qu'ils soient découverts ou poursuivis; ces lieux de refuge ne peuvent être que de petits Forts gardez par les *François*.

Les Sauvages ne font jamais de prisonniers aux portes des Villages de leurs ennemis, à cause de la diligence qu'ils sont obligez de faire, courant jour & nuit pour se sauver. C'est ordinairement dans les País de Chasse, de Pêche, & en d'autres lieux.

arc



Massue apellee Cassotete



fleche



Sauvage pris en guerre et
bruste par ses enemis



femme qui Comdamne a mort le
prisonier quon luy donne



Sauvage tue acoups
de fusil



Femme qui done luyic au prisonier
quon luy donne



Bajonnade aux prisoniers
condannés a mort



Sauvages reuenant de port



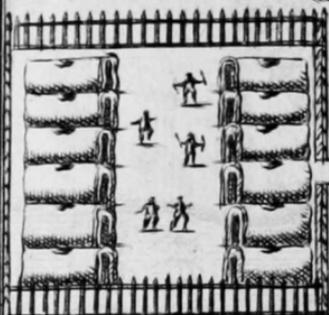
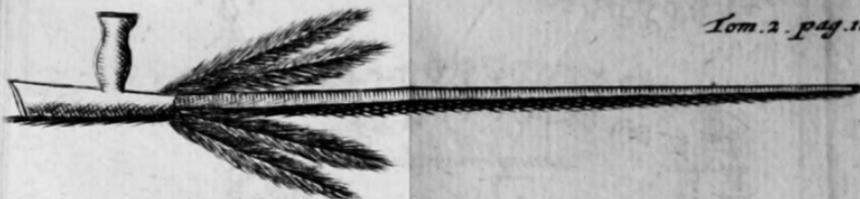
lieux où l'avantage de la surprise leur donne celui de la Victoire, qu'ils se saisissent de leurs ennemis ; alors le Parti le plus foible après avoir bien combattu, étant obligé de céder & de se battre en retraite sans ordre ni discipline, & fuyant chacun de son côté, il ne se peut faire que les Vainqueurs ne fassent des prisonniers. Il y a des Sauvages assez forts & assez adroits pour terrasser un homme, & le lier dans un moment. Mais il s'en trouve parmi les Vaincus, qui aiment mieux se tuer que de se laisser prendre ; & d'autres qu'on est contraint de blesser pour en venir à bout. Dès qu'un Sauvage est lié il chante sa chanson de mort, de la manière que je l'ai exprimé dans ma vingt-troisième Lettre. Les *Iroquois* qui ont le malheur d'être pris, n'ont qu'à se préparer à des tourmens affreux s'ils tombent entre les mains des *Oumamis*, des *Outaouas*, des *Algonkins*, & des Sauvages de l'*Acadie* ; car ces Peuples sont extrêmement cruels envers leurs captifs ; le moindre supplice qu'ils leur font souffrir, c'est d'obliger ces misérables à mettre le doigt dans le trou de la pipe du Victorieux lors qu'il fume, ce qui sert d'amusement à celui-ci pendant le voyage. Les autres Nations en usent avec beaucoup plus d'humanité. Ce n'est pas que depuis quelques années les *François* tâchent de leur persuader de faire à leurs ennemis le même traitement qu'ils en reçoivent. L'on doit conclure de là qu'il faut faire une grande différence entre les divers Peuples

Peuples du *Canada*, les uns sont bons, les autres mauvais ; les uns belliqueux , les autres lâches ; les uns agiles & les autres lourds & pesants ; en un mot, il en est de cette partie de l'*Amérique* comme de nôtre *Europe*, où chaque Nation ne se ressemble pas dans le bien & dans le mal : de sorte que les *Iroquois*, & ceux que je viens de nommer avec eux, brûlent la plupart de leurs captifs, pendant que les autres se contentent de les retenir dans l'esclavage sans en faire mourir aucun. C'est des premiers dont je parlerai dans les trois articles suivans. Si-tôt qu'un Parti de ces Barbares approche du Village, ils font autant de cris de mort qu'ils ont perdu d'hommes, & lors qu'ils n'en sont plus éloignez que de la portée d'un mousquet, ils recommencent le chant funeste & le répètent autant de fois qu'ils ont tué d'ennemis. Alors la jeunesse au dessous de seize ans, & au dessus de douze, se met en haye armée de bâtons pour en frapper les prisonniers, ce qu'ils exécutent de toute leur force, dès que les Guerriers ont fait leur entrée, portant au bout de leurs arcs les chevelures de ceux qu'ils ont tuez.

Le jour suivant les Anciens s'assemblent au Conseil pour la distribution des prisonniers, qui sont ordinairement presentez aux femmes ou filles de qui les parens ont été tuez, ou à celles qui manquent d'esclaves ; le partage étant fait, trois ou quatre jeunes coquins de quinze ans les prennent & les conduisent chez ces femmes
ou

Calumet de paix qui est une grande pipe &c.

Tom. 2. pag. 181



villages des Sauvages



*Sauvages attendant
à la porte du Village celui
qui porte le Calumet*

*Sauvage portant le Calumet
de paix et disant*

Etrangers



Sauvages qui demandent passage

*Canot du village
allant au devant*

*Canot qui a pris le
deuant pour porter le
calumet de paix*



Danse du Calumet



*Conseil
des anciens
ou vieillards*



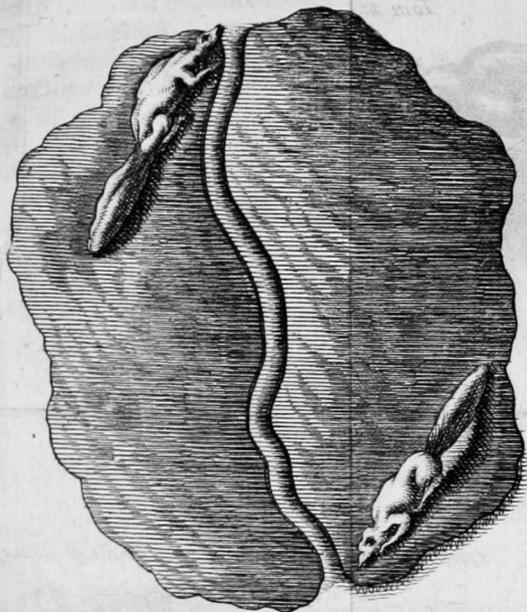
Danse de guerre

ou chez ces filles. Or si celle qui reçoit le sien veut qu'il meure, elle lui dit que son pere, son frere, son mari, &c. n'ayant point d'esclave pour le servir dans *le Pais des Morts*, il est nécessaire qu'il parte incessamment : & s'il y a des preuves que ce misérable prisonnier ait tué des femmes, ou des enfans durant sa vie; ces jeunes Bourreaux le mènent au *Bucher* où ils lui font souffrir ces cruautés atroces, dont je vous ai parlé dans ma *vingt-troisième Lettre*, & souvent même quelque chose encore de plus horrible. Mais si l'infortuné captif peut vérifier qu'il n'a jamais tué que des hommes, ils se contentent de le fusiller. Si cette femme, ou fille, veut le sauver (ce qui arrive assez souvent) elle le prend par la main, & après l'avoir fait entrer dans sa Cabane elle coupe ses liens, lui faisant donner des hardes, des armes, & de quoi manger & fumer : Elle l'accompagne ordinairement cette honnêteté de ces paroles; *Je t'ai donné la vie, je t'ai delivé, pren courage, sers moi bien, n'aye pas le cœur mauvais, & tu auras sujet de te consoler d'avoir perdu ton Pais & tes Parens.* Les femmes *Iroquoises* adoptent quelquefois les prisonniers qu'on leur donne pour s'en servir à leur gré, & alors ils sont regardés comme gens de la Nation. Quant aux femmes prisonnières on les distribue aux hommes, & ceux-ci leur accordent infailliblement la vie.

Il faut remarquer que les Sauvages de *Canada* n'échangent jamais leurs prisonniers.

niers. Dès qu'ils sont liez, ils sont considérez comme morts de leurs Parens, aussi bien que de toute leur propre Nation, à moins qu'ils n'ayent été si fort bleffez (quand on les a pris) qu'il leur ait été impossible de se tuer eux-mêmes ; en ce cas, ils les reçoivent lors qu'ils peuvent se sauver, au lieu que quand les autres reviendroient, ils seroient méconnus même de leurs plus proches, & personne ne voudroit absolument les recevoir. La manière dont les Sauvages font la Guerre est si rude qu'il faut avoir des corps de fer, pour résister aux fatigues qu'ils sont obligez d'essuyer : Tellement que cela joint au peu de quartier qu'ils se font les uns aux autres, n'épargnant ordinairement ni femmes, ni enfans, il ne faut pas s'étonner si le nombre de leurs Guerriers est si petit ; à peine quelquefois s'en trouve-t-il mille dans une Nation.

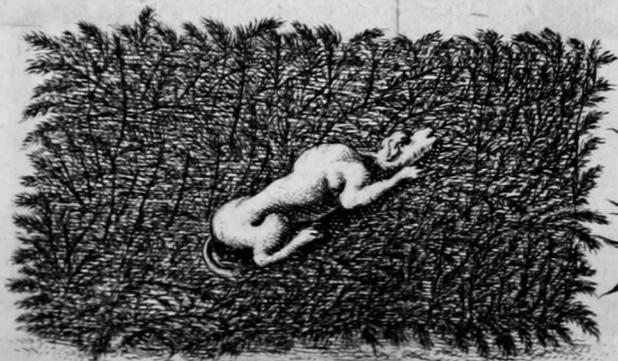
Les Sauvages ont assez de peine à se résoudre de déclarer la Guerre. Il faut qu'ils tiennent bien des Conseils, & qu'ils soient très-assurez des Nations voisines dont ils demandent l'Alliance ou la Neutralité. Outre cela, ils veulent connoître à fonds les intentions de celles qui sont les plus éloignées, afin de prendre des mesures justes, examinant sérieusement les suites & tâchant de prévoir tous les accidens qui pourroient survenir. Ils ont la précaution d'envoyer chez les Peuples avec lesquels ils veulent s'allier, pour savoir adroitement si les *Anciens* ont d'assez bonnes têtes
pour



Armes des outagamis apellés renards



Armes des outchipoues apellés Sauteurs



Armes des pouteouatamis apellés puants



Armes des oumaris

pour gouverner & conseiller judicieusement & à propos leurs *Guerriers*, dont ils veulent connoître le nombre aussi bien que la valeur & l'expérience. Après cela ils considèrent les moyens de faire leur commerce de Pelleteries avec les *François* sans desavantage, & ceux de pouvoir chasser les Castors durant l'Hiver sans courir aucun danger. Ils proposent sur tout à leurs Alliez de ne finir point la guerre, qu'après avoir entièrement détruit leurs ennemis, ou les avoir obliger d'abandonner leur País. Tel fut l'engagement du *Rat* avec Mr. *Denonville*, comme je l'ai dit ci-devant.

La manière dont les Sauvages se déclarent la guerre, c'est en renvoyant un esclave de la Nation avec laquelle ils veulent se brouiller; & lui recommandant de porter au Village de ses gens une hache dont le manche est peint de rouge & de noir. Quelquefois ils en renvoient trois ou quatre, auxquels ils font promettre avant que de partir, qu'ils ne porteront point les armes contre eux, ce que ceux-ci observent ordinairement sur leur parole.

Il ne me reste plus qu'à vous dire comment ils font la Paix. Il faut savoir que ce n'est jamais qu'après une longue guerre que les Sauvages tâchent d'entrer en accommodement. Mais lors qu'ils connoissent qu'il est de leur intérêt d'en venir là, ils détachent cinq, dix, quinze ou vingt *Guerriers*, plus ou moins, pour aller faire des propositions à leurs ennemis; quelquefois ces

En-

Envoyez vont par terre, & quelquefois en Canot portant toujours le Grand *Calumet de Paix* à la main, à peu près comme un Cornette porte son étendard. Je vous ai dit dans ma septième Lettre, la vénération que tous les Sauvages de *Canada* ont pour cette fameuse pipe ; il n'y a point d'exemple qu'ils en ayent jamais violé les droits sacrez avant l'Ambassade du *Chevalier Do*, en revanche de l'affaire du *Rat*, comme il est expliqué dans ma dix-septième Lettre. Dès que ces Envoyez par terre arrivent à la portée du mousquet du Village, quelques jeunes gens en sortent, & se placent en figure ovale. Aussi-tôt celui qui porte ce grand *Signe de Paix*, s'avance vers eux chantant & dansant la danse du Calumet, ce qui se fait pendant que les Anciens tiennent conseil. Si les Habitans du Village ne trouvent pas à propos d'accepter la Paix ; l'*Orateur* vient haranguer le porteur du Calumet, qui va rejoindre ses Compagnons : on régale cette bande pacifique de présens, qui consistent en tentes, bled, viande & poisson ; mais on lui signifie de se retirer dès le lendemain. Si au contraire les Anciens consentent à la Paix, l'on va au devant de ceux qui la proposent, on les fait tous entrer dans le Village, & on les loge parfaitement bien, en les défrayant copieusement pendant tout le temps de la Négociation. Ceux qui abo-
dent par eau détachent un Canot pendant que les autres demeurent derrière, & dans le moment qu'il approche du Village, on en-



A



B



C



D



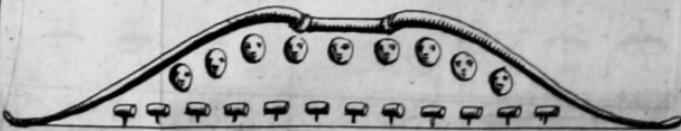
E



F



G



H



I



envoie un autre Canot au devant de lui pour le recevoir & pour le conduire à l'Habitation, où les Cérémonies que je viens de dire se font aussi de la même manière. Ce *grand Calumet* sert aussi à tous les Sauvages amis qui demandent passage, soit par terre soit en Canot, pour aller à la guerre ou à la Chasse.

Des Armoiries de quelques Nations Sauvages.

Après tout ce que je vous ai dit de l'ignorance des Sauvages à l'égard des Sciences, vous ne trouverez pas étrange de ce qu'ils ignorent aussi celle du Blason. Les figures ici jointes vous paroîtront ridicules, j'en suis sûr, car elles le sont effectivement; mais au bout du compte il faut se contenter d'excuser ces misérables sans se moquer de leur imagination extravagante. Il suffit que ces Armoiries leur servent, telles que vous les voyez, au seul usage que voici.

Lors qu'un parti de Sauvages a fait quelque coup sur les ennemis, en quelque endroit que ce puisse être, les vainqueurs ont le soin de peler des arbres jusqu'à cinq ou six pieds de hauteur à tous les endroits où ils s'arrêtent en s'en retournant en leurs Pais; ensuite à l'honneur de leur Victoire ils y peignent certaines images, avec du charbon pilé, & broyé dans la graisse ou dans l'huile. Ces marques que vous verrez dépeintes & expliquées au chapitre suivant demeurent comme gravées sur cet arbre

arbre depouillé de son écorce quelquefois dix ou douze ans sans que la pluye les puisse effacer.

Ils font ceci pour faire connoître aux Indiens & aux venans l'exploit qu'ils ont fait Les armes de la Nation & même quelque fois la marque particulière du Chef du parti, y sont peintes avec les couleurs &c dont je me suis avisé de vous faire la description.

Les cinq Nations *Outaouases* portent de *Sinople* à quatre Elans de *Sable* cantonnez & regardant les quatre angles de l'écu au monceau de gravier en cœur.

Les *Illinois* portent à la feuille de Hêtre, au papillon d'*argent*.

Les *Nadouessis*, ou *Scioux*, portent à l'écureuil de *Gueule* mordant une Citrouille d'*or*.

Les *Hurons* portent au Castor de *Sable* acroupi sur une Cabane d'*argent* au milieu d'un étang.

Les *Outagamis* portent à la prairie de *Sinople* traversée d'une Rivière serpentant en pal, a deux Rénards de *Gueule* aux deux extremittez de la Rivière, Chef & pointe.

Les *Ponteouatamis* appelez *Puants*, portent au chien d'*argent* dormant sur une natte d'*or*. Ceux-ci suivent moins les régles du Blason que les autres.

Les *Oumamis* portent à l'Ours de *Sable*, déchirant de ses deux pattes un arbre de *Sinople*, mouffu & couché en face.

Les *Outchipones* appelez *Sauteurs* portent à

à l'aigle de *Sable* perché sur le sommet d'un
 Rocher d'*argent*, & devant un hibou de
Gueule.

*Explication des Hiéroglyphes ici dépeints
 vis-à-vis des Lettres A B C D E
 F G H I K, placées à côté de la
 Colonne qui représente le pied d'un ar-
 bre supposé.*

A Prendre le mot de Hiéroglyphe en sa
 signification naturelle, c'est uniquement
 la représentation des objets sacrez & divins
 que nos idées se forment ; cependant sans
 avoir égard à l'origine de ce mot Grec,
 me servant du privilège d'une infinité d'Au-
 teurs, j'appellerai symboles Hiéroglyphiques,
 tout ce qui est dépeint à côté des Lettres
 suivantes.

*A. Vis-à-vis de cette Lettre, vous voyez
 les armes de France & une Hache au dessus.
 Or la Hache est le symbole de la guerre
 parmi les Sauvages, comme le Calumet est
 celui de la Paix ; ainsi cela signifie que les
 François ont levé la Hache, c'est-à-dire
 qu'ils ont été à la guerre au nombre d'au-
 tant de dizaines d'hommes que vous voyez
 de marques aux environs, lesquelles étant
 au nombre de 18. font 180. Guerriers Fran-
 çois.*

*B. Vis-à-vis de cette Lettre vous voyez
 une montagne qui représente la Ville de
 Monreal (selon les Sauvages) & l'Oiseau
 partant du sommet signifie le départ. Cette*

Lune sur le dos du Cerf signifie le tems du premier quartier de celle de Juillet, appellée la Lune au Cerf.

C. Vis-à-vis de cette Lettre vous découvrez un Canot, qui signifie qu'on a voyagé par eau autant de journées que vous y voyez de Cabanes; c'est-à-dire, 21. jours.

D. Vis-à-vis de cette Lettre vous découvrez un pied, qui signifie qu'on a marché ensuite autant de jours que vous y voyez de Cabanes; c'est-à-dire, 7. journées de Guerriers, chacune valant 5. lieues communes de France, ou de vingt au degré.

E. A côté de cette Lettre vous voyez une main, & trois Cabanes, qui signifient qu'on est approché jusqu'à trois journées du Village des *Iroquois Tsonontouans*, dont les armes sont la Cabane avec les deux arbres panchez que vous découvrez. Ensuite ce Soleil marque que c'est justement à l'Orient de ce Village qu'on a été. Car il faut remarquer que si l'on eut marché à l'Occident, les armes de ces Sauvages seroient placées à l'endroit où est la main, & la main seroit tournée & placée à l'endroit où sont ces armes d'une Cabane & deux arbres.

F. A côté de cette Lettre vous voyez douze marques, qui signifient douze dizaines d'hommes comme à la Lettre A. La Cabane avec ces deux arbres étant les armes des *Tsonontouans*, signifie que ce sont des gens de cette Nation. Et l'homme qui paroît couché marque qu'ils ont été surpris.

G. Vous

G. Vous voyez à côté de cette Lettre une massüe & onze têtes, ce qui signifie qu'on a tué onze *Tsonontouans*, & les cinq hommes debout sur cinq marques signifient autant de dizaines de prisonniers de guerre qu'on amène.

H. A côté de cette Lettre vous voyez dans un arc neuf têtes, c'est-à-dire que neuf des agresseurs ou du parti vainqueur, que j'ai supposé être *François*, ont été tuez, & les douze marques qui paroissent au dessous signifient un tel nombre de bleffez.

I. A côté de cette Lettre vous voyez des fleches décochées en l'air, les unes deçà les autres delà, qui signifient une bonne défense ou une résistance vigoureuse de part & d'autre.

K. Vous voyez les fleches filant toutes d'un même côté, supposé que les vaincus l'ont été en fuyant ou en se battant en retraite, en confusion & en desordre.

Tout ceci réduit en quatre mots veut dire que 180. *François* étant partis de *Monreal* au premier quartier de la Lune de Juillet naviguerent vingt-un jours : ensuite après avoir fait trente-cinq lieues à pied, ils surprirent 120. *Tsonontouans* à l'Orient de leur Village, d'entre lesquels onze perdirent la vie & cinquante furent pris, avec perte de la part des *François* de neuf hommes & de douze bleffez, le combat ayant été fort opiniâtré.

Nous concluons de là vous & moi que nous devons bien rendre graces à Dieu de

196 MEMOIRES DE L'AMERIQUE.
nous avoir donné les moyens d'exprimer nos
pensées & nos sentimens par le simple arrai-
gement de 23. Lettres, sur tout, de pouvo-
écrire en moins d'une minute un discours
dont les *Américains* ne sauroient donner
l'intelligence dans une heure avec leurs im-
pertinens Hiéroglyphes ; le nombre qu'ils e-
ont, quoi qu'assez médiocre, est capabl-
d'embarrasser extrêmement l'esprit d'un *Eu-
ropéen*, ce qui fait que je me suis content-
d'apprendre les plus essentiels plutôt par né-
cessité que par curiosité. Je pourrois vous en
envoyer d'autres aussi extravagans que ceux
ci, mais comme ils ne vous feroient d'aucu-
ne utilité, je m'épargnerai la peine de les tra-
cer sur le papier, en vous épargnant le tems
de les examiner.

Je suis, Monsieur, vôtre &c.



C O N-



CONVERSATIONS
 DE
 L'AUTEUR
 DE CES VOYAGES
 AVEC
 ADARIO
 SAUVAGE DISTINGUÉ;
 Où l'on voit une Description exacte des
 Coûtumes, des Inclinations & des
 Mœurs de ces Peuples.

I. CONVERSATION.

Sur la Religion.



LA HONTAN.
 H! c'est donc vous, mon cher
 ADARIO, soyez le très-bien
 venu: J'ai une vraie joie de pou-
 voir vous entretenir; la Matière
 comme vous savez ne peut être
 plus importante puisque nous sommes con-
 venus.

168 CONVERSATIONS DU
venus de parler de Religion ; & que je dois
vous expliquer les grands Myſtères de la
mienne.

A D A R I O.

Il ne tient qu'à toi de parler , MON
C H E R F R E R E , je t'écouterai avec plaisir,
& tu m'obligeras de m'inſtruire à fonds de
choſes dont les Jeſuites nous fatignent les
oreilles depuis ſi long-temps : mais à condi-
tion que nous parlerons avec une entière
franchiſe. Avant que de commencer , di-
moi , je te prie , ſi tu es auſſi perſuadé que
les Jeſuites prétendent l'être ? Car en ce
cas-là il eſt inutile d'entrer en matière. Ces
gens-là nous débitent tant de Fables , tant
de Romans , & des Sottiſes ſi groſſieres , que
je leur crois trop d'eſprit pour en être con-
vaincus ; c'eſt toute la grace que je puis
leur faire.

L A H O N T A N.

Je ne repondrai point du ſentiment des Je-
ſuites ; mais je croi que mes Raiſons s'ac-
corderont fort bien avec les leurs. Il faut
ſuppoſer d'abord que le Paradis n'eſt que
pour ceux qui profeſſent la Religion Chré-
tienne. Le Grand Eſprit n'a permis la dé-
couverte de l'*Amerique* que pour en ſauver
les Peuples par la Lumière de l'*Evangile* :
Oui , il faut que tu ſaches que le bon plai-
ſir de Dieu a été qu'on prêchât les Veritez
de la Religion Chrétienne à ta Nation pour
lui

lui procurer l'entrée du Ciel qui doit être le séjour éternel de toutes les bonnes Ames. C'est un grand malheur pour toi que tu refuses de profiter pour ton salut des belles Qualitez dont Dieu a bien voulu te partager. La Vie n'est qu'un soufle ; tu peux mourir à tous momens , & le Temps est infiniment précieux. Cesse donc de t'imaginer que le Christianisme soit si rigoureux , hâte-toi de l'embrasser ; & déplore les Années que tu as passé dans l'Aveuglement, sans connoître ni le vrai Dieu ni le Culte qui lui appartient.

A D A R I O.

Sans connoître le vrai Dieu ! Penses-tu donc bien à ce que tu dis ? Je crois que tu rêves. Après avoir demeuré si long-temps parmi nous, es-tu assez simple pour nous croire sans Religion ? Ignores-tu que nous reconnoissons le Créateur de l'Univers sous le titre de GRAND ESPRIT ou de Maître de la Vie, qui est en tout, & que rien ne borne. Nous croyons de plus que notre Ame ne meurt point, & que le Grand Esprit nous a donné le pouvoir de raisonner, & de connoître le Bien aussi éloigné du Mal que le Ciel l'est de la Terre, afin d'observer les Regles de la Justice & de la Sagesse. Ce Grand Maître de la Vie veut que notre Ame soit paisible & tranquille ; il abhorre le trouble & l'inquietude de l'Esprit parce que c'est ce qui rend les Hommes méchans. Nous sommes persuadés que la Vie

200 **C O N S I D E R A T I O N S D U**
n'est qu'un Songe & que la Mort est le moment du Reveil, après lequel l'Âme voit distinctement la Nature & les Qualitez de toutes choses. Nôtre Âme est d'une étendue si bornée qu'elle ne peut pas s'élever d'un pouce au dessus de la Terre ; si bien que nous ne devons point la tourmenter ni la gêner par de vains efforts pour approfondir des choses qui sont aussi peu vraisemblables qu'elles sont effectivement invisibles. Voilà, mon cher Ami, le principal de nôtre Créance, & nous y ajustons exactement nos Mœurs. Nous ne doutons point qu'après la Mort il n'y ait un Pays des Âmes ; mais nous ne conviendrons jamais avec vous qu'après cette Vie il y ait deux différentes Demeures, l'une bonne & l'autre mauvaise ; car nous ne savons pas si pour cela le Grand Esprit met assez de différence entre ce que nous apellons le Bien & le Mal. Parce que vôtre Culte est différent du nôtre, s'ensuit-il que nous n'ayons point de Religion ? Tu fais que j'ai été en *France*, à la *Nouvelle York* & à *Quebec* où je me suis instruit des Usages & des Opinions des *Anglois* & des *François*. Vos Jésuites prétendent que de six ou sept cens sortes de Religions qu'il y a peut-être dans le Monde une seule est la bonne & véritable, savoir, la leur ; hors de laquelle personne ne peut éviter je ne sai quelles Flames qui brûleront les Âmes éternellement. Ils avancent hardiment cette reverie, & quand nous leur demandons des Preuves, ils nous accablent de mots qui ne prouvent rien.

LA HONTAN.

Nos Jésuites ont grand'raison, ADARIO, de soutenir qu'il y a de mechantes Ames; quand il n'y auroit que la tienne elle pourroit leur servir de Preuve. En vain demandes-tu à nos gens de te convaincre par Raison. Pour être persuadé des Veritez de la Religion Chrétienne, il faut soumettre entierement son Esprit à tout ce qu'elle enseigne: Tout ce que tu as allegué en faveur de ta Cause n'est qu'une pure extravagance. Tu te figures cette demeure des Ames comme un Pays de Chasse semblable à celui-ci, & c'est une Chimere. Nos Saintes Ecritures nous donnent une idée toute différente de l'autre Monde; elles nous aprennent qu'il y a un Paradis situé au delà des Etoiles les plus élevées, lieu où le Grand Esprit fait sa principale Residence, environné de sa Gloire & des Ames de tous les bons Chrétiens: Ces mêmes Ecritures nous obligent à craindre un Enfer que nous croyons placé au Centre de la Terre; c'est-là que les Ames tant de ceux qui ont rejeté la Verité de l'Évangile que celles des mauvais Chrétiens brûleront pendant toute l'Eternité sans jamais être consumées. C'est surquoi tu dois faire une serieuse reflexion.

ADARIO.

Si bien donc que pour être éclairé par ces saintes Ecritures que toi & tes Jésuites

202. CONVERSATIONS DU

nous citez sans cesse, il faut debuter par cette Foi aveugle dont ces bons Peres nous étourdisent à tout moment. Mais di-moi, je te prie; avoir une pleine Foi, & être tout à fait persuadé, n'est-ce pas précisément la même chose? Tu ne me feras jamais concevoir qu'on puisse croire quelque chose sans l'avoir vû de ses propres yeux, ou sans qu'elle nous soit prouvée par des Veritez claires & solides qui nous sont déjà connues? Comment donc veux-tu que j'aye cette Foi, puisque tu ne saurois ni me montrer à l'œil, ni me prouver clairement la moindre chose de ce que tu m'avances? Croi-moi, mon cher Ami, ne t'enfonce point dans ces ténèbres, renonce à tes Saintes Ecritures, ce n'est qu'un amas de Mensonges & de Visions: ne m'objecte plus ces fortes de Chimeres, ou rompons la Conversation; car il faut que tu te souviennes une bonne fois pour toutes, que nous n'admettons rien sans Preuve. Sur quel Fondement solide apuyes-tu cette opinion des bonnes Ames qui demeurent avec le Grand Esprit au delà des Etoiles, & des mauvaises qui sont tourmentées au Centre de la Terre? Supposé que Dieu ait fait un Homme pour le rendre éternellement malheureux on ne peut disculper ce même Dieu de Tyrannie & de Cruauté. Je te vois venir là-dessus avec tes saintes Ecritures; Hé bien je te les passe: mais il faut que tu tombes d'accord que si les Ames des Mechans sont tourmentées éternellement au Centre de la Terre, elle doit donc durer toujours: or tes Jesuites

BARON DE LA HONTAN. 203
tes nous enseignent positivement le contraire. Si selon eux la Terre doit être consumée, vôtre Enfer ne subsistera plus. D'ailleurs, cette Ame étant selon toi un pur Esprit, & en effet mille fois plus legere que la fumée, comment peux-tu t'imaginer que contre sa propre Nature elle tende au Centre de la Terre? Sa legereté ne doit-elle pas plutôt l'emporter vers le Soleil? Vous pourriez avec beaucoup plus de vraisemblance établir vôtre Enfer dans cette Etoile, vû qu'elle est incomparablement plus chaude que la Terre.

LA HONTAN.

Veux-tu m'en croire, mon cher ADARIO? c'est ton extrême Aveuglement qui fait tout ton malheur; ton insensibilité est la vraie cause qui te fait rejeter la Foi de nos Ecritures. Si tu voulois faire un bon effort pour secouer les préjugés de ta naissance, tu gouterois d'abord nos saintes Veritez. Jette les yeux sur nos Propheties, il est certain qu'elles ont été écrites avant les Evenemens qu'elles prédisent. D'ailleurs cette Ecriture que tu rejettes est confirmée par le Temoignage même des Auteurs Payens, & par des Monumens incontestables de l'Antiquité la plus reculée. Compte sur ce que je te dis. Si tu voulois réfléchir serieusement sur la maniere dont la Religion Chrétienne a été établie dans le Monde & sur les grands effets qu'elle a produit parmi les Hommes; si tu voulois appercevoir ces

204 CONVERSATIONS DU
Caractères de Verité, de Sincérité, & de Divi-
nité qui brillent dans nos Ecritures; enfin, si
tu te donnois la peine d'entrer dans le détail
de nôtre Culte tu serois contraint d'avouer
que ses Dogmes, ses Préceptes, ses Promes-
ses, ses Menaces n'ont rien que de raison-
nable, que de juste, que de conforme aux
Lumieres & aux Sentimens de la Nature,
en un mot qui ne convienne au Bon-Sens
& à la Conscience.

A D A R I O.

Voilà justement le Galimatias ordinaire
de vos Jesuites. Ils prétendent que le Grand
Esprit ait ordonné irrevocablement tout ce
qui s'est passé depuis cinq ou six mille ans.
Ils nous content comment le Ciel & la Ter-
re ont été créés, comment l'Homme fut
pêtri de la boue, & la Femme tirée d'une
côte de l'Homme, comme si l'Ouvrier ne
pouvoit pas former ce couple de la même
étouffe. Ils jargonent encore que cet Hom-
me nouvellement bâti fut mis dans un Jar-
din fruitier, où à la sollicitation d'un Ser-
pent il mordit à une Pomme, ce qui mit le
Grand Esprit dans une telle colere qu'il fit
pendre son propre Fils pour racheter le Gen-
re humain. Si je te soutiens qu'ils ne nous
débitent en tout cela que des Imaginations
& des Fables, tu ne manqueras pas de m'al-
leguer ton Ecriture. Examinons donc un
peu l'Autorité de cette même Ecriture, qui
fait le Fondement & la force de toutes tes
Preuves. Je te prens d'abord par ton pro-
pre.

BARON DE LA HONTAN. 205
pre aveu ; tu conviens que cette Ecriture a eu un commencement, que la date de son invention n'est pas plus ancienne que de trois ou quatre mille ans, & que même elle n'est imprimée que depuis environ trois Siècles. Or quand on considère les différens événemens qui peuvent arriver dans le cours de plusieurs Ages, il faut être d'une crédulité bien ridicule pour acquiescer à toutes les fadaïses contenues dans ce grand Livre auquel vous voulez nous faire sacrifier notre Raison. Servons-nous d'une comparaison : les Livres que vos Jésuites font sur les affaires de notre Pays, sont-ils autre chose qu'un amas de Fictions, de Faussètez & de Mensonges ? Si donc nous trouvons si peu de vérité dans ce qui s'imprime sous nos yeux, comment me persuaderas-tu que cette Ecriture qui nous raconte des faits si extraordinaires & si anciens, qui a coulé à travers un si grand nombre de Siècles par plusieurs Langues inconnues, ait été sincère dans son Origine, ou que du moins elle n'ait pas été corrompue par l'Ignorance ou par la malice des Copistes & des Traducteurs. Je pourrois t'apporter ici quantité d'autres Raisons non moins solides que celle-là pour te convaincre que je ne dois ajouter foi qu'à des choses visibles & probables.

L A H O N T A N .

Mon pauvre ADARIO, je déplore ton Aveuglement : J'ai beau t'exposer l'évidence & la certitude de la Religion Chrétienne ; bien loin de te rendre à mes Raifons, tu m'opposes des Chimeres & des grosses sottises. Ta comparaison touchant les Ecrits des Jesuites ne vaut rien ; ces bons Peres ont pu être trompez par ceux qui leur ont fourni des Memoires. Tu as certainement bonne grace de mettre en parallele des minuties comme sont les Descriptions de *Canada*, avec un Livre qui traitant de la grandeur de Dieu & du salut des Hommes est de la dernière importance, & auquel Livre cent differens Auteurs ont travaillé sans se contredire.

A D A R I O .

Sans se contredire ! serieusement y penses-tu ? Ce Livre que tu appelles saint n'est-ce pas une source inépuisable de Contradictions ? Ce même Evangile que tes Jesuites ont sans cesse à la bouche, n'est-il pas une occasion éternelle de Discorde entre les *Anglois* & les *François* ; & cependant vous nous assurez d'un air de certitude qu'il n'y a pas une seule phrase dans ce Livre qui ne soit émanée de la bouche du Grand Esprit. Je te demande : si le Grand Esprit a eu dessein de se faire entendre, pourquoi parler si confusement ? pourquoi tout ce qu'il dit est-il rem-

rempli de doutes & d'ambiguité? De deux choses l'une: Si Dieu a conversé sur la Terre avec les Hommes, il a dû leur parler si clairement qu'il fut même intelligible aux Enfans, auquel cas il s'enfuit manifestement qu'il ne resteroit plus rien de tout ce qu'il a dit. Si au contraire ce que vous appelez son Évangile est véritablement de lui il faut donc conclurre que Dieu n'a parlé sur la Terre que pour y exciter des Troubles & des Divisions, ce qui est incompatible avec sa Bonté. Que je consulte un *Anglois*, il m'assure que vous & lui faites profession du même Évangile & cependant il y a une différence entre vos deux Religions comme du jour à la nuit. L'*Anglois* dit, ma Religion est constamment la meilleure: cela est faux, répond le Jésuite, tout autre Culte que le mien est digne de l'Enfer. Puisque la Terre est toute bigarrée de Religions, à qui faudra-t'il s'adresser pour connoître sûrement la véritable? Dans un nombre infini d'hommes qui aspirent au salut par des Routes toutes opposées, quelle capacité peut suffire pour en découvrir le bon & unique Chemin? Fai fond sur ce que je te dis, mon Ami; Le Grand Esprit est sage, toutes ses Oeuvres sont parfaites, c'est lui qui nous a formés, & lui seul sait ce que nous deviendrons. C'est donc à nous de vivre en repos sans nous inquiéter de ce qui nous est impénétrable. Il t'a fait naître en *France* afin que tes yeux & ta Raison te fussent inutiles: Il m'a fait naître *Huron* pour ne rien croire que ce que je vois & que ce que je comprends.

L A H O N T A N .

Pauvre Aveugle ! c'est faute d'écouter assez ta Raison que tu refuses d'être Chrétien. N'oppose rien à la clarté de cette Raison, tu apercevras aussi-tôt que nôtre Evangile est uniforme & qu'il ne renferme aucune contradiction. Les *Anglois* & les *François* adorent le même *Jésus-Christ*, & leur Culte seroit tout à fait le même si ce n'est qu'ils interprètent différemment certains endroits de nôtre Evangile. Voici le principal sujet de leurs Disputes : Le Fils de Dieu ayant déclaré avant sa mort qu'un morceau de Pain étoit son Corps, les *François* prennent la chose à la lettre alleguant pour Raison que Dieu ne sauroit mentir. Le même Fils de Dieu ordonna à ses Sectateurs de manger souvent en memoire de lui ce même Pain devenu son Corps. En vertu de cette Ordonnance les *François* célèbrent tous les jours une Ceremonie qu'ils nomment la Messe, dans laquelle ils croient changer le Pain au Corps du Fils de Dieu, & le mangent, persuadez que la plus petite particule de ce Pain consacré est le Corps tout entier de *Jésus-Christ*. Au contraire les *Anglois* prétendent que le Fils de Dieu faisant son séjour dans le Ciel, ne peut pas avoir une présence corporelle sur la Terre ; & ils emploient les Paroles mêmes de l'Ordonnance de *Jésus-Christ* pour prouver qu'il n'est dans le pain que par Figure & par Ressemblance. Voilà la grande Barriere qui nous separe : quant au reste peut-être pourroit-on s'accommoder.

A D A R I O.

Il est donc au moins certain que ce Fils du Grand Esprit s'est expliqué d'une manière embarrassée & sujette à contradiction, puisque les *Anglois* & les *François* disputent avec tant de chaleur pour trouver le sens véritable de ses paroles ; jusques-là qu'on peut croire que cette contestation est la source de la Haine implacable & de la grande Animosité que l'on voit entre les deux Nations. Mais ce n'est pas sur quoi je veux insister. Veux-tu que je te dise, mon Frere ? Les *Anglois* & les *François* sont également foux de croire sur l'Autorité d'une Ecriture toute remplie d'ambiguité, que le Grand Esprit ait pu devenir Homme ; d'une Ecriture, dis-je, où l'on trouve des grossieretez qui ne s'accordent absolument point avec un Etre si parfait. Les Jesuites nous assurent que le Fils du Grand Esprit a déclaré qu'il vouloit sincerement sauver tous les Hommes. Qui ne croiroit après cela que pas un Homme ne sera damné ? Vôtre même Fils de Dieu a pourtant dit, *plusieurs sont appellez, mais peu sont choisis*. Contradiction manifeste. Dieu, disent les bons Peres, veut bien sauver les Hommes, mais à condition que les Hommes voudront eux-mêmes être sauvez. Mais Dieu a parlé positivement. Pourquoi donc ajouter une condition ? Je me trompe fort si je ne vais pas vous dire le nœud de l'affaire. Les Jesuites pour se rendre necessaires, prétendent savoir mieux que les autres le secret

cret du Toutpuissant. Je te pose un Cas : Le Grand Capitaine Général de *France* ordonne en Maître à tous ses Esclaves de *Canada* de venir en *France* pour y faire fortune : ces Esclaves répondent, nous n'en ferons rien. Ce Grand Capitaine Général de la *France*, quelque irresistible que soit sa Volonté, n'a pu déterminer cela sans notre consentement; n'est-il pas vrai, notre Ami, qu'on traiteroit leur Réponse de ridicule & qu'on les forceroit de faire le Voyage de *France*. Je vous défie de me répondre là-dessus. Enfin les Jesuites me proposent tant d'absurdités, tant de contrarietes tirées de vos Ecritures, que j'admire comment ils sont assez ridicules pour appeller ce Livre-là, un Livre sacré. Prenons cette Ecriture par le Fondement; elle pose d'abord que l'Homme & la Femme ne faisant que sortir des mains du Grand Esprit mangent contre son ordre du plus beau fruit du Jardin, & en sont également punis. Je n'examine point quelle a été cette punition, il est toujours vrai que Dieu ayant très-bien sçu que ces pauvres gens ne manqueroient pas de succomber à la Tentation, ils étoient en droit de lui reprocher qu'il ne les avoit formez que pour les rendre malheureux. Passons du premier Homme à sa Posterité, que les Jesuites prétendent avoir été envelopée dans son Châtiment. Est-ce donc que les Enfans sont responsables de la gourmandise du Pere & de la Mere. Si quelqu'un de nous avoit tué son Capitaine, seroit-il juste d'étendre la Punition sur toute la Famille du Meurtrier? Faudroit-il pour ce-

la exterminer Pere, Mere, Freres, Enfans, Cousins, Oncles, toute la Generation? Respondrez-vous que le Grand Esprit en créant l'Homme, ignoroit ce que cet Ouvrage feroit après la Création? Ce seroit une absurdité grossiere. Mais je veux bien te passer que tout le Genre Humain ait été complice du Crime (quoiqu'au fonds il n'y ait rien de plus injuste ni de plus ridicule) comment accorder cette Punition avec le Témoignage de v^{otre} Ecriture qui dit que le Grand Esprit est souverainement Bon, & que sa Tendresse pour l'Homme surpasse infiniment tous ses autres Attributs. L'idée qu'on se forme de sa Puissance est si vaste que quand on concevroit tous les Hommes passés, présens & avenir réunis dans une seule Personne, ce ne seroit encore qu'un Atome en comparaison de son Pouvoir. Puis donc qu'il est encore incomparablement meilleur qu'il n'est Puissant, est-il concevable qu'il n'ait pas daigné faire grace à ce Criminel & à ses Descendans? Cela ne lui auroit coûté qu'un mot. De plus, cet Etre est Grand, Infini, Incomprehensible, & cependant vous le croyez un Homme qui a mené ici bas une vie miserable, & qui a fini par une mort infame, le tout pour une chetive Créature cent millions de millions de fois plus au dessous de lui qu'une Mouche ne l'est du Soleil & des Etoiles. De bonne foi cela peut-il entrer dans le Bon-sens? En quoi donc sa Toutepuissance lui seroit-elle utile? Où seroit ici la moindre trace de sa Grandeur? Autant que je puis le comprendre, mettre
Dieu

212 CONVERSATIONS DU
Dieu dans la Bassesse, c'est avoir une fausse
Idée de la Nature du Souverain Etre; & ce-
la ne peut venir en nous que d'un fonds
d'orgueil & de présomption.

L A H O N T A N .

Tu n'y es pas, mon cher ADARIO:
C'est par la Grandeur de Dieu même que
tu dois mesurer l'énormité du Crime, &
autant le Grand Esprit est parfait, autant la
Désobéissance du premier Homme doit te
paroître affreuse. Un Exemple t'éclaircira
la chose. Que je maltraite sans raison un
de mes soldats, ma faute est légère; mais si
je fais un affront au Roi, la Majesté de la
Personne offensée aggrave mon Crime & le
rend impardonnable. Ainsi *Adam* s'étant re-
volté contre le Grand Esprit, le Roi des Rois
& l'Auteur de l'Univers, & tous les Hommes
étant renfermez dans *Adam*, comme dans
leur Pere & leur Chef, la Justice Divine ne
pouvoit être apaisée par une moindre satis-
faction que par la Mort d'un Homme-Dieu.
Le Grand Esprit, dis-tu, n'avoit qu'à pro-
noncer le mot pour nous absoudre, c'est
de quoi je ne puis absolument disconvenir;
mais pour des Raisons qui sont au dessus de
ta portée & de la mienne, son bon plaisir a
été de faire crucifier son Fils entre deux Vo-
leurs, pour marquer plus sensiblement aux
Hommes, & l'énormité de leur Offense &
la grandeur infinie de son Amour. Il n'é-
toit pas impossible au Grand Esprit, je te
l'avouë, de pardonner au premier Homme
im-

BARON DE LA HONTAN. 213
immédiatement après sa chute, car sa Misericorde est grande, sa Clemence n'a point de bornes, & c'est sur sa seule Bonté que nous fondons toutes nos Espérances pour le Salut éternel. Mais le Grand Esprit devoit pourvoir au maintien de son Autorité; il y alloit de sa Gloire d'imprimer aux Hommes un profond Respect pour ses Ordres; & s'il avoit pardonné la première Offense, peut-être auroit-on eu l'insolence de mépriser ses Commandemens.

A D A R I O.

Que tu me dis là des Pauvretes, mon cher Baron. Plus j'examine cette Incarnation prétendue, moins j'y trouve de vraisemblance. Quoi? tu veux me persuader que cet Incomprehensible Auteur de l'Univers ait pû s'abaisser à une Prison de neuf Mois dans le Ventre d'une Femme, qu'il ait mené sur la Terre la Vie du monde la plus pauvre & la plus miserable, qu'il se soit associé avec des Pécheurs tels qu'étoient ceux qui ont écrit votre Evangile, qu'il ait été battu, foueté, crucifié comme un scelerat. Non, cela ne peut entrer dans la tête d'un Homme d'esprit. Les mêmes Ecrivains qui nous disent que ce Dieu Incarné n'étoit venu sur la Terre que pour mourir, nous assurent qu'il a tremblé à la vûe de la Mort. Je trouve là une double contradiction. Premièrement la crainte de la Mort n'étant fondée que sur l'Incertitude de ce que nous deviendrons, le Fils de Dieu ne pouvoit pas raisonnablement être
atta-

214 CONVERSATIONS DU
 attaqué de cette frayeur, puis qu'il étoit sûr
 de retourner au Ciel d'où il étoit descendu :
 Tant s'en faut, le malheureux genre de Vie
 qu'il avoit choisi devoit lui causer une im-
 patience de remonter à son Pere. Ne vois-
 tu pas tous les jours nos Sauvages qui se
 tuent sans façon pour rejoindre leurs Fem-
 mes, ou leurs Maris, quoi qu'ils soient bien
 moins assurés que ton *Jesus-Christ*, du sort
 qui les attend après cette Vie. Que peux-tu
 me répondre à cela ? En second lieu, vos
 Ecritures affirment que le Fils a le même
 Pouvoir que le Pere ; pourquoi donc prioit-
 il son Pere de lui sauver la Vie ? Que n'u-
 soit-il de sa propre Puissance pour éviter la
 Mort ? & de plus lors qu'il prioit son Pere,
 il se prioit soi même. Je t'avoué, mon
 Ami, que je ne comprends rien à tout ce
 Galimatias-là.

L A H O N T A N.

Tu ne rencontres pas trop mal ; ADA-
 RIO, quand tu me disois il n'y a qu'un mo-
 ment, que ton Ame est si bornée qu'elle ne
 peut pas s'élever d'un pouce au dessus de la
 Terre : tu ne le prouves que trop par ta ma-
 niere de raisonner. Je ne m'étonne plus si les
 Jesuites se plaignent de trouver chez vous
 autres un horrible endurcissement, lors qu'ils
 font tous leurs efforts pour vous faire com-
 prendre nos saints Mysteres. Il est vrai que
 je ne dois m'en prendre qu'à ma sottise : J'ai
 tort de me commettre avec un Sauvage, in-
 capable de distinguer un Sophisme d'avec un
 Rai-

Raisonnement juste , ni une Conséquence mal tirée d'avec une bonne Conclusion. Voici un exemple que je te donne. Quand tu disois tout à l'heure que cette Proposition se contredit : *Le Grand Esprit veut sauver tous les Hommes , & cependant un petit nombre d'Hommes obtiendra le Salut.* Tu t'abusas grossièrement , il n'y a rien là qui ne quadre. Dieu veut bien mettre tous les Hommes dans son Paradis , mais dependamment de leur Volonté & à condition qu'ils croiront à sa Parole , & qu'ils observeront ses Commandemens. Mais comme peu d'Hommes sont capables de se soumettre à ces deux clauses , de là vient que la Multitude est condamnée à ces Flammes qui doivent brûler éternellement les Incrédules & les Impies : Prengarde que tu ne sois du nombre. J'en serois extrêmement fâché pour l'amour de toi , car je ne laisse pas d'aimer ton bon Naturel. Ce seroit pour lors que notre Evangile te paroîtroit dans toute son évidence : tu n'y trouverois plus ni chimeres ni contradiction : tu ne demanderois pas alors de ces Preuves grossieres & conformes à ta foible Imagination : tu serois alors pénétré d'un funeste Repentir , d'avoir traité nos Saints Evangelistes d'Ignorans & de pitoyables Conteurs de Fadaïses. Mais hélas ! il seroit trop tard. Penses y bien , au moins , mon cher , il y va du plus grand de tous les Intérêts. Pour moi , je te déclare que si tu ne te rends aux Preuves incontestables que je t'ai alleguées , je t'abandonne à ton Aveuglement , & de ma vie je ne te parle de Religion.

A D A R I O.

Tout beau, nôtre Ami, tout beau, souvien-toi que nous sommes convenus de raisonner sans emportement. Pour moi, je ne t'empêche point de croire ton Evangile, je te demande seulement la grace de ne pas trouver mauvais que je ne croye rien de tout ce que tu me dis. Il est très-naturel aux Chrétiens de croire leurs Saintes Ecritures, parce qu'ayant été élevez dès l'Enfance dans cette Foi, le Préjugé a pris un tel Empire sur leur Esprit, qu'ils ne sont plus capables d'écouter la voix de la Raison. Quant à nous autres Sauvages qui nous attachons uniquement aux Lumieres du Bon sens, il nous est naturel d'examiner tout : Et je t'assure qu'il n'y a pas un seul de nos *Hurons* qui ne puisse opposer cinquante Raisonnemens solides à toutes les Fables que vos Jesuites nous débitent depuis tant d'années touchant ce prétendu Fils du Grand Esprit. Et pour ne parler que de moi, je te déclare que je suis très-fortement persuadé que si le Grand Esprit étoit descendu sur la Terre, il n'auroit pas manqué de se manifester à tous les Hommes : tout le Genre humain auroit senti les bons effets de sa Présence : il auroit par tout éclairé les Aveugles, redressé les Boiteux, guéri les Malades, ressuscité les Morts. Enfin il auroit donné chez toutes les Nations des Témoignages indubitables de sa Mission ; Il se seroit expliqué clairement, & il auroit proposé sans la moindre Equivoque tout ce qu'il

qu'il ordonne tant pour la Créance que pour les Mœurs. S'il avoit tenu cette conduite-là, tout le Genre humain seroit de sa Religion, & cette uniformité repandue sur la Terre auroit été une preuve constante & durable de la vérité d'un Culte reçu en même tems dans tous les endroits du Monde. Mais au lieu de ce Consentement général il y a peut-être sur la Terre plus de six cens Religions, & vous autres Messieurs les *François* avez l'arrogance de soutenir que la vôtre seule est la bonne & la véritable. Veux-tu que je te parle net : Après avoir fait mille fois réflexion sur toutes ces Enigmes que vos Jesuites appellent des Mysteres, je ne puis m'empêcher d'en conclurre qu'il faut être né au delà du grand Lac, c'est à dire, *Anglois* ou *François*, pour se repaître de Chimeres si ridicules. Quand ils nous disent, par exemple, que Dieu, qui ne peut être représenté sous aucune forme, a produit un Fils sous la Figure humaine; il me vient d'abord dans l'esprit de leur répondre qu'une Femme peut donc accoucher d'un Castor : or cela est directement contraire à la Nature, puisqu'elle a disposé chaque espèce à ne produire que son semblable. De plus, si avant la venue de ce Fils de Dieu tous les Hommes étoient les Enfans du Diable, comment a-t-il pô se revêtir d'une Nature que lui-même détestoit ? Que ne choisiroit-il une Espèce innocente ? Que ne paroïssoit-il en Pigeon, comme vous dites qu'a fait son Frere, la dernière de ces trois Personnes, que vous affirmez contre toute sorte de bon sens, & par un Galima-

218 CONVERSATIONS DU
tias formellement contradictoire n'être qu'un
même Esprit.

L A H O N T A N .

Que ton Systême est sauvage, ADARIO; où vas-tu chercher toutes ces Reveries, qui ne font rien à la question ? Je te le repete encore un coup, je perds mon tems & ma peine à t'instruire, & tu es d'une Intelligence trop épaisse pour comprendre rien aux grandes Veritez que je voudrois t'enseigner. Je laisse donc aux Jesuites la bonne œuvre de ta Conversion. Cependant tu veux bien que je t'avertisse d'une chose certaine, & qui n'est nullement au dessus de ta portée, c'est qu'il ne suffit pas de croire l'Evangile pour obtenir le Paradis : Il faut encore joindre la Pratique à la Croyance, & observer inviolablement tous les Préceptes contenus dans la Loi, n'adorer que le Grand Esprit, s'abstenir de tout travail manuel les jours consacrez à son service, honorer son Pere & sa Mere, n'avoir aucun penchant pour se divertir avec le Sexe, & n'avoir de Commerce charnel qu'avec une seule & légitime Femme, ne point contribuer ni directement ni indirectement à ôter la vie à personne, ne point médire, ne point mentir, ne point convoiter la Femme ni le Bien d'autrui, aller à la Messé toutes les fois que les Jesuites l'ordonnent, jeûner ou faire Abstinence aux jours destinez, pour mortifier la Chair. Car quand tu serois autant persuadé que nous le sommes de l'autorité des Saintes Escritures,

BARON DE LA HONTAN. 219
res, si tu violes un seul de ces Commandemens que tu viens d'entendre, c'en est fait de ton Ame, & tu iras brûler après cette vie dans les Feux éternels, que toi & tant d'autres Incrédules traitez à present de Chimere.

A D A R I O.

J'approuve fort tout ce que tu viens de me dire, & il y a long-temps que jet'attendois sur ce point-là. Cet endroit n'est pas celui par où je desapprouverois ton Evangile. Je veux bien vous passer tous vos Préceptes, & je ne m'arrêterai point à te les disputer. Ne diroit-on pas que vous agissez de mauvaise foi? Vous voulez nous persuader que la croyance de l'Evangile ne sert de rien, à moins qu'on n'observe exactement ce qu'il ordonne : & cependant on ne connoit rien de ce même Evangile dans votre conduite & dans vos Mœurs. Quand on compare ce que vous dites avec ce que vous faites ce n'est qu'une pure contradiction. Vous affectez de trembler au seul Nom du Grand Esprit, & quand on examine à fond cette veneration, il semble que vous forgiez des termes tout exprès pour nous abuser. Par exemple dans le Commerce que vos *François* font avec nous, ne jurent-ils pas faussement par le Nom de Dieu qu'ils vendent la Marchandise à moindre prix qu'ils ne l'ont achetée? Mais quand il s'agit de temoigner au Grand Esprit leur Reconnoissance par les Effets, ils sont fort soigneux de garder la Denrée & ils ne s'avisent jamais de lui sacrifier le meilleur

220 CONVERSATIONS DU

morceau du marché comme ils nous voyent faire tous les jours. Quant à l'observation des Jours consacrez aux Exercices de Dévotion, vous avez assurément bonne grace de nous en parler. Si vous distinguez ces Fêtes, c'est pour faire plus de mal : non seulement vous faites ces jours-là le Trafic ordinaire, mais encore vous jouez, vous vous querellez, vous beuvez ; enfin il semble que le temps destiné à honorer le Grand Esprit vous inspire la licence de commettre toute sorte d'excès. Venons au Respect & à la Tendresse qu'on doit aux Parens ; ne violez-vous pas d'une maniere indigne ce beau Précepte de la Nature ? Au lieu que nous consultons nos Peres & nos Anciens comme nos Oracles, vous méprisez les Conseils de ceux qui vous ont donné le Jour, vous vous séparez d'eux, vous les abandonnez aux malheurs de la Vicilleffe, vous les sucez jusqu'au sang sans jamais être sensibles à leur misere, & s'ils sont en possession de quelque bien que vous ne puissiez leur ravir vous faites des Vœux pour leur Fin, & vous attendez leur Mort avec impatience. Vous me parlez du Celibat : ôtez moi vos Jesuites, encore ne voudrois-je pas répondre d'eux, se trouvera-t'il un seul Homme parmi vous à qui l'on puisse donner l'Eloge de Chasteté ? Ne voyons-nous pas tous les jours que vos jeunes Gens tachent de corrompre nos Femmes & nos Filles par des bienfaits ? Ne courez-vous pas toutes les Nuits de Cabane en Cabane pour débaucher nos Filles. Je m'en rapporterois à ta propre Conscience,

&

& je te défie de disconvenir de tout ce que tes Soldats font là-dessus. Vous me parlez du Meurtre ? Osez-vous bien toucher ce point-là ? N'est-il pas vrai que pour la moindre bagatelle vous mettez l'Épée à la main, & que vous êtes toujours prêts à vous entr'égorger. Il me souvient qu'étant à *Paris* je ne me levois jamais que je n'entendisse parler de Meurtre, & l'on m'assuroit même que je ne pourrois aller jusques à la *Rochelle* sans danger. Quant au Mensonge & à la Médisance, voilà justement vôtre vilain endroit. Vous autres *François* pouvez-vous vous empêcher de vous déchirer les uns les autres, vous ne sauriez être quatre ensemble sans détruire la réputation des absens, & je crois que vous vous passeriez plutôt de boire & de manger que du plaisir de la Médisance. Si je revelois ici ce que j'ai ouï dire à vos gens contre le Viceroi, l'Intendant, les Jesuites, & mille autres dont vous n'êtes pas excepté, vous tomberiez d'accord que vous autres *François* possédez micux que toutes les autres Nations, l'Art de la Médisance. Et pour ne me pas arrêter plus longtems sur les Mensonges dont ils noircissent leurs prochains, pas un seul de vos Marchands ne troqueroit une peau de Castor sans dire mille faussetez. S'agira-t-il des Femmes ? vous êtes assurément de jolis Messieurs quand vous nous défendez l'usage du Sexe. Hé ! ne vous voions-nous pas tous les jours, sur tout quand vous avez bû, vous vanter de vos bonnes Fortunes, fausses ou véritables, & triompher ensemble de la simplicité

des Femmes & des Filles qui vous ont accordé la dernière faveur. N'allons pas plus loin, combien nous faites-vous de petits Bâtards avec les Femmes de nos Coureurs de Bois pendant l'absence de leurs Maris ? Il ne faut point, dites-vous, ravir le bien d'autrui, pourquoi donc vos Coureurs de Bois sont-ils Voleurs de profession, gens qui ne vivent que de Brigandage, quoiqu'on les prenne souvent sur le fait, & qu'on les punisse selon leur mérite ? Rien n'est plus commun parmi vous que le vol, l'on ne marche dans vos Villes pendant la nuit qu'en tremblant, & vous n'oseriez même laisser vos Portes ouvertes.

Qu'est ce que votre Messe ? Un certain badinage que l'on vous propose en Langue inconnue, & où votre peuple ne comprend rien ; vous y allez par routine, & le plus souvent pour toute autre chose que pour prier. Je sai que votre prétendu Sacrifice est à *Quebec* une occasion bien favorable aux Amans pour se voir & pour se parler. N'est-il pas fort édifiant de voir vos Dames parées comme des Princesses, venir dans le Temple qui est un lieu d'Humiliation, s'agenouiller sur un carreau par un principe de mollesse & de vanité, tirer d'un superbe sac un Livre magnifique qu'elles tiennent pour la forme & pour cacher les œuillades qu'elles envoient à leurs Galans. Enfin, que faites-vous à l'Eglise la plupart de vous autres *François* ? Vous causez, vous riez, vous prenez du tabac, & s'il vous arrive quelquefois de chanter, c'est plutôt par divertissement que par

De-

BARON DE LA HONTAN. 223
Dévotion. Pour compatir à vos Abstinences, vous êtes assurément de rudes Jeûneurs ! hélas ! que vous êtes à plaindre ! fatiguez de viande, vous vous délassiez par tout ce qu'il y a de plus délicat en Poisson, vous outrez alors la bonne chere, & vous appelez cela gravement *mortifier les sens, & dompter la concupiscence*. Conclusion, nôtre Ami, vos François n'ont la Foi que sur la langue, l'on ne trouve rien dans leur conduite de ce Vrai, de ce Soli. e, de ce Grand, qu'ils prônent sans cesse : l'Ignorance & la Presomption sont leur véritable caractère.

L A H O N T A N .

Ne vois-tu pas, ADARIO, que tu raisannes du particulier au général ; c'est là philosopher en *Huron*. Suivant ta fausse & ridicule Idée le Paradis seroit fermé pour tous nos François. Mais tu t'abuses lourdement, car il faut que tu saches que la *France* est de tous les Etats celui qui envoie de plus nombreuses Colonies au pais des Cieux ; & je t'en fais Juge par ce grand nombre d'Images & de Statues, qu'on orne, qu'on encense, qu'on éclaire, qu'on invoque dans nos Eglises. Je t'accorde que tous ceux qui font profession de croire ne pratiquent pas la Morale de nôtre saint Evangile, mais cela vient de ce que leur Foi n'est pas assez forte. Ainsi tout le reproche que tu nous fais de contradiction, ne doit tomber que sur ces derniers. Mais, diras-tu, puisque ces gens-là sont très-persuadez que le Grand Esprit a don-

224 CONVERSATIONS DU
donné tous ces commandemens, pourquoi
refusent-ils de s'y conformer? Tu dois faire
reflexion que l'Homme est un animal foible
& corrompu, emporté par la violence de ses
Passions, penchant tout à fait vers les cho-
ses terrestres, & attaché à son intérêt tempo-
rel, ce qui fait que sa mauvaise pente l'en-
traîne souvent malgré l'impression de la Ve-
rité, & qu'il a besoin d'un secours extraor-
dinaire pour résister à la Tentation.

A D A R I O.

A ce que je vois, mon cher Baron¹, ta
Philosophie *Françoise* ne vaut pas mieux que
mon *Huronage*. Garde, je te prie, garde
pour ta propre nation tout ce travers d'es-
prit & de cœur que tu attribues au Genre hu-
main. Graces au Grand Esprit qui ne nous
a donné que la Lumiere naturelle, nous n'é-
teignons point ce flambeau, nous suivons
exactement les Préceptes de la Raison, & tu
connois assez nos manieres pour être con-
vaincu que l'Interêt temporel ne nous fait
jamais renoncer à l'Equité. Mais, mon Fre-
re, ce n'est pas là où j'en veux venir. Je me
suis souvent entretenu avec vos *François* sur
leurs déreglemens; ils m'ont avoué qu'ils
n'observoient pas les Préceptes, mais ils di-
soient en même temps pour excuse qu'on vio-
lentoit chez eux la nature, & qu'ils ne pou-
voient pas observer des commandemens si
rigoureux. Sur cela je leur demandai s'ils
n'étoient pas véritablement persuadez que
l'inobservance des Préceptes leur causeroit la
damna-

damnation éternelle : & voici ce qu'ils me repondirent , *Que Dieu est si bon qu'il sauvera tous ceux qui se confient en sa misericorde : Que l'Evangile est une Alliance de Grace par laquelle Dieu compatit aux foibleffes de l'Homme , lui pardonnant toutes les offenses que la force de la tentation & la foibleffe de la nature humaine lui font commettre ; que dans ce Monde-ci tout Homme est sujet à pécher , & qu'il n'y a de Perfection que dans le Roiaume des Cieux.* Cette Morale ne me choqueroit pas tant que celle de vos Jesuites qui nous damnent pour une Peccadille. Mais je ne m'étonne pas que vous ne puissiez observer votre Loi. L'interêt personel fait toute votre Divinité , attachez jusques à l'acharnement au *Mien* & au *Tien*. Pouvez vous nous regarder sans rougir , nous autres Sauvages que vous traitez de Brutaux & qui cependant ne voudrions pas nous procurer aucun bien aux dépens des autres ?

L A H O N T A N .

O tu as raison , mon cher Ami , je suis édifié de votre maniere de vivre plus que je ne puis l'exprimer : il regne parmi vous une Innocence inconnue au reste des nations , & c'est à cause de cela même que je souhaite votre conversion avec tant d'empressement. Il ne vous manque pour le Paradis que de croire à l'Evangile. Otez-moi votre libertinage sur l'article des Femmes , vous pratiquez tous nos Préceptes ; mais vos Garçons & vos Filles ne se font point un scrupule de

226 CONVERSATIONS DU
se divertir ensemble, les Hommes & les Femmes ne se joignent que pour la commodité, & le Mariage ne tient parmi vous qu'autant que les conjoints sont d'accord. C'est pourtant un oracle prononcé par la Bouche du Grand Esprit, qu'il n'y a que l'adultere ou la mort qui puissent rompre le nœud de ce divin sacrement.

A D A R I O.

Remettons à une autre fois ce Monstre d'obstacle que tu te forges dans ton imagination contre nôtre salut. Mais en attendant tu veux bien que je te dise qu'il nous revient un grand avantage de cette liberté que nous permettons entre nos Garçons & nos Filles. Premièrement un jeune Guerrier ne veut point s'établir avant qu'il ait fait plusieurs Campagnes contre les *Iroquois*, afin d'exterminer les ennemis de la nation, & d'avoir un nombre d'Esclaves qui lui soient utiles pour la Chasse, pour la Pêche & pour tous les autres exercices qui servent à rendre la vie agreable, & qui sont necessaires pour faire subsister une Famille commodément. D'ailleurs ces jeunes gens ne veulent pas affoiblir par le devoir conjugal des forces qu'ils peuvent employer plus utilement au service de la Patrie: joignez à cela que s'il leur arrive d'être tuez ou faits prisonniers, ils ne laissent ni Femmes ni enfans miserables par leur mort ou par leur captivité. Mais parce que la continence perpetuelle repugne entièrement à la nature, sur tout lorsqu'elle est dans
fa

sa plus grande vigueur , il est ridicule de trouver mauvais que les Garçons & les Filles s'approchent de tems en tems , chacun selon ses besoins. Si nous retranchions cette liberté , à quels desordres n'exposerions-nous pas nôtre Jeunesse ? J'en juge par l'expérience de quelques-uns , qui , croiant devenir plus forts & plus robustes par une longue abstinence de l'usage du sexe , se sont attirés de dangereuses maladies ; outre que nos Filles ne pouvant pas se contenter autrement seroient contraintes , pour satisfaire aux necessitez de la nature , de se souiller avec les Esclaves.

L A H O N T A N .

Tu as beau , mon cher Ami , démontrer les avantages de cette Pratique , le Grand Esprit ne se paye pas de ces sortes de raisons. Il ordonne positivement ou de se marier ou de s'abstenir de l'autre sexe. Et son commandement est si rigoureux là-dessus que non seulement toute jouissance & toute possession , mais même le moindre desir amoureux , dès qu'il est volontaire , est défendu sous peine du feu éternel. Tu prétens que la continence est impossible : Malheureux ! oses-tu bien démentir le Grand Esprit , qui ordonne à plusieurs personnes un celibat perpétuel , & qui pourtant n'ordonne rien que de possible & que d'aisé. Nous sommes maîtres de nos cœurs , & il nous est libre de dompter nos Passions. Dieu n'exige que le consentement & la bonne volonté ; tous ceux qui croient en lui sont obligés d'observer ses

Préceptes & de résister aux tentations avec le secours de sa grace qu'il ne leur refuse jamais. Par exemple quand un Jésuite voit une jolie Fille, penses-tu que le bon Père soit insensible, que son cœur ne soit point chatouillé, qu'il ne sente point enfin cette agréable émotion que la vûe d'un bel objet produit naturellement ? Desabuse-toi de cela, croi moi, mon pauvre ADARIO, ces saints Personnages sont pétris du Limon commun; ils ne sont ni de bois ni de fer non plus que les autres. Mais fais-tu ce qu'ils font pour triompher de la nature ? Ils implorent l'assistance du Grand Esprit qui ne manque point d'amortir en eux les Flammes de la concupiscence & par un nouveau genre de victoire de mettre ces braves Athletes en état d'aller toujours la Lance baissée contre les tentations de la chair. C'est à cette abstinence que nos Jésuites & nos Prêtres s'engagent lorsqu'ils prennent l'habit noir. Ils déclarent une Guerre irreconciliable à Satan, s'obligeant de repousser toutes ses sollicitations & de gagner le Ciel par violence ; d'où vient que ceux qui se défient de leurs propres forces, & qui craignent de succomber aux attaques de ce Malin Esprit, se retirent du Monde & s'enferment tout vivans dans l'obscurité d'un Cloître.

ADARIO.

Tu me fais plaisir de toucher cet article, & je ne voudrois pas pour dix peaux de Castor qu'il me fut défendu de parler là-dessus. Je trou-

trouve que vos Prêtres & vos Moines ne peuvent se lier par cet engagement que vous appelez *Vœu de Chasteté*, sans commettre un crime contre la Nature ; car je te demande pourquoi Dieu a créé les Hommes & les Femmes à peu près en nombre égal ? N'est-ce pas pour travailler ensemble au grand Oeuvre de la Propagation de l'Espèce ? Tout multiplie ici bas, la Fécondité est l'Ame de la Nature, & fait sa conservation. Les Quadrupedes, les Oiseaux, les Insectes, jusqu'aux Arbres mêmes & aux Plantes, tout renaît & se renouvelle. Chaque Espèce nous fait sur cela une Leçon constante & invariable ; les Hommes qui ne la suivent pas sont inutiles sur la Terre, indignes de la nourriture qu'elle leur fournit pour le commun, & laquelle ils ont néanmoins l'ingratitude de n'employer que pour leur propre entretien. D'ailleurs cette bizarre Promesse les jette dans un autre précipice, c'est que quand la Nature est la plus forte chez eux, ils violent sans façon leur Serment, & se moquent ainsi du Contract qu'ils ont passé avec le Grand Esprit. Combien de desordres ne résultent-point de cette violation ? Si vos Prêtres péchent avec une Fille, ils lui ravissent un honneur qu'ils ne sauroient lui rendre, ils cueillent cette Fleur que vous jugez si précieuse, que vous estimez un si friand morceau, & dont vous êtes si jaloux & si avides dans vos Mariages. Je ne te dis rien de ces moyens abominables dont ils se servent pour empêcher la génération. S'ils tombent dans un Adultere, les voila responsables de l'infidélité

delité de la Femme, de la honte que vous en faites au Mari; du Vol que l'Enfant supposé fait à son Pere; à ses Freres ou à ses Sœurs putatives. Mais de quelle manière s'y prennent-ils pour assouvir leur brutalité? L'Hypocrisie, la Profanation, le Sacrilege ne leur coutent rien. Ils corrompent en particulier celles qu'ils ont instruit en public, & après avoir menacé des Foudres du Ciel les impudiques & les voluptueux, ils se radoucissent avec la Femelle, & lui font comprendre que toute cette austere Morale n'est qu'un vain Fantôme, dont on se sert pour épouvanter les simples. Je parle juste, Baron, & je te défie de m'en dedire. Etant en *France* n'ai-je pas vû vos Moines avec les Dames ne pas enfouir le talent amoureux au fond du Capuchon? Prône tant que tu voudras ta pretendue vertu de Chasteté; Je soutiens qu'il n'est pas au pouvoir de vos gens sur tout dans un certain âge de s'abstenir des Femmes, & encore moins de desirs charnels dont vous faites un crime damnable. Quant à cette Résistance & à ces généreux efforts que tu allegues, cela m'est fort suspect; aussi bien que la fuite des occasions par la retraite dans un Couvent. Si ce lieu est un Asyle assuré contre la Tentation, pourquoi permettez-vous aux Moines de confesser le Sexe? Appelez-vous cela éviter le peril? n'est-ce pas plutôt le chercher? A quel Homme de bon sens persuaderez-vous jamais que vôtre Confession ne soit pas un voile mysterieux, une couverture devote qui cache la Débauche & l'Iniquité? Le brave Champion pour la cause

se du Célibat qu'un gros Moine bien dodu, vigoureux, rubicond, qui ne refuse rien à sa chere & precieuse nature, qui se nourrit du meilleur vin, de viandes succulentes & assaisonnées d'épicerie, veritables allumettes de la Concupiscence! Pour moi, quand je reflexis sur cette Morale, je t'avoué que je ne serois nullement surpris quand on m'assûreroit qu'aucun de vos Ecclesiastiques n'entrera dans le Paradis du Grand Esprit. Quand tu me dis que ces sortes de gens se retirent du Monde, pour se battre en retraite contre les aiguillons de la Chair, c'est se jouer de la Verité; car tu fais mieux que moi qu'il n'y a point d'Hommes plus lascifs, plus lubriques, plus addonnez au Vice que vos gens noirs & encapuchonnez. Des *François* judicieux m'ont avoué de bonne foi que la plûpart de ceux qui embrassent cette bizarre vie ne le font que par mollesse, & pour se faire un rempart assûré contre la misere, & contre les devoirs de la Societé civile, contre les fatigues & le danger de la Guerre.

Il n'y auroit que deux moyens pour rendre vos Prêtres propres à leur Ministère, un Mariage legitime, ou ne les installer qu'après soixante ans, auquel cas ils auroient pû remplir toutes leurs fonctions, & sur tout commercer avec l'autre Sexe, sans scandale & sans peril: alors ils ne seroient plus en état de seduire les Femmes & les Filles sous le masque du Zele; & d'ailleurs inutiles par leur grand âge à l'exercice militaire, leur separation du Monde seroit moins prejudiciable à la République.

L A H O N T A N .

Cela est pitoyable : Ne vous ai-je pas déjà dit qu'il ne faut jamais se prendre au général du défaut des Particuliers ? Je conviens avec vous que plusieurs ne se font Prêtres ou Moines que pour subsister plus grassément , & que ces gens-là oubliant les devoirs de leur Profession ne pensent qu'aux Chapons du Benefice. Non , les Ecclesiastiques ne sont exempts d'aucun Dérèglement ; la Licence ne regne pas moins parmi cette Milice Spirituelle que dans nos Armées , la difference ne consiste qu'à mieux sauver le dehors : l'on voit des Prêtres & des Moines dissolus en paroles & en actions , sensuels , yvrognes , addonnez à l'une & à l'autre Venus , blasphémateurs ; d'une langue acérée pour la Medisance ; d'une Avarice fardide ; d'une Vengeance implacable , & d'un Orgueil qui ne desensle jamais ; d'une Ignorance crasse , & enfin sans autre Mérite que celui de leur Habit. Je ne ferai pas même difficulté de t'avouer qu'un bon Ecclesiastique est un Oiseau bien rare. Mais cela ne donne aucun atteinte aux intentions de l'Eglise , qui ne voudroit que des Ministres irreprochables , & qui les éprouve par toute sorte de moyens avant que de les recevoir. Il est vrai que les précautions que l'on prend pour exclurre du Sanctuaire les Vicieux & les Scelerats , se trouvent souvent inutiles. C'est un grand malheur , car rien n'est plus contagieux que le mauvais exemple

ple des Ecclesiastiques ; la verité de la Parole de Dieu s'affoiblit dans leur bouche ; nos incomprehenfibles Myftères deviennent fufpectés ; les Sacrements font profanez , & le Peuple fecouant le joug de la Religion s'abandonne à une Licence effrenée. Mais ce Mal , quelque grand qu'il foit , n'est pas fans Remede ; dans un tel cas nôtre Foi nous fert de Bouclier , & nous favons fort bien diftinguer entre la Doctrine qu'on nous prêche , & le Predicateur qui ne la pratique pas. Appuyez fur le Fondement invariable de la Revelation du Grand Efprit , la Vie fcandaleufe des Ecclesiastiques n'ébranle point nôtre Croyance ; nous ne concluons rien de leurs mauvaiſes Mœurs contre l'Infaillibilité de nos Saintes Ecritures. Et ſi tu étois auffi accoûtumé que nous le ſommes aux Débauches & aux Deréglemens des Prêtres & des Moines , tu ne t'en ferois pas le moindre ſcrupule contre la Certitude de l'Evangile. Enfin , pour finir ce Chapitre , ſache une bonne fois que les Evêques établis par la Grace de Dieu & du Pape , font obligez de ne promouvoir au ſervice du Culte , que des ſujets qui en ſoient dignes , & de châtier rigoureufement ceux qui ne répondent point par une bonne conduite à la Sainteté de leur Vocation.

A D A R I O.

Tu bats la Campagne , mon cher Baron , & tu ne viens jamais au fait ; fertile en Digreffions , les écarts ne te coutent rien : c'est grand

234 CONVERSATIONS DU
 grand' pitié que je te trouve toujours à côté
 de la question. Faut-il qu'un Sauvage soit
 ton Maître, pour t'apprendre à raisonner
 juste ? mais je veux bien aller à la bouline
 & à la traversé avec toi. Venons à ton Pa-
 pe. Un *Anglois* m'en faisoit l'autre jour un
 plaisant Portrait : Il me disoit, en se mo-
 quant, de vôtre sottre Credulité, que vôtre
 Pape, quoiqu'un simple homme comme les
 autres, dispoisoit en Maître absolu du sort
 des Ames dans l'autre Monde; qu'il livroit
 ses Ennemis à la Fureur éternelle du Grand
 Diable; qu'en vertu de son Passeport il dé-
 livroit d'un moindre Enfer, dont tu ne m'as
 point parlé; & qu'ayant les Clefs du Para-
 dis, il y faisoit entrer ceux qu'il honore de
 ses bonnes graces. Suivant cette ridicule
 Fable, quel Homme que ce Pape ! pas un
 Mortel n'approche de son importance; rien
 ne seroit plus affreux que sa Haine, & l'on
 ne pourroit trop faire pour meriter son Amiti-
 tié. Cependant mon *Anglois* m'assûra que
 cette Autorité Papale est une Chimere en
Angleterre, & qu'on la tourne en ce pais-là
 impunément en raillerie. Je te prie de me
 developer ce mystere.

L A H O N T A N.

Tu me jettes là sur une ample & embarrassante matiere; il me faudroit plus de quinze jours pour t'instruire là-dessus. Consulte nos Jesuites, ils t'éclairciront ce point & te donneront une nuée de Raïsons dont tu pourras choisir les meilleures. En attendant je me
 con-

contenterai de te dire que l'*Anglois* tout en riant n'a pas laissé de dire une partie de la vérité. Il est certain que les *Anglois* se sont affranchis de la domination du Pape ; ils ont reconnu que les menaces & les Foudres de ce saint Homme n'étoient qu'un vain Epouvantail, & ils ont trouvé le moyen d'aller droit en Paradis sans son Passeport, par cette Foi vive dont nous parlions tantôt, & en se confiant sur la mort & sur les merites de *Jesus-Christ*. Ainsi, comme vous voyez, l'on se sauve parmi les *Anglois* sans la Doctrine des bonnes œuvres. Quant à nous autres *François*, nous sommes terribles sur ce Chapitre-là. Nous sommes hors de salut sans les bonnes œuvres & cependant de mille *François* à peine s'en trouve t'il un qui les pratique. Ainsi le *François* & l'*Anglois* ont tous deux la foi puisqu'ils aquiescent tous deux à l'autorité des Écritures, du moins quant aux points fondamentaux ; mais le *François*, quand il enfraint la loi, quand il n'observe pas les commandemens, contribue à sa perte, il est lui même l'artisan de sa damnation, & c'est en quoi la condition du *François* est beaucoup plus triste que celle de l'*Anglois*. Celui-ci jouit encore d'un autre avantage ; c'est que dans le voyage de l'autre Monde il ira au bon gîte tout d'une traite ; point de pause, point de station, point de cette cruelle auberge que nous nommons *Purgatoire*. Car les *Anglois* ne sont ni si dociles ni si credules que nous autres bonnes dupes de *François*. Je ne m'explique pas bien. L'*Anglois* ne sauroit se mettre en tête qu'un Etre
sou-

fouverainement bon puisse tourmenter pendant des milliers d'années une créature qui n'est point son ennemie, & qu'il regarde comme le prix du sang de son fils. Est-ce donc qu'on aime les gens pour leur faire souffrir des douleurs enragées? Procurer le bonheur à force de gêne, de torture & de tourmens, quelle espèce de bienveillance, quelle sorte de générosité! Enfin, dit l'*Anglois*, j'aime mieux ceder ma part du Paradis que d'y entrer par une si terrible porte. Mais le *François* raisonne mieux. On ne peut trop, dit-il, acheter les plaisirs du Ciel; posons cent millions d'années de brûlure, que seroit-ce pour une joie qu'on ne peut concevoir, & qui ne finira jamais? Tu peux remarquer par là que les *François* & les *Anglois* sont directement oppozez en ce qui concerne le Pape. Les *Anglois* aiment mieux nier le Purgatoire que de s'adresser au saint Pontife pour être afranchis de cet afreux tribut; ils font bien. Le Pape ayant de grandes prétensions sur les *Anglois* qui passent chez lui pour des rebelles, & pour les usurpateurs des deniers sacrez, n'auroit garde de leur accorder des passeports pour éviter le péage & le bureau du Purgatoire; tant s'en faut il leur donneroit plutôt des Bulles & des Lettres patentes pour l'Enfer. Mais nous autres *François* qui croyons le Pape un peu moins puissant que Dieu, & qui d'ailleurs commettons beaucoup de péchez; nous negocians une quittance de peine, un acquit de satisfaction au comptoir du saint homme, & tel débauché dont la sentence porteroit

BARON DE LA HONTAN. 237
roit cent mille ans de brûlement & de rotiffure fera franc en vertu de la difpenfe papale, & entrera de plein faut dans le païs de l'extafe & du raviffement. Mais adrefse-toi aux Jefuites; ils te diront là deffus des merveilles; il n'y a pas de gens au monde qui entendent mieux le profond myftere de la toute-puiffance du Pape, & le fecret utile des fourneaux fouterrains.

A D A R I O.

C'eft un abyme pour moi que cette oppofition entre vôtre croyance & celle des *Anglois*; plus j'y fais reflexion, moins je la comprends. Quelle idée nous donnez-vous en cela du Grand Efprit? Ne lui feriez vous pas beaucoup plus d'honneur en difant qu'il a donné aux hommes tous les fecours neceffaires au vrai culte & à leur falut? Non feulement il fe trouve des contradictions formelles entre vos differentes Religions; mais auffi une même communion eft quelquefois toute bigarrée par la diverfité des fentimens & des ufages. Vos Moines, par exemples font-ils uniformes? Chaque Institut a des pratiques qui lui font particulieres, & ces faineantes & perefseufes cohortes ne forment pas un affemblage moins bizarre par leurs opinions que par leurs habits. Veux-tu que je te parle franchement? Cette nombreufe varieté de croyance dont la terre eft couverte me feroit foupçonner que peu de gens font de bonne foi dans la Religion qu'ils profefsent exterieurement. Je m'ima-

gine

gine que les personnes de bon sens prennent à ce prodigieux monceau de controverses ce qui les accommode, & se font ainsi une Religion à leur guise. Est-il croyable, que le Grand Esprit, lui qui est la justice & la bonté même, perde une infinité d'innocens, & qu'abandonnant tout le reste du genre humain aux Flammes éternelles il n'accorde son Paradis qu'à un fort petit nombre de vos gens? Croi-moi, mon pauvre Baron, il fait bien obscur dans l'autre Monde; une nuit épaisse nous en derobe la vûe; les sombres & noirs habitans de ce pais-là ne se font point encore avisez de commercer avec nous; il est très-malaisé de savoir ce qui s'y passe. Pour moi voici ma persuasion, c'est que nous autres *Hurons* nous sommes les ouvrages & les créatures du Grand Esprit, qu'il nous a faits bons & sans malice, au lieu que vous êtes des scelerats amenez en ce pais-ci par la Providence afin de vous corriger sur nos exemples, & d'imiter la droiture & la simplicité de nos mœurs. Vante-toi donc, tant que tu voudras, mon Ami, de tes connoissances, de tes lumieres, de ta foi, fusses-tu le plus éclairé des hommes tu n'entreras jamais dans le bon pais des Ames si tu ne vis en *Huron*. L'éloignement du vice, l'humanité envers tes semblables, le repos d'esprit causé par un sincere & généreux desintéressement, sont trois points que le Grand Esprit exige de tous les hommes. Nous observons exactement & sans la moindre repugnance ces grands devoirs dans nos hameaux. Mais pour vous autres *Européens* vous ne connois-

sez

BARON DE LA HONTAN. 239
sez cette aimable innocence que de nom ;
il n'y a point de crime qui vous effraye ;
vôtre principale attention c'est de vous sup-
planter & de vous détruire les uns les au-
tres ; vous êtes en proie à vos desirs dére-
glez , & la fureur d'accumuler ou de s'a-
grandir vous tient dans une agitation toujours
violente , & prive vôtre cœur du précieux
& inestimable trésor de la tranquillité ; en-
fin la crainte du Grand Esprit ne vous em-
pêche point de donner dans toutes sortes
d'excès , & je croi que vous ne penseriez
jamais à lui si vous n'affectiez d'en parler
aux *Hurons*. Mais il est temps de finir ;
Adieu , mon cher Frere , je vais repasser dans
ma Cabane tout ce que nous avons dit , &
je ferai demain bien ferré pour estocader
contre le Jesuite.

II. CONVERSATION.

Sur les Loix.

LA HONTAN.

ET bien ADARIO, tu as oui le Jesuite,
comment t'és-tu tiré d'affaire? Ce Docteur
t'aura, sans doute, ouvert les yeux, il aura
dissipé, je m'imagine, la fausse lueur de tout-
tes tes objections. Car un Jesuite est tout
un autre homme qu'un Cavalier pour en-
seigner

240 C O N V E R S A T I O N S D U
seigner nos saints Mystères. En fait de Religion nous autres gens de guerre ne sommes pas fort propres à défendre le terrain ; il n'est pas trop difficile de nous desarmer là-dessus, & quoi qu'il n'y ait rien de plus important que de bien connoître le salut, nous le supposons volontiers ; nous nous en rapportons sans peine aux Lumieres ou à la bonne foi de nos Pharisiens, & il n'y a si petit amusement qui ne nous occupe plus que la grande affaire de l'interêt éternel. Mais pour un Jesuite ? Oh ! c'est un excellent Apôtre ; il catechise avec une admirable subtilité : proposez à un Jesuite les scrupules les plus apparens, il interprete si finement à sa maniere qu'il vous guerit. Enfin je suppose un incredule qui soit le plus vif & le plus profond de tous les raisonneurs, je soutiens qu'un Jesuite terrassera cè Lion, & que le rendant un Agneau doux & docile il l'attachera sans résistance à la chaine de la Foi.

A D A R I O.

Il faut assurément, Baron, que je sois un mauvais raisonneur ; car je t'assure que ton Jesuite ne m'a point du tout ébranlé ; tout ce qu'il a dit m'a paru un vrai Galimatias ; je n'y ai pas aperçû une goûte de bon sens, & entre nous, je croi que le bon Pere admiroit lui-même la facilité qu'il a de parler long-temps sans se comprendre. D'ailleurs, cet importun discoureur rebat sans cesse la même chose ; te souvient-il que je lui ai reproché devant toi qu'il rebutoit par ses redites

tes & par ses repetitions? Ce qu'il y a de plaifant, c'est que par la raison qu'il ne pofède pas affez nôtre Langue, il veut que j'explique aux autres des choses que je n'entens point; il me pressé de fourrer dans la tête de nos *Hurons* son inconcevable jargon. Mais il a beau faire, il ne m'obligera jamais à débrouiller un Cahos où lui-même ne distingue rien nettement. Qu'il inonde tout nôtre Village de cette eau du Batême dont il ne sauroit me donner une définition tant soit peu vraisemblable, qu'il Christianise nôtre Habitation, j'y consens, pourvû qu'il ne m'emploie point à des sottises, & qu'il me laisse jouir de ma Raison. Finissons sur la matiere du Culte & causons un peu des *Loix*. Ce terme de Loi nous est tout à fait étranger; mais je m'arrête à ce qu'il signifie, & je croi n'être pas fort éloigné de le comprendre: j'ai trouvé ton explication bonne & les exemples dont tu l'as confirmée m'ont frappé. Quand tu cites les *Loix* n'entens-tu pas cette impression naturelle gravée dans nos Ames, qui nous prescrit ou qui nous défend une chose suivant que cette chose est conforme ou opposée à la justice & à la droite Raison? Tu ne m'as point, ce me semble, proposé les *Loix* sous une autre idée; si bien qu'obeir aux *Loix*, c'est suivre la plus pure Lumiere de l'Éprit, c'est proprement acquiescer au Bon-sens & à la Raison. Or, de deux choses l'une, ou vôtre Raison est d'une autre espèce que la nôtre, ou sûrement vous ne pratiquez point ce que la Raison vous ordonne.

L A H O N T A N .

Où vas tu, mon Ami? tu rafines à toute outrance, & tu t'évapores dans tes distinctions. Ignorest-tu à ton âge que les *François* pensent comme les *Hurons*, & que la Raison, cet attribut essentiel de nôtre Espèce, est de tout Pays, de toute Nation, qu'elle est la même par tout? Tu nous reproches donc de ne pas observer les Loix? D'accord; si chacun les suivoit, il n'y auroit plus de punition à faire, tous les tribunaux deviendroient inutiles, & ces Juges que tu as vûs à *Quebec* & à *Paris* ne pouvant plus profiter de l'injustice des hommes, seroient contraints d'avoir recours à d'autres moiens pour s'enrichir. Mais comme la sûreté publique n'est fondée que sur le maintien des Loix, c'est une nécessité absolüe de punir les infractions; autrement la malice & la violence l'emporteroient par tout; nos biens, nôtre honneur, nos vies seroient à la merci du plus adroit ou du plus fort, & rien ne seroit plus déplorable que nôtre condition.

A D A R I O .

Pourroit-elle être plus déplorable? N'êtes-vous pas déjà plongez dans le plus grand des malheurs? Je ne conçois point de situation plus violente que celle de faire ce qu'on ne veut pas, & d'agir toujours malgré soi; c'est pourtant vôtre état à vous autres *Euro péens*, qui n'oseriez suivre vos inclinations,
&

& qui n'évitez le mal que par la crainte de subir la rigueur des Loix. Vous êtes indignes de porter le nom d'homme. J'honorerois bien plutôt de ce titre nos Castors qui font voir dans leur conduite toute uniforme, du genie, de la prévoiance, de l'industrie & de l'adresse, & qui d'ailleurs ne se dérangent en rien dont on puisse leur faire un crime. Mais à qui convient proprement ce beau nom d'homme? N'est-ce pas à celui chez qui le Bon-Sens domine, & qui se porte naturellement au bien par un principe de raison. C'est précisément sur cela que roulent nôtre genre de vie & toute nôtre Morale. Uniquement & inviolablement attachez à l'ineffimable maxime de ne rien introduire parmi nous qui puisse altérer cet aimable & solide repos d'esprit, & cette union fraternelle, qui forment ici bas nôtre souverain bonheur, nous ne voulons ni or ni argent, & autant vous adorez ces dangereux métaux, autant les avons-nous en horreur. Tant que nous aurons soin de nous conserver à l'abri de ce rempart, l'Interêt, ce perturbateur éternel des hommes, ne pénétrera point dans nos Cabanes, il ne rompra point les liens du sang & de l'amitié, il ne troublera point nos innocens & tranquilles plaisirs, il ne nous privera point d'un doux & paisible sommeil; nous vivrons sans Loix, sans procès, sans Juges, & nous conserverons en cela le précieux heritage que nos Pères nous ont laissé depuis la Fondation du Monde. Tu vois, au reste, que je n'avois pas tort de dire que

les Loix ne signifient rien moins parmi vous que le Droit & l'Equité, puisque les Grans & les Riches en secouent aisément le joug, & qu'il n'y a que les pauvres & les malheureux qui ne puissent s'en dispenser. Mais examinons plus amplement en quoi consistent ce juste, ce raisonnable que vous vous vantez d'observer & que vous nommez vos Loix. Les Gouverneurs de *Canada* soutiennent depuis cinquante ans que nous sommes sous la domination de leur Grand Capitaine. Nous ne reconnoissons point de Supérieur ni de Maître, repondons-nous; nous vivons sans subordination & dans une égalité parfaite, un même esprit, un même cœur, nous anime, nous sommes tous libres, & nous n'appartenons qu'au Grand Esprit, incomparablement plus nobles en cela que vôtre Nation qui n'est qu'un assemblage d'esclaves sous la volonté absolue d'un seul homme. Cette prétention des *François* est aussi ridicule qu'elle est injuste; à quel titre, de quel droit, par quelle convention nous a-t-il aquis? Sommes-nous allez le chercher? Nous sommes-nous vendus à lui? Avons-nous stipulé que nous lui obéirions & qu'il nous protégeroit? Les *François* au contraire ont traversé les Mers pour venir nous trouver; tout le pays qu'ils ont usurpé appartient de temps immémorial aux *Algonkins*; ainsi nous pourrions avec beaucoup de raison nous attribuer un droit d'empire & de commandement sur les *François*; mais la prudence nous retient, nous voulons être plus sages qu'eux; qu'ils se repais-

sent

sent des fruits chimeriques de leur violence, nous le tolerons par amour propre, & pour éviter les querelles & les differens. Confesse donc, mon cher Ami, confesse que la Raïson de *France* est une extravagante Raïson. Sur ce pied-là je te conseille, en frere, de te joindre à nous & de te faire *Huron*. Que tu es à plaindre au prix de moi ! Je suis maître de ma personne & j'en puis disposer à mon gré ; je ne dépens point d'un tyran, qui tout en me volant mon bien, tout en me rendant miserable, exige encore de moi de profonds respects, & veut que je tremble devant sa grandeur ; je suis d'une Nation qui n'a point d'autre Souverain que le Bon-Sens, & chez laquelle le Bon-plaisir est également distribué à tous les particuliers ; point de premier ni de dernier parmi nous ; Les *Hurons* s'appellent freres, & le sont encore plus ; je souhairois trouver des termes pour te faire sentir mon bonheur ; pense bien à ce que je vais te dire ; je n'aime les hommes que par la Raïson ; j'ai le dernier mépris pour leur folie & pour leur travers ; je veux du bien à tous mes semblables, je n'en crains aucun, personne n'a droit de me contredire, je ne suis l'inférieur & le sujet que du Grand Esprit. Compare maintenant ta condition avec la mienne ; & montre-moi, si tu le peux, que je raisonne mal. N'est-il pas vrai que ton grand Capitaine, ou ceux qui agissent sous son autorité peuvent te causer mille chagrins, & même te faire perir, fusses-tu tout à fait innocent ? D'ailleurs, de combien de perils n'es-tu pas

environné? Tu ne marches que sur des précipices ; la trahison, la calomnie, le vol, l'assassinat, sont des maux dont il ne t'est pas possible de te garantir, & souvent ceux en qui tu as le plus de confiance, & que tu crois tes meilleurs amis machinent ta perte. Sont-ce là des faussetez? L'expérience journaliere confirme la verité de ce que je dis, & tu n'oserois m'en démentir. Vien donc; mon cher Frere, vien participer à nôtre bonheur. Mais non, un *François* ne veut point entendre parler de devenir homme; il est trop endurci à la pesanteur de sa chaîne, & il préfere un lâche & vil esclavage à nôtre incomparable Liberté. Servez, rampez, à la bonne heure, enfans degradez de vôtre dignité, honte & deshonneur de la Nature qui ne vous a faits que pour jouir de vous-mêmes, vous qui faites consister tout vôtre bonheur à dépendre d'un Tyran. Oh que le *François* est une charmante figure d'homme! Écoutez-le, personne, à l'entendre, n'a plus d'horreur que lui pour l'esclavage, qui dit *François* dit le plus intrepide de tous les bretteurs pour la gloire de la Nature humaine. Mais ne passez pas de la fanfaronnade du *François* à sa conduite; vous y trouveriez une étrange contradiction: vous verriez alors que le *François* est le plus esclave de tous les animaux, & que s'il parle de Liberté comme un Dieu, sûrement il en jouit moins qu'une bête.

L A H O N T A N.

En verité, bon Homme, je ne te reconnois point dans tout ce que tu dis là ? Est-ce toi qui as fait le voyage de *France* & de la *Nouvelle Angleterre* ? Est-ce toi chez qui j'ai trouvé tant de fois ce Bon-Sens épuré de préjugé, cette Raïson toute nuë qui fait tant de plaisir à tous les gens de la bonne tournure ? Est-ce toi, enfin que je croïois tout à fait *Deburonnisé* ? De quoi t'ont servies Voyages ? où est le fruit de tout ce que tu as vû parmi nous ? Qu'entens-tu par ces Loix, par cette dépendance, par cet esclavage que tu ne cesses de me prêcher ? Pour moi je croi que tu ne fais mieux que tu ne dis. C'est bien à un *Huron* vraiment à nous prêcher le bonheur de la vie ! Fy, fy, n'avez-vous pas de honte, ADARIO ? Vous prétendez que vôtre Philosophie est meilleure que la nôtre ? Et à quoi, je vous prie, se termine toute vôtre Morale ? A boire, manger, dormir, fumer, chasser & pêcher, à faire un demi million de lieues pour gober quatre ou cinq *Iroquois*. Parlez-moi de nôtre Nation qui employe tout son esprit à se procurer le plaisir & la moleste. Vous m'alleguez nos Loix ? Eh ! ces Loix ne sont que pour les pauvres ou pour les sots ; on les évite par un peu d'adresse ; on s'en dispense par beaucoup de fortune ; les Grands ne les craignent presque point, & le Souverain qui en est ordinairement le plus grand iufracteur ne les maintient que pour se main-

248 CONVERSATIONS DU
tenir soi-même. Ajoute à tout cela que la
Probité rend libre, & qu'un honnête-homme
est affranchi des Loix.

A D A R I O.

Je t'arrête ici, Baron ; souffre que je te
le dise avec toute la candeur *Huronnoise*,
tu ne fais ce que tu dis. Tu te piques de
droiture ; je ne voudrois pourtant pas te cau-
tionner ; car tu as la mine, nonobstant tou-
te ta sincérité aparente, de ne pas mieux va-
loir que les autres ; mais je te suppose irre-
prochable ; mais si quelqu'un de tes ennemis
s'avisait de susciter contre toi deux faux té-
moins bien ferrez, tes Loix te sauveroient-
elles ? N'en reconnoitrois-tu pas alors l'in-
convenient ? Ne donnerois-tu pas tous les
Legislateurs au D. ? Interrogez nos coureurs ;
ils vous soutiendront avoir vû sacrifier à ces
rigoureuses Loix vingt personnes dont l'in-
nocence a été reconnue après leur injuste &
cruelle mort. A toi permis de t'inscrire en
faux contre leur témoignage ; mais tu ne
faurois nier ce que je vais te dire, & ce que
j'ai vû ; c'est qu'en *France* on livre quel-
quefois les innocens à des tortures affreuses
pour leur arracher de la bouche par la vio-
lence de la douleur l'aveu d'un crime qu'ils
n'ont point commis. La Nature se soulève
là contre, cette inhumanité fait horreur ;
di, di après cela que tes *François* sont des
hommes. Les femmes même ne sont pas
exemptes de cet horrible supplice que vous
appelez Question ; Oh que ne souffre point
ce

ce tendre sexe dans ces tourmens soit par la dure pression, soit par la barbare extension des nerfs. Au reste, ces malheureux disent oui à tout ce qu'on leur demande, & presque toujours ils prononcent eux-mêmes l'arrêt de leur condamnation. Ne font-ils pas bien? Ils s'accusent à faux, direz-vous, ils se calomnient, ils se noircissent & se font perir par un mensonge atroce; d'accord; mais aussi se délivrent-ils de cinquante morts par celle qu'ils se procurent, & je trouve qu'en cela ils ont grande raison. Car supposons qu'ils aient assez de courage pour ne pouvoir être tirez de la negative par toute la violence des tourmens, cette Question leur laisse de pitoyables restes, & se sentant toute leur vie des violentes secousses que leurs membres ont reçu dans cette épreuve, ils ne vivent plus, ils languissent & meurent à tous momens. Croi-moi, mon cher Baron, croi-moi, ces Diabes noirs & cornus, dont tes Jesuites qui nous prennent pour des enfans, veulent nous faire peur & lesquels ils nous disent être occupez à rôtir, à bouillir, à griller les âmes, ces Diabes, dis-je, ne sont point en Enfer; non non, ils vous suivent, ils vous accompagnent par tout; & vos Loix, vôtre police, vos plaisirs, vôtre Société leur fournissent une matière inépuisable d'exercer leur diablerie & de tourmenter les hommes.

LA HONTAN.

Ni toi , ni tes Coureurs n'entendez rien à nôtre maniere de punir le crime , je vais t'expliquer ce que c'est. Deux faux témoins déposent contre un innocent , que fait-on ? Ils sont interrogez plusieurs fois séparément. Le Juge employe toute son adresse pour voir s'ils ne se coupent point , & si leurs réponses sont uniformes. Si l'on a le bonheur de découvrir le complot , c'en est fait de leur vie , ils subissent le dernier supplice. Mais si l'on ne peut percer l'iniquité du mystere , si ces témoins s'accordent dans toutes leurs dépositions , si confrontez à l'Accusé celui-ci n'alleguant point de raison valable pour les recuser , est obligé de s'en rapporter à leur conscience ; enfin , si ces témoins jurent & affirment par la verité du Grand Esprit qu'ils ont vû commettre la mauvaise action dont il s'agit , alors l'Injustice triomphe , l'Innocence est opprimée , & le prétendu coupable est condamné à la mort. Quant à la torture , on y applique l'Accusé lorsqu'il n'y a contre lui qu'une demi-preuve , c'est-à-dire , un seul témoin , ou lorsque l'importance & l'énormité du cas requierent qu'on l'apfondisse ; mais tu dois savoir après tout que nos Juges ne procedent pas à la légère , & qu'ils apportent tous leurs soins à bien discerner le coupable d'avec l'innocent.

A D A R I O.

Que m'as-tu appris par ton explication ? Ce que tu me dis là & rien, c'est toute la même chose. Je veux qu'on interroge séparément les faux témoins ; mais ces misérables assassins, avant que de se produire, ne sont-ils pas convenus de tout ? Tourne, comme tu voudras, cette détestable Question, qui fait la meilleure machine de vos Juges, il est toujours constant que par ce moyen un Scelerat pour se vanger ou pour se divertir, peut exposer le plus honnête homme du monde à des tourmens affreux. Quand même on tourmenteroit l'Accusé sur une déposition véritable, penses-tu que le témoin ne me causeroit pas de l'horreur ? Quoi un *François* peut sauver la vie à son semblable, à son frere, à un autre *François*, & il n'en fait rien, quels monstres de gens êtes-vous donc vous autres ? oseriez-vous dire que vous appartenez à nôtre Espèce ? connoissez-vous seulement l'humanité ? Mais à propos de vos Juges, je te prie de m'éclaircir sur un point. Est-il vrai qu'il y a des Juges d'une ignorance si crasse & si grossiere qu'un certain oiseau, fameux par son ramage & par ses oreilles meriteroit autant qu'eux de porter la robbe & le bonnet. Passe pour l'ignorance ; mais est-il vrai que l'amitié, que l'interêt, que l'amourette, se glissent dans la venerable Magistrature, & que souvent ce sont ces faux poids qui reglent la balance de la Justice ? Tu ne vas pas manquer de nier le fait

& de me soutenir que tes Juges sont incorruptibles ; mais je ne t'en croirai pas sur ta parole. Je fai de science certaine que Dame Justice , bien loin d'être intraitable , est de fort bonne composition. Le pauvre Plaidéur a-t-il mis son droit dans un jour incontestable ? a-t-il prouvé clair comme la lumière du Soleil , qu'on lui retient injustement son bien ? Sa Partie n'a qu'à faire agir ce Grand , cet Ami , cette Maîtresse , cette belle Solliciteuse , sa Partie n'a qu'à faire briller l'or ou les présens , Messieurs les Juges s'humanisent , ils se laissent desarmer , ils cedent au pouvoir de ces charmes & de ces attraits. C'est par les mêmes moiens qu'on se garantit du glaive de la Justice , & que le crime demeure impuni. Vivent donc , vivent les *Hurons* , qui sans Loix , sans Tribunaux , sans prison , sans torture , marchent sûrement à la lueur de la pure Raison , & jouissent par là d'une heureuse tranquillité dont vous autres *François* ne connoissez pas l'ineestimable prix. N'ayant point d'autre Maître ni d'autre Guide que la sage & providente Nature , qui a imprimé ses Loix bien avant dans nos cœurs , un même esprit nous anime , une même volonté nous meut , & rien ne trouble la douceur de nôtre union. Affranchis du venin & des traits de la discorde , les procès , les chicanes , les querelles ne défigurent point nôtre Société. Chacun possède sans être envié , parce que chacun possède autant pour les besoins des autres que pour les siens , & le bonheur du particulier fait infailliblement le bonheur commun.

BARON DE LA HONTAN. 253
mun. Que vôtre condition me paroît déplorable ! Vous tirez toute vôtre sûreté de vos Loix , & ces Loix pouvant être administrées par des stupides , par des ignorans , par des scelerats , où est le principe fixe de vôtre repos & de vôtre conservation ? Avouë la dette , mon pauvre Baron , tu ne saurois t'en défendre ; n'est-il pas vrai que ce qu'on nomme parmi vous Justice n'est d'ordinaire qu'un trafic honteux , qu'un infame brigandage , qu'une abominable invention pour ruiner les familles , & pour opprimer l'innocent ? Vous n'en disconvenez pas vous autres *François*. Je me souviens d'avoir ouï dire à quelques ricurs de vos gens que Dame Justice étoit la plus riche héritière du Roiaume , & que Monsieur le Juge aiant gobé l'huitre renvoioit les Plaideurs , chacun une écaille à la main. Je me fis expliquer la chose , & la raillerie me parut fort bonne.

LA HONTAN.

N'entendras-tu jamais raison , mon Ami ? Tu crois bonnement tout ce qu'on te dit , & tu ne fais pas reflexion qu'on te raportera vingt faussetez contre une verité. Quoi ? accuser nos Juges d'agir par passion ou par intérêt , & de se laisser corrompre ? c'est une noire médisance , c'est une calomnie atroce. Non , non , ce n'est pas sous la robe d'un Juge que la friponnerie va se cacher ; elle y seroit bien venue , vraiment. Peut-être trouverois-tu quatre scelerats dans toute nôtre

Nation chicaneuse , un à chaque coin du Roiaume, est-ce trop ? Enfin , c'est un Castor blanc qu'un mauvais Juge en *France*. Veux-tu que je te fasse ici une peinture naïve de nos Magistrats ; mais garde toi bien au moins de prendre la chose à contreverité. Nos Magistrats sont des hommes parfaitement devoüez au maintien de la sûreté publique : appliquez uniquement à conserver l'ordre, & à le faire fleurir, ils se negligent pour les autres, & ne vivent que pour le bien commun. Toujours occupez de la présence du Grand Esprit, qui doit leur demander compte un jour de leur administration, & qui d'ailleurs jugera les Monarques & les Bergers par le même principe : cette présence est un rempart à l'abri duquel ces Messieurs se tiennent fermes & inébranlables dans la pratique de leurs devoirs. Leur cœur est une glace que l'amour, avec tous ses feux, ne sauroit fondre ; en vain la Beauté dresse toutes ses batteries contre ce cœur, fût-ce une Venus, elle abandonne la place. Ils ne sont pas plus sensibles au brillant de l'or ni à l'éclat de la Grandeur ; prendre un Juge par l'endroit de la fortune ou de l'élevation ? son intégrité se revolte, le zèle qu'il a pour la Justice lui inspire alors tous les sentimens d'une Vierge avec qui l'on voudroit trafiquer un bijou qu'elle estime plus que sa vie. La tentation l'irrite, & il ne pardonne jamais au tentateur. Pour donner le dernier trait à la représentation de nos Juges, tu dois te les imaginer dans l'exercice de leurs charges & de leurs emplois,

com-

BARON DE LA HONTAN. 255
comme des rochers au milieu des flots,
comme des colosses au milieu des vents,
comme des hommes rares, & d'une vertu que
tous les attrait & tous les appas du Monde
ne sauroient entamer. Personne ne connoit
mieux que moi le merite angelique de la
Magistrature *Françoise*. Les Juges de *Paris*
m'ont fait la grace de me décharger du pe-
sant fardeau de mon patrimoine ; & par la
perte de trois ou quatre procès, ils ne m'ont
laissé que mon épée pour vivre ; mais pen-
ses-tu qu'à cause de cela je les taxe d'injusti-
ce ? tu t'abuserois bien fort. Il est vrai que
mes Parties dont la cause ne valoit rien se
prévalurent beaucoup de leur bourse & de
leurs puissans amis ; mais avec tout cela mes
Juges m'assurèrent que, suivant leurs obli-
gations, ils n'avoient fait qu'interpreter les
Loix, que ces mêmes Loix étoient contre
moi, & que c'étoient proprement elles qui
m'avoient condamné ; or les Loix ne pou-
vant être injustes, je dois savoir bon gré à
mes Juges de m'avoir réduit à la besace, &
je ne puis me plaindre que de moi-même
qui ai mal expliqué la Loi.

A D A R I O.

Tu me dis là de grands riens, mon cher
Frere, & il faut que tu me prennes pour une
grosse dupe si tu te figures que je me rende
à ton galimatias. Tu ne saurois te battre
contre moi à forces égales, car la Raison
n'est pas assez de ton côté ; pour suppléer à
ce défaut, tu ruses & tu voudrois m'aveu-
gler

gler de poussière, mais je suis en garde contre ta finesse, & je saurai me garantir. Premièrement, je ne conviendrai jamais avec toi qu'on m'ait mal informé sur l'article de vos Juges; j'ai appris leur dépravation par le rapport uniforme de tant d'honnêtes gens que je ne puis raisonnablement en douter. Pourquoi veux-tu que je te croye au préjudice de tous ces témoins, qui n'ont aucun sujet de m'en imposer là-dessus? Mais quand je t'accorderois qu'on ne m'a point rapporté juste, n'ai-je pas eu plus d'une fois occasion de m'instruire sur cette matière par le témoignage même de mes propres yeux? Prengarde à ce que je vais te dire, & si tu le peux, tire-toi de ce pas-là. J'ai vû sur le chemin de *Paris* à *Versailles* un Paysan prêt à être foueté publiquement par la main du bourreau, pour avoir attrapé quelque peu de gibier. Allant de la *Rochelle* à *Paris* je rencontrai un homme condamné aux Galeres, pour avoir été trouvé portant un sac de sel. Ces deux infortunez subirent le châtement; mais en quoi consistoit leur crime? L'un avoit tué quelque bête: l'autre avoit pris secrètement un peu d'eau de mer condensée; tous deux cherchoient à faire subsister leur pauvre famille, beau sujet de punition! pendant qu'on se prosterne devant ceux qui volent impunément les peuples, & qui, pour fournir à leur horrible superflu épuisent la Nation; pendant qu'on adore certaines Idoles, qui, pour contenter une passion déréglée font couler des torrens de sang, & dépeuplent le Genre humain; enfin, pendant qu'on fait
la

la cour à des gens que l'on fait n'être sortis de la boïe, & ne s'être élevez au dessus du commun que par la fourberie & la mauvaise foi. Vante, après cela, vante la justice & l'équité de tes Loix; ose soutenir que tes Legislatours & tes Juges craignent le Grand Esprit, & que dans leurs reglemens ils n'ont égard qu'à la Probité. A vous entendre, il semble que nous autres *Hurons* soions des machincs à figure humaine, sans Ame & sans Raison; mais que vos *François* examinent bien nos mœurs, & ils seront forcez d'avouër que nous suivons aussi exactement les regles immuables de la Justice & de l'Equité que vous negligez, que vous transgressez ces mêmes régles. Un *Huron* ne craint de la part de sa femme ni des cornes sur le front ni des bâtards dans sa famille; sans connoître ni dettes, ni credit, ni pauvreté, nous échangeons sur le champ, ou nous donnons sans retour. Nous ne ressentons point les tristes effets du mien & du tien; si ce Lion furieux qui cause tant de ravage dans le reste du Monde, se trouve parmi nous, il a les dents tout-à-fait limées; si ce Serpent qui infecte de son venin presque tous les hommes, n'est pas absolument banni de nos Cabanes, il y entre au moins sans pointe & sans aiguillon: nous n'aimons ce qui nous appartient qu'autant que nos freres peuvent s'en passer, & le riche ne possède plus rien en propre dès qu'il s'agit de subvenir à la nécessité du pauvre. Comme nous sommes unis d'une parfaite égalité, la Raison ne veut pas que le bienfaiteur exige aucune recon-

nois-

258 CONVERSATIONS DU
 noiffance , mais comme nous faisons pro-
 feffion d'être hommes. La même Raifon
 veut que celui à qui l'on fait du bien ne foit
 point ingrat. Le defir infatiable d'amaffer
 ne nous ronge point , nous jouiffons du
 fruit de nôtre travail , & nous en faisons
 jouir ceux dont la peine a été moins heu-
 reuse que la nôtre. D'ailleurs l'envie ne
 trouvant par où s'infinner nous fommes
 exempts de divifions , de querelles , de meur-
 tres ; nous ne fentons point les morsures fu-
 neftes de la Difcorde ; la maladie & la guer-
 re font les deux feules portes par où la mort
 entre chez nous. Enfin , Baron , traite tant
 qu'il te plaira , de folle & d'extravagante nô-
 tre République impolicée , je te soutiens
 qu'elle eft cette République apparemment
 sauvage l'afile que la droite Raifon bannie
 de la plûpart des Nations a choifi pour
 s'établir , & que c'eft ici où vos pretendus Sa-
 ges devoient venir entendre la voix de la
 Nature qu'ils écoutent & qu'ils confultent
 fi peu.

L A H O N T A N .

Doucement , ADARIO , tu te laiffes trop
 emporter à ton imagination ; tu ne fais que
 voltiger de fuperficie en fuperficie , & ton
 peu de pénétration ne te permet pas de rien
 aprofondir. Ecoute-moi fans préoccupation,
 & tû connoîtras bien vîte la justice de nos
 Loix. Quand les premiers *François* fe font
 unis enfemble , ils ont crû que le moyen
 le plus efficace pour conferver le repos , &
 pour

pour augmenter le bonheur d'une Societé, c'étoit de déroger, sous de certaines restrictions que nous appellons Loix fondamentales, le souverain pouvoir à un seul homme, & de le rendre Maître absolu de toutes choses. C'est celui-là que nous nommons nôtre Prince, nôtre Monarque, nôtre Roi. Avant qu'on lui mette la Couronne sur la tête, on l'oblige à faire serment sur ce qu'il y a de plus sacré dans la Religion, qu'il observera exactement les Constitutions primitives & originales de la Monarchie. Tant qu'il tient parole, tout va le mieux du Monde soit pour le général, soit pour le particulier. On exécute fidèlement les Traitez, & par là l'on entretient une bonne intelligence avec les Voisins; jamais de guerre que pour demander ce qui appartient incontestablement ou que pour se défendre contre la violence & l'oppression; les sujets ne sont point accablés de subsides, & les peuples ne fournissent que ce qui est précisément nécessaire aux besoins de l'Etat. Chacun est sûr de travailler pour soi, & sur ce motif le Commerce fleurit & les Arts se perfectionnent. Le Vice est puni, le Merite récompensé; le Droit, l'Ordre, la Raison triomphent, le tort & le travers sont condamnés par tout. Mais qu'arrive-t-il, mon Ami? c'est que ces Princes religieux observateurs de leurs obligations & de leurs engagements sont extrêmement rares. Un Monarque sur son Trône ne veut rien voir qui ne soit au dessous de soi; ces Loix auxquelles on a prétendu l'astraindre & le sou-

met-

260 CONVERSATIONS DU

mettre lui paroissent comme des liens incommodes qui le serrent, & qui l'empêchent de se mouvoir comme il lui plaît. Ce Roi ne veut point d'exception dans son indépendance, & il secouë tout ce qui pourroit borner tant soit peu son autorité. Ce n'est plus alors le salut de la Nation qui est la Loi suprême, c'est la Volonté du Monarque. De ce desordre capital naissent tous les autres défauts qui défigurent la face du Gouvernement. Le Prince n'ayant plus d'autre règle que son Vouloir, c'est une suite nécessaire que tout dépende de ses caprices & de ses passions. Il ordonne des choses injustes & criantes; une partie de ses sujets exécute les ordres aux dépens de l'autre partie, & les premiers deviennent en cela les instrumens & les supôts de la Tyrannie. Si ce Prince est déréglé dans ses mœurs, son Exemple autorise le crime, & ses excès ne passent plus que pour des gentilleses. Veux-tu que je te dise tout en peu de mots, ADARIO? Quand le Monarque regne par les Loix, rien de mieux: quand le Monarque s'érige lui-même en Loi, rien de pis.

A D A R I O.

Je te comprends, mon cher Baron, & plût à Dieu que tu m'eusses toujours répondu aussi solidement! Mais di-moi, je te prie. Lors qu'on a le malheur de tomber entre les mains d'un de ces Oppresseurs dont tu parles, pourquoi ne pas déthrôner le Tyran? pourquoi ne pas se donner un meilleur

BARON DE LA HONTAN. 261
meilleur Maître? Que tout un grand Peuple
gémisse pour le plaisir d'un seul homme, je
ne pense pas qu'il se puisse rien concevoir
de plus bizarre, ni de plus contraire à la
droite Raïson.

LA HONTAN.

Aussi se trouve-t-il dans nôtre *Europe* une
Nation assez brave & assez courageuse pour
ne pas souffrir que le Souverain transgresse
les Loix, & pour s'opposer à son usurpa-
tion. Mais ce qui fait que ces dépositaires
de la Liberté, que ces véritables hommes
trouvent si peu d'imitateurs, c'est qu'un Ty-
ran a de grandes ressources contre le déthrô-
nement. Il fait accroire à ses sujets que le
Grand Esprit l'ayant établi sur eux, ils doi-
vent lui obéir, fût-il le plus execrable de
tous les Monstres: on ne cesse de rebatte
cette belle Morale; les uns la prônent de
bonne foi, les autres par crainte, par inté-
rêt, ou pour avoir le plaisir de défendre une
mauvaise cause. Mais le peuple est toujours
la dupe de ces Docteurs, & donnant avec
sa crédulité ordinaire dans ce barbare dogme,
il respecte la main qui le frappe, & il baise
les fers dont le Tyran le tient enchainé.

A D A R I O.

Oh pour ce coup-là je te tiens, Baron.
Tu ne saurois me nier, sans renoncer à tou-
te pudeur, que vos *François* deshonnent le
Grand Esprit par les idées qu'ils s'en forment.
Car

Car quand ils croient qu'il ordonne sous peine des feux éternels à toute une nombreuse Nation d'obeir à un mechant Roi, n'est-ce pas dire que le Grand Esprit est méchant lui-même, & qu'il prend plaisir à faire souffrir des innocens ? Mais revenons à la justice de vos Loix. Tu te souviens de ces deux pauvres Diabes qui se refugierent l'autre année à *Quebec* de peur d'être brûlez vifs ; di-moi, je te prie, de quel crime étoient-ils coupables ? On les accusoit de magie, & quelle bête est-ce que cette magie ? Apparemment rien autre chose qu'une cervelle derangée, & si un homme qui est magicien de bonne foi doit être livré au bourreau, il faut le mettre entre les mains d'un Medecin. Tu fais que nous avons aussi nos Sorciers ou nos *Fongleurs* ? Ils se vantent de guerir les malades par des prestiges, & par des enchantemens. Mais nous ne sommes pas assez stupides pour être leurs dupes : nous les regardons comme des fourbes, ou comme des fous : leurs visions, & la bizarrerie de leur conduite nous divertissent, & quant au reste, nous les laissons vivre en repos.

LA HONTAN.

Ta comparaison ne vaut rien du tout, ADARIO. Nos *Fongleurs* sont bien d'autres gens que les vôtres. Il faut que tu saches qu'en *France*, & en plusieurs autres Pais de l'*Europe* un Sorcier est plus à craindre qu'une armée. C'est un homme qui en vertu

BARON DE LA HONTAN. 263
vertu d'un certain contract qu'il a passé avec l'Esprit noir, peut faire tout le mal dont il s'avise. Il donne la rage d'amour aux personnes les plus indifférentes, & les plus froides; il glace les amans les plus emportez, & le jeune époux qui se croit au comble de son bonheur le jour de son mariage, tombe la nuit, par le malefice de l'Enchanteur, dans la paralysie, & dans l'insensibilité. Ce scelerat empêche la maturité des grossesses; il jette les plus sains dans une langueur mortelle; il fait périr les semences dans le sein de la terre, & le bétail dans les pâturages, ou dans les étables. Quelquefois il se contente de repandre la terreur dans tout son Canton. Ayant le secret d'apparoître sous telle figure que bon lui semble, il en choisit qui causent d'horribles tranfes à ceux qui le rencontrent, & qui leur fait dresser les cheveux. Tantôt c'est un spectre de la hauteur d'un Chêne; tantôt c'est un quadrupède énorme, & tantôt un oiseau des plus affreux. Ses plaintes, ses cris, ses hurlemens, le bruit des chaines qu'il tire après soi redoublent l'épouvente & l'horreur. Enfin, le Diable qui est son ami de débauche, & avec lequel il se plonge la nuit dans les plus sales ordures, lui communique toute la sceleratesse de son pouvoir. A ton avis ce Sorcier n'est-il pas bien & dûment brûlé?

A D A R I O.

Tu me fais assurément bien de l'honneur, Baron, quand tu me debites toutes ces fada-

dai-

daïses. T'ai-je donc donné sujet d'avoir si mauvaïse opinion de mon discernement? Jete conseille d'entreprendre aussi de me persuader qu'*Esopé* est un véritable & fidèle Historien, & que les bêtes ont dit, & fait toutes les choses que ce judicieux Singe nous rapporte. Si tu as prétendu railler avec toute ta forcellerie, je te le pardonne; & il ne tient qu'à moi, pour te payer en même monnoye, de te forger ici des mensonges aussi ridiculement inventez. Mais si tu parles sérieux, & en homme qui croit ce qu'il dit, en vérité, mon pauvre Frere, tu me fais grande compassion, & je déplore ton aveuglement. Je suppose qu'il y ait un méchant Esprit, je veux que cette bête à cornes, à queue, & à pieds fourchus que vous nommez Diable, soit dans l'Etre des choses, & que ce ne soit pas plutôt un Fantôme inventé pour faire peur aux simples, quel besoin y a-t-il de lui donner ces Ministres, & ces supôts qu'on qualifie Sorciers? Dès que le Démon auroit influence & pouvoir sur les productions de la Nature, il agiroit de tous côtez par sa vertu invisible, & sans emprunter le secours humain il ne tiendroît qu'à lui de causer sur la Terre des maux infinis. D'ailleurs, si ce vilain Diable communique sa malice surnaturelle aux méchans, comment le Monde ne fourmille-t-il pas de Sorciers? car tu fais, Baron mon Ami, que le nombre des bons est bien petit; je gagerois, si cela se pouvoit, qu'il y a mille scelerats contre un homme de bien. Outre cela, j'ai oui dire que presque tous vos Sor-

ciers

ciers étoient des gardeux de bêtes, des ignorans & des gueux. Comment le Diable, leur Seigneur & Maître, & auquel ils se sont donnez corps & ame, ne leur fait-il point un peu de part de ses lumieres, comment ne fait-il point leur fortune? Ses bons serviteurs, ses meilleurs amis vivent en ce monde-ci dans la crasse la plus fardide, dans la misere la plus afreuse, & pour toute recompense de lui avoir été fidèles, ils bruleront éternellement dans l'autre vie? Ne faut-il pas être bien ennemi de soi-même pour se choisir un tel Maître? Mais enfin, je ne trouve rien de plus scandaleux que cette opinion de Magie & de fortilege? Quelle idée me donnes-tu en cela du Grand Esprit? Tu veux me persuader qu'il laisse faire le Diable: en ce cas-là Dieu est donc le complice de tous les crimes & de toutes les horreurs du Griinoire; car enfin consentir à un desordre que l'on pourroit empêcher très-aisément, si ce n'est pas en être l'auteur, à ton avis cela vaut-il mieux? Je te fais une comparaison, Frere, & je te défie d'y répondre. J'ai à la chaine dans ma Cabane un chien enragé: cet animal est d'une force monstrueuse, d'une agilité surprenante, sa peau est impénétrable, & il n'y a point d'homme assez hardi pour oser lui porter un coup. Si je lâche ce chien dans le Village, n'est-il pas vrai qu'il y étranglera autant d'hommes & de bêtes qu'il en tombera sous sa patte? Mais n'est-il pas constant aussi que je serai la vraie cause de cette horrible desolation? Va maintenant au Diable, Seigneur Baron:

puis qu'il fait tant de ravage sur la Terre; pourquoi le grand & bon Esprit lui permet-il d'y venir ? que ne lui défend-il de sortir de son Enfer ? En vérité si Dieu veut bien que le Diable se fourre par tout, Dieu veut bien aussi que cet Esprit pervers fomenté la sceleratesse parmi les hommes, & qu'il contribue à leur damnation ; or je te demande si Dieu peut tolérer ce mal sans en être responsable ? Pour raisonner conformément à la nature & à la perfection du Grand Esprit, il vaudroit bien mieux dire qu'il a renfermé pour jamais tous les mauvais Anges, & qu'il a fixé leur condition à demeurer avec les Damnez, & à les tourmenter : on ajouteroit que le Grand Esprit, au contraire, inspire aux hommes la vertu, les détourne du vice, & les aide dans le grand œuvre du salut. Quant aux Ames que tu prétens revenir de ton prétendu Purgatoire, autre sottise : Elles viennent, dis-tu, solliciter le secours des prières, des offrandes & des vœux ; mais les vivans que ces pauvres Ames prennent pour mediateurs valent-ils mieux qu'elles ? n'ont-ils pas assez à faire d'appaîser Dieu pour eux-mêmes ? & d'ailleurs dès que le Grand Esprit trouve bon que ces souffrants quittent le Purgatoire, & viennent sur la Terre implorer l'assistance de leurs amis, il ne lui en couteroit pas davantage d'abréger leur peine, & de les enlever de plein vol dans son Paradis. Garde donc pour toi ta Diablerie & tes Aparitions ; c'est un bien que je ne t'envie point, je t'en cède ma part très-volontiers. Si tu
me

me debites ces sornettes pour te divertir, tu es fort mal adressé, va t'en dogmatiser la plus chetive femmeléte de nôtre Village, encore suis-je bien sûr qu'elle te regardera d'abord aux yeux, & qu'elle te prendra pour une cervelle demontée : mais si tu parles serieusement, & si tu crois ce que tu dis, assurément, mon Gentilhomme, tu n'as guerc d'obligation à la Nature, elle t'a bien mal partagé de raison. Il me vient encore une pensée touchant les Negromanciens. D'où vient que la Sorcellerie est inconnue à nos Peuples du *Canada*? Ces bonnes gens n'y entendent point finesse ; quoi que de-pourvûs de ces vives & divines lumieres dont vous vous piquez vous autres, & qui certainement ne vous rendent pas meilleurs, ils marchent à la lueur du Bon-sens, & ils vont rondement en besogne. Il semble donc que le Diable feroit bien ses affaires avec eux, car ne se défiant point de lui, rien ne l'empêcheroit de leur en faire accroire : cependant nos *Canadiens* n'ont aucun commerce avec Satan. D'où je conclus, ou que vous êtes des cerveaux creux qui vous repaîsez de chimeres, ou que vous sympathisez assez avec le Diable, pour entretenir correspondance avec lui ; au lieu que, ou nous ne croyons rien qui ne soit solide, & conforme à la saine Raison, ou le mechant Esprit ne s'accommode point de nos mœurs, & il nous trouve trop de droiture & de probité pour commercer avec nôtre Nation. C'en est assez, & même beaucoup trop sur une matiere si ridicule :

oblige moi de ne me point repliquer là-dessus ; tu ne pourrois m'alleguer que de nouvelles extravagances ; retournons à vos Loix par un chemin plus clair , & où l'on puisse comprendre ce que l'on dit. Pourquoi souffrent-elles ces Loix qu'on trafique de l'honneur de l'autre sexe ? Ne sont-ce pas des temples fort vénérables que ces Maisons publiques où la Prêtresse de *Venus* vous donne pour vôtre argent le choix entre les Victimes qui se sont consacrées à cette lubrique Divinité ? Pourquoi permettre sans aucune autre raison que celle d'une sottise vanité de porter une épée qui sert si souvent à tuer ceux qui n'en ont point ? La juste guerre exceptée , ne faudroit-il pas éloigner tout à fait cet instrument de colere & de fureur ? Comment laisse-t-on aux vendeurs de Vin & de liqueurs fortes de donner à des gens yvres tout autant à boire qu'ils en demandent ? N'éprouve-t-on pas tous les jours que la bouteille , comme vous parlez vous autres , produit d'étranges effets ? Combien de querelles & de meurtres à *Quebec* par la boisson ? & nos bonnes gens même ne s'égorge-t-ils pas quand ils en ont trop pris ? Le Cabaretier n'est point coupable , diras-tu ; il fait son métier ; mais c'est au Buveur à se connoître , & à lever le piquet lors qu'il se sent près à passer les bornes. Cette réponse ne vaut rien ; car cet homme que tu supposes avoir déjà beaucoup de vin dans la tête , & qui d'ailleurs a du penchant à la débauche , est-il en état de se servir de sa Raison ? Point du tout , & dans ces moments-

BARON DE LA HONTAN. 269

là le Philosophe le plus phlegmatique est emporté par la vapeur du jus , & par l'attrait du plaisir. Pourquoi vos Magistrats ne veillent-ils point à moderer le jeu , & à prévenir ses excès ? Quelle source de malheurs que le jeu ? Le Pere y ruine sa famille ; le Fils y endette son Pere ; la Femme , après avoir perdu son argent , ses bijoux & ses nipes , y engage le front de son Mari ; du jeu naissent la misere , la division , le meurtre & tant d'autres suites pernicieuses. Ce sont là , mon Frere , des abus dangereux & crians que vos Loix devoient retrancher. Au lieu de cela , vous commettez tous ces desordres impunément , & à l'abri des Loix. Une telle reformation n'est point necessaire parmi nos *Hurons* : Ils ne connoissent point tous ces travers ni tous ces deréglemens : Le Bon-sens est leur Code , & l'Equité leur Digeste ; ne faire tort ni à soi-même , ni aux autres ; faire tout le bien raisonnablement possible à la propre personne , & à ses semblables , voilà nôtre Jurisprudence , ce sont toutes nos Loix.

L A H O N T A N .

Mon Dieu ! que tu bats la campagne , ADARIO ; que tu t'échaufes , & que tu emploies de paroles pour rien ! Je n'ai qu'un mot à te répondre , & tu n'as guere de cctte Raison que tu prônes tant si tu ne t'en paies pas. Nos Loix sont digue au débordement , & à l'inondation du vice autant que cela se peut ; mais parce que la plûpart de nos Vil-

270 CONVERSATIONS DU
les sont trop étendues pour que le Magistrat puisse avoir l'œil sur la conduite de chaque particulier, on fait des défenses générales, on les observe avec toute l'exacritude possible, & du reste on tolere ce qu'on ne peut empêcher.

A D A R I O.

Je voudrois que tu disses vrai. J'aime d'inclination les bons *François*, & je ne puis mieux leur marquer ma bonne volonté qu'en leur souhaitant une vie libre & tranquille, telle qu'est la nôtre. Mais comment vos Loix pourroient-elles vous procurer ce sûr & agréable repos ? N'ai-je pas vû qu'elles sont le plus violées par ceux qui sont obligez de les administrer ou de les soutenir ? Qu'est-ce que c'est chez vous que ces lieux si redoutables établis pour punir le crime, pour autoriser le droit, pour exercer la Justice ? Ces Tribunaux ne sont-ils pas trop souvent des coupe-gorge, des endroits de vol, de brigandage & de violence ? Un Plaidéur, venu peut-être de cent lieuës pour demander son bien, se consume en frais, pendant que les Supots de ce Repaire que vous nommez Barreau s'enrichissent des depouilles de ce malheureux, & si après qu'on l'a épuisé par des longueurs, des ruses & des chicanes, il gagne sa cause, à peine lui reste-t-il assez pour paier les Dépens ; il ne profite que du parchemin. Tu fais mieux que moi ce que l'argent, la faveur & l'amour peuvent sur le cœur d'un Juge, tu
fais

fais combien ces puissantes machines jettent de veuves, d'orphelins, d'innocens, dans la misere & dans l'oppression. Allons du Palais à la Cour: se peut-il rien de plus inique & de plus barbare que les Loix qui émanent du Conseil de vôtre Maître? Il dispose du bien de ses sujets ni plus ni moins que nous disposons quand il nous plaît de ce qui appartient à nos Esclaves: Le particulier ne jouit de quoi que ce soit dont il ne paye le tribut: on le taxe même pour sa tête & pour les élémens, & lors qu'il s' imagine qu'on ne fauroit plus rien lui demander, il est tout étonné de voir qu'on le pille, & qu'on le repille plus que jamais. Encore passé si le Prince, je ne dirai pas, voloit; j'adoucirai le mot, si le Prince prenoit le bien de ses sujets d'une maniere équitable, je veux dire si chacun contribuoit selon ses forces; mais hélas! il s'en faut bien. Les plus pauvres sont les plus chargez à proportion, & tel miserable artisan qui n'a pour tout capital que l'usage de ses bras donne presque tout son gain, pendant que Monsieur le gros & gras Financier se fait grand honneur & grand plaisir de ce qu'il derobe au Public. Voilà les excellens fruits que vous retirez de vos Loix. Comparez maintenant vôtre condition avec la nôtre. La Raison est nôtre unique & Souverain Juge: Elle nous ordonne de nous rendre heureux les uns les autres, & de concourir au bonheur commun par une égalité de biens, nous lui obeïssons exactement: elle nous commande encore de travailler pour l'abondance &

272 CONVERSATIONS DU
pour la sûreté du Village, c'est ce que nous
faisons de bon cœur; qu'arrive-t'il? Bannif-
fant par là de chez nous le *Mien* & le *Tien*,
ces deux grands Perturbateurs du Monde,
nous menons une vie exemte d'ambition &
de dispute, & conséquemment nous gou-
tons une solide & inalterable félicité. En
voilà bien assez pour aujourd'hui: aussi bien
mon *François*, qu'est ce que je dis? aussi
bien mon Esclave me vient querir. Le reste
à demain. Adieu.

III. CONVERSATION.

De l'Interêt propre.

L A H O N T A N .

QUoi si matin? Oh bon homme! tu n'as
pas l'ame contente, & tu en veux de-
coudre encore, je le vois bien. Mais croi-
moi, ADARIO, plus de controverse; te-
nons-nous-en chacun à nos sentimens, &
vivons bons amis. Pour moi je t'abandonne
à ton aveuglement. C'est avec chagrin,
néanmoins; car je t'estime beaucoup: tu as
de l'esprit, de l'expérience & de la valeur;
je me serois fait un grand plaisir de t'arra-
cher à tous tes préjugés sauvages, & com-
me ta Nation, qui te vengere, a pour toi tou-
te la déférence possible, comme tu es l'ora-
cle des *Hurons*, j'aurois crû les convertir
tous

BARON DE LA HONTAN. 273
tous en te convertissant. Mais encore un coup j'y renonce; il n'y a pas moi en de te faire entendre raison. Tu éludes la force de mes preuves, tu conclus du particulier au général: enfin tu prens toujours à gauche, & pour ne te rien deguïser, après avoir bien batu la campagne tu reviens à ta prévention.

A D A R I O.

Tu te contredis grossièrement sur mon chapitre, Baron, & dès là j'ai sujet de te croire le discernement faux. Selon toi j'ai de l'esprit, & cependant je ne puis distinguer le vrai d'avec le faux; je raisonne comme un entêté, comme un fat; ajuste cela si tu le peux. Que j'aie du genie ou que je n'en aie point il est toujours vrai que tu me fais injustice. Afin que tu le saches, quand je dispute contre toi je ne suis ni *François*, ni *Huron*; je mets tout préjugé à part & je tâche de ne me servir que de mon Bon-sens. Sur ce pie-là je suis autant en droit de me plaindre de ton entêtement que tu es en droit de crier contre mon opiniâtreté. Cela est plaissant: parce que les Jésuites sont Jésuites, & que les *François* sont *François*, ils sont infaillibles, & parce que nous sommes *Sauvages* & *Hurons*, il faut nécessairement que nous aions tort. Hé! par quel endroit, s'il vous plaît, vôtre sens est-il meilleur que le nôtre? Tant s'en faut. Nous devons raisonner beaucoup plus juste que vous; car nos vûes sont plus simples, & nous n'obscur-

M 5 ciffons

274 CONVERSATIONS DU
cissions point la lumière naturelle par tant de
préjugez, & par l'impression d'un si prodigieux
nombre d'objets. Ne t' imagine donc pas, mon
Frere, m'étourdir de ton galimatias. Non,
vous ne connoissez point le vrai bonheur,
vous autres *Européens* ; vous donnez tout
à l'imagination, & presque rien à cette belle
partie de nous-mêmes, qui nous fait raison-
ner ; enfin vous ne meritez pas le beau nom
d'Homme. Par exemple je te soutiens qu'une
Nation parmi laquelle l'Interêt propre
domine, & dont l'argent est l'ame, le lien
& le nerf, je te soutiens, dis-je, qu'une telle
Nation doit être necessairement défigurée
par toutes sortes de crimes & d'excès. Il est
inutile d'en venir à l'induction : la chose est
claire comme un & un sont deux ; toi-même
tu n'en doutes pas. Mais je consens que tu
soutiennes la gageure. Prouve-moi, donc
s'il est possible, que vous êtes aussi inno-
cens, aussi tranquilles, aussi heureux avec vô-
tre argent que nous qui détestons ce perni-
cieux metal, & qui le craignons comme la
peste.

LA HONTAN.

Je t'accorderai, si tu veux, que le Tien
& le Mien sont une occasion de grands desor-
dres parmi nous ; mais l'institution n'en est
pas moins bonne & la conservation n'en est
pas moins nécessaire. Il n'y a rien de si bon
sur la Terre qu'il ne puisse dégénérer en abus,
ou tourner en mal. Ne conviens-tu pas,
ADARIO, que les mains & les bras ornent
l'hom-

l'homme, & que ces instrumens lui sont tout à fait nécessaires? Cependant il est certain que si la Nature avoit fait les hommes sans bras, les hommes ne se tueroient point comme ils sont, en cela plus furieux que les bêtes les plus feroces. Il en va de même de nôtre argent & de nôtre propriété : s'il en résulte de grands maux, il en revient aussi de grands avantages. Et, sans nous donner la peine de descendre dans un détail d'où nous ne sortirions jamais, n'est-ce pas à l'argent que nous devons la force & le lustre de nos Sociétés? Le Prince met sur pied de nombreuses armées; il étend ses frontières, & il se fait la terreur de ses ennemis; les autres Nations n'oseroient l'attaquer, & se tiennent trop heureuses qu'il les laisse en repos: quel est le ressort de cette puissance? c'est l'argent. Ce métal n'influe pas moins au dedans de la Nation pour l'ordre, & pour la beauté. Nos Rois ont des trésors & des richesses immenses, il est vrai; mais sans cela seroient-ils en état d'appuyer les Loix, d'empêcher les revoltes, de punir le vice, de récompenser la vertu, de soutenir l'éclat de leur dignité? Si vous retranchez la diversité d'intérêt, le théâtre des Grands, des Nobles & des Riches tombe; leur luxe, leur faste, leur fracas s'évanouit, ils seront confondus dans la foule, & ils n'auront plus rien qui les distingue de leurs Compatriotes. Mais combien aussi la Société perdrait-elle à ce changement? Nous ne verrions plus ces Hôtels superbes, ces Palais magnifiques, ces riches ameublemens; nos villes ne retentiroient plus du

276 CONVERSATIONS DU
bruit des Carosses : tant d'autres belles choses que je ne te dis point ? quand nous ne perdriens que le plaisir de voir un Fat que la naissance ou la fortune semblent n'avoir mis en place que pour étaler ses défauts de corps & d'esprit & que pour montrer la bassesse d'ame des flatteurs que lui font la Cour, nous perdriens l'un des plus divertissans spectacles de la Scene.

A D A R I O .

Tu prétens donc que la force & l'orare d'une Nation soient fondez sur le *Tien* & le *Mien* ? abus, mon Ami, abus. Je suppose, ce qui probablement n'arrivera pas si-tôt, qu'on abolisse la Roiauté en *France*, & que chaque Ville devenant Souveraine établisse une communauté de biens entre ses habitans ; en quoi vôtre *France* seroit-elle moins puissante ? Ces Villes n'auroient qu'à s'unir toutes contre l'Ennemi commun ; elles fourniroient plus ou moins de troupes, à proportion qu'elles seroient plus ou moins peuplées ; enfin ces Villes seroient ce que font nos Villages lors qu'il s'agit de faire la guerre aux *Iroquois*. Quant au bon ordre, ne vois-tu pas, mon cher Frere, qu'il seroit beaucoup mieux observé dans le cas de ma supposition ; car chaque Chef de famille aiant abondamment son nécessaire en jouiroit paisiblement sans troubler personne, & si quelcun s'émancipoit à faire le moindre tort à son Compatriote, tous les autres s'éleveroient contre lui pour le maintien du bonheur

BARON DE LA MONTAN. 277
heur commun. Pour ce qui est de ce lustre
& de cette beauté qui frappent les yeux, tu
me la donnes belle, Baron. Di plutôt que
c'est une laideur, une ombre, une affreuse
difformité. Je te fais encore une comparai-
son. L'on te présente deux femmes : l'une
a le visage parfaitement regulier, la gorge
& les mains belles, mais tout le reste du
corps est affreux : l'autre n'est pas une de ces
Beautez éclatantes ; mais elle n'a rien qui
choque, tant elle est bien proportionnée, on
diroit que la Nature en formant cet ouvra-
ge s'est étudiée à n'y pas laisser glisser le
moindre défaut. A ton avis, Seigneur Baron,
de laquelle de ces deux Princesses t'accom-
moderois-tu le mieux ? Tu ne balancerois
pas d'un moment pour la dernière, & com-
me tu ne manques ni de bon goût ni d'ape-
tit, il me semble te la voir prendre avide-
ment par la main. Tu vois, je m'assure, où
j'en veux venir. Ces deux femmes, ce sont
deux Nations ou deux Societez. La premie-
re de ces femmes est la figure du Corps ci-
vil où regnent le *Tien* & le *Mien*. Ce Corps
est beau & agréable à voir par sa partie su-
perieure : la Cour & le Château de ce Mo-
narque, la Maison & les Equipages de ce
Grand, les Festins & la dépense de ce Riche,
voilà les endroits brillans de la Societé. Mais
lors que nonobstant un grand nombre d'Hô-
pitaux, on ne laisse pas de voir vos Car-
fours affiegez de pauvres & de mendians ;
lors que dans un tems de famine on trouve
les morts dans les grands chemins & dans
les rues, pendant que Monsieur le Riche

278 **CONVERSATIONS DU**
n'en rabatroit pas d'un denier pour sa mo-
leffe & pour ses plaisirs ; lors qu'on voit le
villageois , l'artisan , le menu peuple privé
des douceurs de la vie , & souffrir la faim &
la nudité pour fournir aux desirs insatiables
d'un seul homme , qu'en dis-tu , mon Ami,
vos Societez ne font-elles pas horreur par
cette dégoutante & afreuse moitié ? Oppose
maintenant à ce Corps civil une Nation qui
ait bani pour jamais de chez elle toute dif-
ference en matiere de richesses , & d'honneur ;
toute subordination en fait d'autorité. Ces
hommes concourent avec un empressement
mutuel à se rendre heureux ; personne ne
travaille pour soi : Chacun consacre son
adresse & son industrie au bonheur com-
mun : la disette & la haine n'entrent point
dans une telle Societé ; l'abondance & l'ami-
tié en font les deux liens principaux. Enfin
cette Nation est uniforme en tout : cela ne
vaut-il point infiniment mieux que vôtre
haut & bas ? je te defie d'en disconvenir de
bonne foi.

LA HONTAN.

Tu bâtis sur l'impossible & par consé-
quent tu tires tous tes coups en l'air. Afin
que ta suposition devint effective & se tour-
nât en réalité , il faudroit que le Grand Ef-
prit envoiât un nouveau Déluge sur la face
de nôtre vaste Continent , & que couvrant la
superficie de la Terre d'une autre Peuplade,
ces nouveaux hommes eussent à choisir sur
le biais , & sur les moiens de se rendre heu-
reux.

BARON DE LA HONTAN. 279
reux. Dans l'état où sont les choses tu juges bien , ADARIO, qu'on en viendroit plutôt à un massacre général que d'en venir à une égalité de biens. Les opulens de la première volée perdroient trop ; ceux qui sont dans la médiocrité n'y gagneroient pas assez ; le plus gros profit iroit aux pauvres, & comme ces derniers font le parti le plus foible, comment s'y prendront-ils pour contraindre les deux autres partis à renoncer à la propriété ?

A D A R I O.

Arrête, Baron ; j'ai été en *France*, comme bien tu fais ; je connois le Gouvernement & je te soutiens qu'en ton pays les gens sans capital & sans fortune font le plus grand nombre : rien n'empêcheroit donc qu'ils ne se rendissent les plus forts : Ils pourroient le faire d'autant plus aisément que le gros de la puissance de la Nation est de l'ordre des Infortunez. Car di-moi, je te prie, qu'est-ce que c'est que ces trois cens mille soldats plus ou moins, que vôtre Monarque a dans son Roiaume, & qui le rendent si formidable & si fier ? Ne font-ce pas trois cens mille gueux qui moiennant quelques sols par jour veulent bien se faire tuer, & pour qui ? pour le Riche depuis le premier jusqu'au dernier ; pour la conservation de sa plénitude ; pour le maintien de ses plaisirs & de ses excès, pour l'augmentation de sa prospérité. Mais tous ces milliers de soldats procurent-ils par l'effusion de leur sang & par la perte de leur
vie

vie le moindre avantage à ceux de leur Catégorie & de leur Classe, je veux dire, aux Habitans destituez de bien? aucun si ce n'est d'accroître leur misère, & d'en multiplier le nombre. Il ne tiendrait donc qu'à ces Troupes de faire rentrer la Nation dans ses droits, d'anéantir la propriété des particuliers, de faire une égale & juste compensation des biens, en un mot d'établir une forme si humaine, un plan si équitable de Gouvernement que tous les membres de la Société participassent, chacun suivant sa portée, à la félicité commune.

LA HONTAN.

Quand tu me proposes le secours du soldat pour l'exécution de ton Grand Oeuvre, j'aimerois autant que tu conseillasses aux bêtes de se réunir toutes pour se soustraire à la tyrannie, à la cruauté, à la gourmandise de l'Homme. Est-ce qu'un Général ne mène pas ses Troupes au feu à peu près comme un Boucher conduit ses bœufs & ses moutons à la tuerie, sans que les uns ni les autres s'avisent de demander pourquoi l'on veut qu'ils meurent, sans qu'ils s'informent si c'est justement ou injustement qu'on les fait perir? D'ailleurs, on persuade aux soldats qu'ils sont obligés en conscience de se soumettre aveuglément, & l'on punit leur résistance comme le plus énorme des crimes, parce qu'en effet, il n'y a rien de plus dangereux pour les Grands & pour les Riches. Si le soldat se mêloit de philosopher,

s'il

s'il vouloit entendre raison, s'il s'ingeroit de prendre connoissance de la conduite du Prince, de l'opression des Sujets, des abus & des injustices qui se commettent dans l'administration publique, combien de Colosses seroient renversez ? Mais enfin, sans la subordination militaire il n'y a plus de sureté au dehors, ni au dedans d'un Etat ; l'anarchie & la confusion succederoient à la tranquillité ; le monde ne seroit plus qu'un Cahos, & cela est si vrai que vous autres *Hurons*, vous avez pour vos Chefs, quoique vos égaux, la même deférence & le même aquiescement que s'ils étoient vos Supérieurs.

A D A R I O.

Oh, mon Brave, si je voulois je ne de-meurerois pas court sur tout cela : le Bon-sens me fournit de quoi foudroier tes repon-ses, & les battre en ruine ; mais comme ce n'est pas mon dessein de te déplaire, je ne repliquerai point à tes dernières instances, & je me contenterai de t'alleguer une raison dont tu ne saurois raisonnablement te scan-dalifer. J'ai ouï dire aux Jesuites que tous les hommes tendent toujours au plus grand bien : je sens en moi-même qu'ils ont raison, & si je concevois aussi bien tout le reste de ce qu'ils me prêchent, j'irois au plutôt me faire laver la tête avec cette eau merveilleu-se qui blanchit l'ame, & je serois Chrétien & Catholique à bruler. J'ai dit que je sentoie bien en moi-même qu'ils avoient raison ; car en effet je m'aperçois que sans examiner
&

282 CONVERSATIONS DU
& sans réfléchir je vise toujours au meilleur
& je quite le moins bon pour prendre ce qui
m'acommode le mieux. Or il faut que tu
tombes d'accord que nôtre genre de vie est
beaucoup plus doux & incomparablement
plus agréable que le vôtre; donc vous de-
vriez l'embrasser, & vous allez contre l'im-
pression de la Nature, vous faites violence à
cette bonne Mere quand vous ne vous ren-
dez pas aussi heureux que nous le som-
mes.

L A H O N T A N.

Quoi un Sauvage moraliser si finement!
Je ne desespere plus de ta conversion, ADA-
R I O; & puisque nos Jesuites ont bien pû te
faire pénétrer dans le dernier repli du cœur
humain, ils pourront bien aussi t'introduire
dans la connoissance de nos Mystères.

A D A R I O.

Nous ne saurions être plus opposez,
Seigneur Baron: tu t'étonnes qu'un Sauva-
ge dont l'ame est dans son affiète naturelle
& dont l'esprit n'est point gâté par un amas
de fausses idées, ni par le trouble des pas-
sions, comprenne les premières veritez de
la Philosophie, & moi j'admire comment
vous autres qui êtes acoutumez dès l'enfan-
ce à croire ce que vous ne concevez point,
conservez encore assez de lumiere pour dis-
cerner le vrai d'avec le faux. Touchant ce
que tu nommes ma conversion, je te con-
seil-

seille en ami de ne pas esperer trop fort car tu pourrois bien avoir le chagrin de t'être trompé. Vois tu, mon Ami, quand les Jesuites me parlent raison, je les entens : si j'ai de la peine à les comprendre d'abord, j'en viens à bout avec un peu de reflexion, & alors je me rejouis à la vûe de la Verité; je la goûte, j'en favoure la douceur, & cela me fait un certain plaisir que je ne te saurois exprimer. Mais quand tes Jesuites me parlent Mystere, qu'ils m'ordonnent de fermer les yeux pour voir; c'est comme s'ils me tiroient de la clarté du Soleil & du jour pour me faire entrer dans une Caverne où plus l'on avance, plus on descend dans une nuit épaisse : franchement j'aime à voir clair, & je veux savoir où je mets le pié.

L A H O N T A N.

Ne t'offre-t-on pas le flambeau de la foi pour t'éclairer & pour te conduire dans ces routes obscures? Mais ne nous rembarquons point sur l'immense & profond Ocean de la Controverse. J'aime mieux répondre à la dernière preuve que tu as alleguée contre l'Interêt propre. Nous tendons toujours au plus grand bien, dis-tu? D'accord. La vie des *Hurons* est un plus grand bien que la nôtre; c'est ce que je te nie absolument. Apelles-tu bonheur d'employer la plus grande partie de son tems à la chasse, à la pêche, & à la guerre? Ces trois exercices n'entraînent-ils pas inmanquablement beaucoup de peine, de travail, de fatigue, & quantité d'ac-

284 CONVERSATIONS DU
d'accidens facheux ? VÔtre loisir & vôtre
repos ne font guere plus agréables. VÔtre
train de vie est tout uni, & conséquemment
très-ennuyeux. Vous savez à vôtre reveil
tout ce à quoi vous devez passer la journée ;
chaque matin vous savez la même chose,
& vous ne connoissez point le ragoût piquant
de l'avanture, ni du changement.

A D A R I O.

Je suis d'avec toi, Baron : Nôtre manie-
re de vivre ne convient nullement à ces hom-
mes effeminez , à ces idoles vivantes qui
croient n'être au Monde que pour courir
de délices en délices , & qui passent tout
leur tems à raffiner sur le plaisir & sur la vo-
lupté. Mais en bonne foi , ces hommes
mou's & indolens ne sont-ils pas honte à nô-
tre Espèce , & meritent-ils d'en être les in-
dividus ? Tous les honnêtes gens sont de
mon sentiment , & les *François* , comme les
Hurons , pour peu qu'ils soient raisonna-
bles ont un souverain mépris pour ces Ven-
tres Pareffeux dont toute l'inquietude est de
veiller & d'irriter leurs sens par quelque
nouvel apas. Ces voluptueux & ces faineans
qui jouissent si lâchement des travaux de
leurs Peres , & qui dissipent brutalement ce
qu'on leur a aquis avec des soins , de la vi-
gilance , de la conduite , & de la sobriété ,
ces faineants , dis-je , ne sont pas chez vous
autres le gros & le général de la Nation.
Le nombre de ceux qui s'occupent , soit
pour l'utilité publique , soit pour leur inte-
rêt

rêt particulier, est incomparablement plus grand. Mais quand toute la *France* ne seroit peuplée que d'indolens, que de sensuels, que de débauchez, penfes-tu que pour cela j'estimerois les *François* plus heureux que les *Hurons*? A Dieu ne plaise. J'ai étudié autant que j'ai pû, pendant mon voyage en *Europe*, ces Partisans declarez du plaisir: je te jure, mon Frere, que je n'ai jamais envié tant soit peu leur condition. Toûjours dans le bruit & dans le tumulte, la bonne disposition de l'ame, le contentement d'esprit, la joie solide & tranquille ne sont point du tout pour eux. Ce doux amusement qui les a étourdis pendant quelques heures, s'est-il envolé? Mes gens, pour s'être trop rassasiés, tombent dans le degout; on rentre en soi-même avec chagrin; on bâille, on s'étend, on s'ennuie; l'imagination & les forces sont épuisées, rien ne fait plaisir, & il semble qu'on se perde dans un triste & insupportable anéantissement. D'ailleurs quelles sont les suites & les fruits de l'indolence & de la volupté, quelle qu'elle soit, dès qu'on passe les bornes? des incommodez tant & plus qui rendent la vie oeu-reuse, & qui en abregent le cours.

LA HONTAN.

Laisse là ces Frelons: quoi que dans la Republique, ils lui sont étrangers, & nous les regardons comme la vermine & l'excrement de la Societé. Parlons des Membres utiles, & du Corps de la Nation. N'est-il pas

286 CONVERSATIONS DU
pas vrai que le Commun de nos *François*
vivent avec un tout autre agrément que ne
vivent les *Hurons* ?

A D A R I O.

Je soutiens que non. En quoi s'il vous
plaît ?

L A H O N T A N.

En tout. Nourriture, sentimens, besoins
& commoditez de la vie, amitié, conversa-
tion, frequentation, que sai-je moi ? tant
d'autres bonnes choses semblables, & pour
comble de bonheur, c'est que par le moyen
du commerce on nous prévient dans nos
nécessitez & dans nos desirs, un habitant de
grande Ville trouve presque à sa porte tout
ce qu'il peut souhaiter.

A D A R I O.

Di donc aussi qu'il y trouve souvent ce
qu'il convoite avec passion, & ce qu'il ne
peut obtenir faute de monnoye ; ce qui ne
le fait pas mal pester contre la rigueur de
son destin. Mais pour te répondre en for-
me, oserois-tu, Baron, toi qui nous con-
nois & qui vis avec nous, oserois-tu mettre
en parallele nos manieres & nos costumes
avec les vôtres. Vous cherchez dans les
alimens la délicatesse, la propreté, la di-
versité, l'assaisonnement : nous ne vou-
lons point de tout cet attirail dans nos re-
pas,

pas, & comme nous ne mangeons que pour entretenir la vie, nous tâchons de ne donner à la Nature que ce qu'elle demande, nos repas sont plus simples, plus courts, & moins délicieux que les vôtres ; mais que l'on balance les avantages de nôtre frugalité avec ceux de vôtre bonne chere, lequel des deux crois-tu qui l'emporte, mon Ami ? Nous sommes toujours frais, robustes, alertes, faisant bien toutes nos fonctions ; nous n'avons pas besoin de Medecins qui exercent leur charlatanisme aux dépens de nôtre santé ; nous n'avons pas besoin d'Apothicaires qui nous empoisonnent pour nôtre argent ; nous n'avons pas besoin de Chirurgiens qui nous ouvrent les veines, qui nous taillent, qui nous cicatrisent, & qui emploient le fer & le feu sur nos corps ; nous n'avons point tant de morts précoces & avancées ; nos gens parviennent à une verte & vigoureuse vieillesse ; ils finissent avec la chaleur naturelle, & la lampe s'éteint après que toute l'huile est consumée. Voi, Baron, voi si c'est le même en *France*, & chez les autres Nations de vôtre Continent. Veux-tu que j'en vienne aux habits ? Tu ne devrois pas le souhaiter pour l'honneur de tes Compatriotes. Tu n'ignores pas qu'ils sont traitez de fous sur ce chapitre, & même par ceux de leurs voisins, qui ont le travers & le ridicule de se vêtir comme eux. Quelle inconstance, quelle legereté, quelle bizarrerie dans ce que vous nommez *Mode* ? On ne doit s'habiller precisément que pour se garantir de l'intemperie de l'air, & que pour

cacher certaines parties du corps , que la bienséance & la pudeur ne permettent pas de découvrir ; c'est à quoi les *Hurons* s'en tiennent uniquement , & comme rien n'est plus propre à cet usage que les peaux de bêtes , ce sont aussi ces fourrures qui nous garantissent du froid & de la nudité. Nous ne tournons point en parure & en ornement l'effet de nôtre foiblesse & de nôtre honte , & nous ne tirons point vanité de ce que la Nature nous a traités moins favorablement que les bêtes. Nous n'avons point d'ailleurs , la sottise & folle vanité de nous charger le corps d'un riche & brillant superflu. Chez nous on ne voit point les hommes courbez sous le poids d'une ample perruque , qui bien que destinée à la seule tête , cache la moitié de la personne , & qui peut-être , outre le crin de cheval , est tissue des cheveux d'un supplicié : on ne les voit point s'acrocher par tout ni dérober à table la fauce de leurs voisins avec de longues & larges manches : on ne les voit point suer sous la pesanteur d'une étoffe payée chèrement & qui paroît à peine , tant elle est chargée d'or & d'argent. Il en est de même de nos Femmes ; le luxe ne les fait point tomber dans l'extravagance , & la seule Raison les guide dans leurs habillemens : bandent-elles tous les ressorts de leur seconde imagination , épuisent-elles toute leur industrie & toute leur adresse pour se préparer une coëffure ? Que de tours & de retours , que de plis & de replis , que de peine , de soin & de dépense le sexe emploie chez vous pour se couvrir

vrir la tête? Telle femme dont le crane eût bien foible & bien mal tourné ne laisse pas de porter sur ce crane un superbe édifice à trois & quatre étages ; telle femme dont le visage tirant sur la guenuche a la vertu d'éteindre les feux d'un amour criminel , ne laisse pas d'enchasser ce même visage dans un précieux & magnifique étui , ce qui fait dire aux rieurs qu'elles n'épargnent rien pour donner un grand relief à leurs défauts. Tu ne l'ignores pas , mon Ami. Le reste du vêtement & de la parure suit à proportion. J'ai vû à *Quebec* , & encore plus en *France* des Dames qui me paroissoient comme enfevelies dans leurs ornemens ; c'étoit une bigarrure d'étoffe , de frangé , de dentelle , de ruban , de galon , de pierreries ; j'avois peine à les trouver dans cet amas confus ; je croi que de ce qu'elles avoient de trop on en auroit habillé fort honnêtement une centaine de pauvres Demoiselles : je me fâchois sur tout contre ces queues monstrueuses qui suivent de si loin les Nymphes , qui les traînent. A quoi bon cette queue , disois-je? A nettoier la ruë , à cueillir la poussiere d'un plancher , ou à fatiguer le bras d'un domestique ? Peut-on prodiguer ainsi l'argent , & voir son frere & son semblable mourir de faim & de froid ? Il faut n'avoir pas le moindre sentiment d'humanité.

L A H O N T A N .

Quel Evangile me viens-tu prêcher là?
 Est-ce que je suis obligé de me priver du
Tom. II. N *moins*

290 CONVERSATIONS DU
moindre plaisir pour soulager un malheu-
reux?

A D A R I O.

Si tu y es obligé ? Outre que la Nature te l'inspire, la Religion que tu professes, ne te recommande autre chose, & j'ai ouï plus d'une fois les Jesuites assurer qu'au dernier jour tous ceux qui auront refusé d'assister les pauvres seront maudits & livrez au feu éternel.

L A H O N T A N.

Cela est vrai : les Jesuites le prêchent; tous nos Gens le croient, & tous nos Gens, sans en excepter même les Jesuites, n'en font rien. Si la gageure étoit faisable, je poserois en fait que de cent mille Chrétiens il n'y en a pas dix qui soient d'humeur à sacrifier un léger contentement pour le secours de ceux qui pâtissent. Oui, je t'avouë, mon bon homme, que *Jesus-Christ* condamne à l'Enfer tous les hommes qui, pouvant faire du bien aux miserables les laissent souffrir, & que ce divin Legislatteur fait presque rouler toute sa Philosophie sur la Charité; mais il faut bien qu'on se persuade qu'il exagere, & qu'on ne prenne pas sa Morale dans le serieux : autrement, le Faste & le Plaisir ne l'emporteroient pas infiniment par tout sur la Liberalité : Les Riches qui se vantent d'aspirer au Ciel ne diffi-
peroiént pas au luxe, à la bonne chere, au
vin,

BARON DE LA HONTAN. 291
vin, aux femmes, au jeu, aux spectacles,
& à tous les autres amusemens ordinaires,
un bien dont ils pourroient faire tant d'heu-
reux dans la Société; un Monarque dévot,
& qui ne cederait pas sa bonne part du Pa-
radis, n'emploierait pas de centaines de mil-
lions à ses menus & gros plaisirs pendant
que le tiers de ses sujets meurt de faim.

A D A R I O.

Tu ne m'apprens rien là de nouveau; j'a-
vois déjà fait la même remarque, & je t'au-
rois dit tout ce que tu viens de me dire, si
mon sujet m'y avoit conduit. Je suis ravi,
Baron, que tu ne me déguises point l'un des
plus grands maux qu'il y ait parmi vous au-
tres. Cette sincérité me plaît beaucoup, &
pour la tourner à mon profit, tu me per-
mettras de douter d'une Religion dont on
se joue, & où l'on fait tout le contraire de
ce qu'elle ordonne le plus formellement.
Tu ne manqueras pas de me repliquer que
cet abus, quoi que général, ne fait rien à la
certitude & à la vérité du Christianisme;
soit; tu ne saurois au moins disconvenir
que si vôtre *Jésus-Christ* n'est pas un im-
posteur, vous êtes presque tous des impies,
des hypocrites, de faux Chrétiens: Le Grand
Esprit me preserve donc d'être des vôtres;
je craindrois la contagion, & j'aurois peur
que la foule ne m'entraînât vers le feu éter-
nel. Mais tu m'as tiré de la garde-robe de
vos femmes; j'y veux retourner. Un *Fran-
çois* me fit bien rire dernièrement sur cette

292 CONVERSATIONS DU
matiere-là. Nos *Françoises*, me disoit-il,
font mettre sans façon de belle & bonne
étose toute neuve en capilotade, devinerois-
tu pourquoi ? Pour faire sur leurs jupes &
sur leurs écharpes certains cercles de plis
qu'elles nomment *Falbalas* : je crus d'abord
qu'il badinoit ; mais il m'affura la chose fort
serieusement, & comme je connoissois d'ail-
leurs la probité du Personnage, je n'osai le
contredire.

L A H O N T A N .

Tu aurois eu grand tort. On m'écrit de
Paris cette nouvelle fureur de mode, &
mon Ami me mande, en plaisantant, que
les femmes ne sachant plus qu'inventer pour
l'ornement de leurs corps, se sont tellement
depitées contre les étofes qu'elles les ont
mises en petits morceaux ; mais étant reve-
nues de cet emportement, elles ont rassem-
blé tous ces petits morceaux, & se sont avi-
sées de s'en parer.

A D A R I O .

Ne ferois tu pas plus d'honneur aux *Fran-
çoises*, si tu disois qu'elles emploient tous
ces fragmens comme autant de matériaux
propres à construire des murs, des avant-
murs & des remparts sur leurs jupes ?

L A H O N T A N.

En vérité , A D A R I O , nos Dames te font bien redevables ; tu as assez bonne opinion d'elles pour les croire des places fortifiées : ce n'est pourtant pas leur ordinaire de résister long-tems , & communément elles capitulent avant même qu'il y ait brèche. Celles de ces Fortereffes vivantes qui font le mieux revêtues tombent assez souvent le plutôt , & si l'on en excepte l'ouvrage à corne qui subsiste long-tems , toutes les autres parties de la fortification n'y servent de rien.

A D A R I O.

Quoi que les Sauvages soient de mauvais Ingenieurs , j'entens à peu près ce que tu veux me dire. Mais laissant la foiblesse ou la force de ces aimables Citadelles , finissons l'article des habits. Tu ne peux me contester que la Mode ne soit un maître fâcheux , bourru , vetilleux , inconstant , qui se joue de tous ceux qui suivent le torrent , qui fait tourner au gré de ses caprices cette multitude innombrable d'hommes & de femmes , qui n'ont ni la sagesse , ni le courage de s'affranchir de cette tyrannie : Elle est onéreuse aux Grands & aux Petits ; aux Riches & aux Pauvres ; au Negociant & à l'Artisan. La Mode fait faire aux Grands des dépenses qui altèrent leurs revenus déjà bien écornés. Tel Seigneur se fait trainer habillé

294 C O N V E R S A T I O N S D U
magnifiquement , & dans un équipage pom-
peux , qui feroit compassion fur le pavé s'il
avoit feulement payé la moitié de fes det-
tes ; telle Dame qui porte en ajustemens &
en bijoux toute une terre fur fa perfonne ,
ne marcheroit plus qu'en simple Grifette , fi
elle proportionnoit fon luxe au délabrement
des affaires de fa maifon.

L A H O N T A N .

Brifé fur cette matiere , je t'en prie ,
A D A R I O ; tu ne finirois pas aujourd'hui.

A D A R I O .

Tu dis vrai , Baron : car avant que je
t'euffe fait un détail de tous les inconveniens
qui refultent de vos Modes , foit pour la
fanté , foit pour la bourse , foit pour la dou-
ceur & la commodité de la vie , je croi qu'en
effet il feroit tems de nous féparer. Je te fais
donc grace de ce qui me reftoit à dire là
deffus. Mais j'ai à te répondre fur un autre
point , c'est celui de la fréquentation & de
l'amitié.

L A H O N T A N .

C'est où je t'attendois. Tu feras bien ha-
bile fi tu me prouves que par cet endroit-là
nous ne fommes pas plus heureux que les
Hurons.

A D A -

A D A R I O.

Te voilà logé, mon Frere, à la présomption *Françoise*, & tu te figures presque avec toute ta Nation qu'il n'y a point de gens au Monde comme vous autres, pour l'agrément du commerce de la vie & de la Société. Voions donc si je pourrai t'ouvrir les yeux de ce côté-là. Je debute par t'accorder que les *François* observent parfaitement le dehors & l'exterieur de l'amitié. Moi-même j'y fus pris, mais pris comme une grosse dupe, pendant mon séjour en *France*. Sans être *Huron* tout Etranger de bonne foi eut donné dans le panneau. Les Hommes s'inclinent & se courbent profondément les uns devant les autres; ils s'em brassent, se baissent, se prennent & se serrent la main: les femmes plient souplement le jarret, & se font aussi des caresses reciproques. Tout cela se fait d'un air aisé, naturel, ouvert, & l'on jureroit que toutes ces honnêtetez viennent du cœur. Les paroles dont on se sert communément dans ces rencontres quadrent admirablement avec les postures & les gestes. Comment vous en va? n'y a-t-il rien pour vôtre service? croiez-moi le meilleur de vos amis, disposez de ma bourse & de mon credit; Adieu, je suis tout à vous. Hé, qu'en dis-tu, mon Brave? ne sont-ce pas là de ces phrases tendres & onctueuses que vous nommez Complimens? D'ailleurs, je confesse encore que vos Gens sont de grands faiseurs de visites.

C'est l'occypation dominante de la plupart de ceux qui n'ont rien à faire qu'à vivre, & qui semblent n'être nez que pour faire nombre dans la Societé. Ils se font une loi & une obligation de se voir tour à tour chez eux : une heure ou deux à l'un, autant à l'autre; ainsi le tems se coule, & la vie qui sans cela leur seroit à charge se passe avec moins d'ennui. Que l'on demande à quoi bon toutes ces visites? C'est, disent-ils, pour entretenir l'amitié: en effet, ces deux gens se voient, donc ils sont amis, c'est chez vous un raisonnement concluant. Enfin, j'ai remarqué que vos *François* mangent, boivent, & jouent souvent ensemble: ils se donnent & se rendent des repas somptueux; ils poussent la débauche jusqu'à noier la Raison dans le vin: Les femmes, celles même, qui se piquent d'une je ne sai quelle chimere de qualité, n'en cedent pas aux hommes quelquefois là dessus; Bacchus a des Prêtresses & des victimes parmi le beau sexe, & si vos *Françoises* ont assez de retenue pour n'oser se commettre avec le vin, elles s'en dédommagent par d'autres boisons, qui sans faire bouillir la cervelle, fournissent au plaisir de boire & de choquer ensemble. J'ai fait quelque sejour dans une Ville, où je me faisois un plaisir de faire à certaine heure un tour de ruës, pour voir vos *Françoises* courir le Caffé; je ne manquois point de les rencontrer par bandes comme des biches, toutes aiant la joie peinte sur le visage, comme étant toutes remplies de l'idée du doux passe-tems qu'elles alloient goûter.

Quant

BARON DE LA HONTAN. 297
Quant au jeu tu fais combien son influence
sur la Nation est étendue.

L A H O N T A N.

Je commence à me fatiguer, mon bon
Homme: as-tu donc résolu de faire passer
toutes nos mœurs en revêü? Au fait, ADA-
RIO, au fait. Il s'agit de savoir s'il y a
moins d'amitié parmi nous que parmi les
Hurons: prouve moi l'affirmative de cette
question, & je te quite.

A D A R I O.

Oh vite vite, voila mon *François* aux
champs! Vous êtes gens à courte patience,
vous autres. C'est vous lasser que d'établir
ses principes: en toutes choses, & de toutes
manières vous courez à la conclusion. Avec
cette pénétration & cette sagacité dont tu es
si bien pourvû ne decouvres-tu pas où j'en
veux venir? J'ai voulu étaler à tes yeux le
voile, le masque, l'apparence & le beau sem-
blant de l'amitié *Françoise*; voions à present
ce qu'il y a de caché sous ce beau dehors.
Tu fais mieux que moi quel fond on doit
faire sur ces salutations, sur ces embrassa-
des, sur ces serremens de main, sur ces ter-
mes obligeans, sur ces invitations, ces of-
fres, ces promesses dont vous vous regalez
presque toujours à la rencontre. Le son d'u-
ne cloche ou d'un instrument & cela c'est
toute la même chose: une Société de Singes
ou de Perroquets qui auroient étudié les

298 CONVERSATIONS DU

hommes là-dessus agiroient ou parleroient tout de même. Ce Compatriote qui vous salue tout bas, & avec un visage si riant, qui vous flatte & qui vous caresse, en est-il moins rongé d'envie contre vôtre pouvoir, contre vôtre fortune, contre vos talens? Il met sa tête à vos pieds & il souhaiteroit voir d'une autre maniere la vôtre aux siens: cette même Langue dont il vous felicite & vous louë, vient peut-être & tout recemment de vous accommoder de toutes pieces; & ce même homme qui dit prendre tant de part à vôtre bonheur vous dénigroît tout à l'heure, déchiroît vôtre reputation, & machine actuellement vôtre perte. Il n'y a pas plus de droiture & de sincerité dans les autres moiens dont on prétend se servir pour fomenter & pour entretenir la bienveillance reciproque. Les visites ne sont-elles pas une academie de medifance, & cette même personne qui défraie si bien aujourd'hui la conversation aux dépens des absens, divertira demain autre part sa compagnie à vos propres dépens. C'est un vrai tribunal qu'une visite, mais un tribunal d'iniquité. Une aventure est-elle arrivée à quelcun de la connoissance du Cercle? Ce quelcun est-il chargé de soupçons? Court-il de lui dans la Ville le moindre bruit desavantageux? On lui fait son procès à toute rigueur & sans l'entendre; tous les visiteurs & tous les visitez sont ses Juges & ses Parties: on le condamne par contumace; on flétrit son honneur; on le déclare indigne de toute estime, & notez que si ce prétendu coupable est en place & fait

BARON DE LA HONTAN. 299
fait figure, ses Juges iront peut-être dès le même jour ramper devant lui pour en obtenir quelque faveur. Vos festins, vos débauches, & vos jeux ne sont pas des indices moins équivoques, ou plutôt moins imposteurs de l'amitié. Chacun cherche en tout cela son plaisir ou son intérêt. Le Gueux réparé fait montre de son opulence sur sa table splendidement couverte : il se fait gloire d'y voir assis des Grands dont la noblesse décrepite rentre en roture par le délabrement du bien : ceux-ci comparoissent à l'heure de l'invitation, mangent & boivent largement à bon compte ; mais ils n'ont pas plutôt remercié leur hôte & pris congé de lui qu'ils vont turlupiner sa sottise & le dauber suivant son mérite. Les Compagnons ou les Compagnes de débauche peuvent à peine se souffrir de sang froid, & les joueurs & joueuses sont toujours prêts à quereller ceux qui gagnent leur argent.

LA HONTAN.

Quelle conséquence tireras-tu de cette Morale ? Il y a chez nous quantité de faux amis ? je te l'accorde : donc il n'y en a pas un assez grand nombre de véritables & de généreux pour rendre notre Société plus heureuse que celle des *Hurons* ; c'est-ce que je te nie absolument.

A D A R I O.

Un assez grand nombre, bon Dieu ! hé où les prendrois-tu, mon pauvre Baron ? Fai moi le plaisir de me les amener tous ; nous logerons cette précieuse troupe dans nos Cabanes, & je suis certain que nous ne serons point obligez pour cela ni d'en sortir, ni de les agrandir.

L A H O N T A N.

Tu crois donc nos *François* de grands trompeurs, & de grands fourbes ?

A D A R I O.

Oui sans doute sur ce chapitre-là ; je suis fâché de te passer une déclaration si désagréable ; mais la candeur *Huronne* ne me permet pas de faire autrement.

L A H O N T A N.

Oui, mais ta candeur *Huronne* te permet-elle de juger si mal d'une Nation aussi polie & aussi prévenante qu'il y en ait au monde ?

A D A R I O.

Un *Huron* de bon sens doit raisonner des exemples particuliers au général. Or j'ai tant vû d'ingratitude & de dureté parmi vous autres

BARON DE LA HONTAN. 301
tres *François* que je croi pouvoir charger la Nation de ces deux vices fans lui faire tort. Cependant je ne prétens point que mon imputation donne aucune atteinte à l'honneur des belles & bonnes ames: il y en a quelques unes, je le fai, mais il n'y en a guere, & plus la troupe en est petite, plus j'ai pour elle de vénération.

LA HONTAN.

A ce que je vois tu n'as étudié nos *François* que par leurs défauts. Si tu les avois examinez du bon côté, tu aurois fait attention à leurs largeesses & à leurs bienfaits. N'as-tu donc point vû dans nos Eglises des bassins ou des sacs remplis d'argent? n'as-tu point vû dans nos Villes de grands & riches hôpitaux pour les pauvres & pour les malades?

A D A R I O.

J'ai vû ce que tu dis, & j'ai vû encore plusieurs autres Liberalitez que tu ne dis pas, & qui seroient trop longues à rapporter ici. Mais ça je m'en raporte à ta conscience, Baron; crois-tu que toutes ces largeesses coulent de la bonne source? Crois-tu que communément elles viennent d'un noble & louable panchant à faire du bien, & à adoucir la malheureuse condition de son semblable? N'est-il pas vrai que l'ostentation, la coûtume & la crainte sont parmi vous les mobiles ordinaires de la Charité? Otez moi de

302 C O N V E R S A T I O N S D U
vos Societez l'envie d'être estimé riche ou
généreux ; l'aprehension d'être noté d'avarice
ou d'inhumanité ; la crainte de l'enfer si
l'on ne restitue le bien mal acquis, si du moins
on ne le rectifie en le consacrant à des usa-
ges pieux, si l'on ne rachete ses péchez par
des aumônes, retranchez-moi, dis-je, de vos
Societez ces ressorts & ces motifs, on verra
tomber bien vite toutes ces largeesses que
vous nommez des œuvres de charité, d'hu-
manité, & qui ne sont au fond que les pro-
ductions de l'Amour propre.

L A H O N T A N.

Suivant ton compte, il n'y aura point de
veritable générosité sur la Terre ; car l'Hom-
me cherche par tout à contenter son amour
propre, même lors qu'il s'apauvrit & qu'il
se ruine, & le plus ouvert des prodigues
ne s'aime pas moins que le plus fermé des
avares.

A D A R I O.

Tu as raison. Aussi regardai-je l'Amitié
desintereffée, la Charité pure, l'Humanité
sans retour, comme des couleurs & des
nuances dont nôtre Orgueil se pare, je les re-
garde comme de grands noms dont on se
fait un merite imaginaire. Prends y garde un
peu de près, mon cher Baron, les vertus
ne sont que des phantômes brillans : nous
voulons le bien & le mal selon la disposition
mechanique & machinale du temperament,
&

& à proportion que nôtre vouloir est fort ou foible, nous sommes bons ou mauvais. Je t'avouerais donc très-volontiers que les hommes dans toutes leurs actions ne font que fuivre l'impression de l'Amour propre, mais ils n'en font pas moins estimables, lors qu'ils sont humains, charitables, généreux, & fidèles amis. Ce patriote ne s'aime que pour soi; dès lors il est indigne de vivre dans la République, & quand même il lui rendroit des services, elle n'est point obligée de lui en tenir compte, pourquoi? C'est qu'il ne travaille que pour son propre intérêt. Mais cet autre Patriote s'aime pour ses proches, pour ses semblables, pour le Corps civil dont il est membre; il fait du bien autant que son avoir & sa Raison le permettent, tu conviendras que ce dernier diffère du précédent comme une pierre précieuse diffère d'une pierre fautive, comme le jour diffère de la nuit.

L A H O N T A N.

Je ne désapprouve point ta comparaison; mais qui t'a dit que la *France* n'abondoit pas en ces habitans que tu fais ressembler aux pierres précieuses?

A D A R I O.

C'a été ce prodigieux nombre d'infortunés qu'il n'a tenu qu'à moi de remarquer dans vos Villes, dans vos Bourgs, & dans vos Campagnes. Comme je les vois pâles, maigres, décharnez, enfin de vrais squelettes

304 CONVERSATIONS DU
tes vivans , & d'ailleurs tout nuds , à quelques
haillons près , j'étois curieux de m'informer
quel accident les avoit reduits dans ce pi-
toiable état. On m'alleguoit diverses rai-
sons : c'étoit d'abord la débauche , le liberti-
nage & la faineantise. Je confesse que ceux-
là me touchoient le moins ; il m'échapa mê-
me de répondre qu'ils étoient justement pu-
nis : Mais après y avoir fait reflexion je me
disois , après tout ils ne font tort qu'à eux-
mêmes , & d'ailleurs si tous ces gens dont
on relève si fort la sagesse , la prudence & la
bonne conduite étoient nez de la même hu-
meur & dans les mêmes circonstances que
ces miserables ; Messieurs les sages n'en au-
roient pas moins fait. Sur cette pensée la com-
passion me saisit , & je souhaitai que la Répu-
blique comme une tendre mere , comme
une bonne tutrice , contraignît ces enfans
devoiez à vivre plus commodément , & leur
en fournît les moiens.

LA HONTAN.

Tu n'y entens rien , ADARIO ; ces
Gueux qui te choquent si fort la vûë cachent
sous le dehors affreux de leur mendicité des
délices qu'ils ne changeroient pas contre une
honnête & profitable occupation ; mais de
plus , il est bon de ne pas ôter cette vermine :
elle tire le mauvais air du Corps politique ,
& les esprits bien reglez aiant horreur d'une
si basse & si meprisable condition s'excitent
& s'encouragent à travailler.

ADA-

A D A R I O.

Abandonnons donc ces paresseux à leur mauvais genie & à leur travers, j'y consens. Mais que ferons-nous d'une infinité d'innocens qui souffrent sans avoir contribué en rien à ce dénûment total où ils sont plongez? Un homme n'a point d'autre patrimoine que son labour; quelque peine qu'il se donne, quelques efforts qu'il fasse il ne peut fournir à ses besoins, ni à ceux d'une famille; les subsides & la mal-tôte lui enlèvent tout le fruit de son travail; à peine peut-il paier sa cotte part pour l'ambition, pour le luxe & pour les plaisirs du Monarque, & s'il ne peut atteindre jusque là, on le confine dans une prison, & il lui en coûte sa liberté. Voilà donc nôtre homme qui meurt de faim pendant que les Commis & les Financiers se regorgent de sa substance: & quel est le riche de son voisinage ou de sa connoissance qui s'en inquiete, & qui lui offre le moindre soulagement?

L A H O N T A N.

C'est un mal nécessaire, ADARIO, & cet inconvenient est inevitable dans un Gouvernement Monarchique. N'as-tu jamais ouï parler de ce Conte, où l'on feint que tous les membres du corps humain se revoltent contre l'estomac? Toutes les parties de la machine, sur tout la tête, les mains, & les pieds se plaignent qu'ils languissent de fatigue

306 C O N V E R S A T I O N S D U
gue & de lassitude pendant que l'estomac
reçoit tout le boire & le manger, & qu'il ne
s'occupe que de digestion. Sur cela on prend
la resolution dans le Conseil des membres
de ne plus rien faire pour ce Maître pares-
seux, & ils comploterent tous de s'en tenir en
repos. Qu'arriva-t-il ?

A D A R I O.

Je le fai : ces bêtes de membres s'aperçurent qu'ils jeûnoient avec l'estomac, & qu'infailliblement ils périroient avec lui s'ils ne recommençoient à le nourrir. Y suis-je ?

L A H O N T A N.

Tout juste, & quand tu aurois été témoin oculaire de l'événement, tu ne pourrois pas en mieux expliquer la conclusion.

A D A R I O.

Tu me la donnes belle avec ta guerre civile du Corps humain. Il est ridicule de vouloir bâtir la Verité sur une reverie & sur un mensonge ; mais d'ailleurs ton Apologue n'y vient point du tout. Cet estomac qui se charge d'abord de toute la nourriture ne la digere qu'à condition qu'ensuite le suc sera distribué aux membres à proportion de leurs besoins ; mais dans vôtre Gouvernement le Seigneur Estomac n'a que son enbonpoint en vûe ; il n'influe que de son trop, il ne donne que ce qu'il ne peut garder, & pendant

BARON DE LA HONTAN. 307
dant qu'il est plongé dans la moleſſe, les pieds
& les mains du corps, je veux dire l'Artiſan
& le Laboureur meurent de faim; il n'y a
pas juſqu'aux yeux, j'entens les Magiſtrats,
& juſqu'aux parties nobles, j'entens les Gen-
tilſhommes, qui ne ſoient dans l'abatement.

L A H O N T A N.

Arrête, *Huron*, j'ai l'honneur de manger
le pain du Roi, & ſi tu continuois ſur ce ton-
là il ſeroit de mon devoir de te faire taire.

A D A R I O.

Ne voila t'il pas mon vil eſclave? Di-
moi indigne *François*, es-tu plus à ton Roi
qu'à ta Patrie? Eſt-ce le pain du Roi que tu
manges? N'eſt-ce pas celui de la Nation, &
conſéquemment n'eſt-ce pas le tien? Mais
vous en êtes tous logez là vous autres gens
de vôte Continent qui dépendez de l'Auto-
rité ſuprême d'un ſeul homme: Ce n'eſt pas
aſſez qu'il vous épuiſe & qu'il vous ſuce juſ-
qu'à la moelle des os, vous autorifez enco-
re ſes violences en le traitant de Proprietai-
re Univerſel: c'eſt l'Armée du Prince, ce
ſont les vaiſſeaux du Prince, c'eſt l'argent du
Prince, & fût-il le plus grand tyran du Mon-
de, de l'aveu de ſes ſujets même il ne prend
que ce qui lui appartient. Mais puis que ta ſer-
vitude t'aveugle aſſez pour ne pouvoir enten-
dre ces veritez ſans ſcrupule & ſans chagrin,
je veux bien avoir pitié de ta foibleſſe, & n'al-
ler pas plus avant.

L A

LA HONTAN.

Tu me fais plaisir, ADARIO, laisse là nos miseres, & jette-toi plutôt sur le bonheur des *Hurons*.

ADARIO.

Ah! ah! mon Brave, tu commences donc à ouvrir les yeux? L'image de vos miseres vous paroît hideuse, elle revolte vôte imagination, & pour vous tirer de cet objet degoûtant il vous faut de l'humanité *Huronne*? hé bien oui, vous en aurez. Veux-tu que je te fasse d'après nature le tableau d'une Société de *Hurons*? Ce sont des hommes chez qui le Droit naturel se trouve dans toute sa perfection. La Nature ne connoît point de distinction, ni de prééminence dans la fabrique des individus d'une même espèce, aussi sommes-nous tous égaux, & le titre de Chef ne signifie autre chose que celui qu'on juge le plus habile pour conseiller & pour agir. Le pauvre denué de tout secours, & de tout moyen pour vivre a un droit naturel sur le superflu des Riches; mais nous ne sommes jamais à la peine de faire valoir ce principe, & d'observer cette loi, & bien differens de vous qui par une précaution barbare fouëtez & pendez un malheureux qui dans un tel cas auroit dérobé, l'un de nos plus grands soins c'est d'empêcher qu'aucun de nos Compatriotes ne tombe dans l'indigence. La Loi naturelle inspire

pire de ne rompre avec un ami que par l'endroit de sa noirceur & de son infidélité; aussi pratiquons-nous exactement cette maxime: nous aimons nos amis dans leurs faiblesses & dans leurs disgrâces, & il n'y auroit que la perfidie & la trahison qui nous empêcheroient de partager avec eux notre cœur, notre bourse, & notre secret. Enfin l'équité veut que nous aions de la reconnoissance pour nos bienfaiteurs; aussi sommes-nous exempts, grâces à notre bon destin, de ces lâches ingrattitudes qui sont si communes parmi vous. On ne nous voit point faire des honnêtetés & des protestations d'un souvenir éternel à quelcun pour l'engager à nous rendre un service important, quelquefois même dangereux, puis laisser là ce quelcun & lui tourner le dos après en avoir obtenu ce que nous voulions. On ne nous voit point abandonner avec la fortune cet homme à qui nous avôns fait assidûment notre Cour tout aussi long-tems qu'il a pû nous être bon à quelque chose. La vieillesse de nos parens & de nos proches ne nous rebute point; nous ne soupirons point après leur mort, soit pour être déchargés de ce qu'ils nous coûtent, soit pour nous emparer de leur succession

L A H O N T A N.

Que tu es un terrible homme, *ADARIO!* il faut que ton humeur satirique te rentraîne de par tout. Tu dois me parler de la félicité *Huronne*, & au lieu de cela tu nous pinces, & tu nous mords plus que jamais.

A D A R I O.

C'est que vous êtes nos vrais antipodes pour les mœurs, & je ne puis pas examiner nôtre innocence sans réfléchir sur vôtre corruption. Remarque donc bien, mon Ami, que cette aimable observation du Droit Naturel est proprement le seul & l'unique lien de nôtre Société : c'est elle qui nous tient lieu de Loix, d'usages, & de coûtumes. Nôtre paix domestique, nôtre abondance, & nôtre sûreté pour le dehors ne sont fondées que là-dessus. Pourquoi n'y a-t-il point parmi nous de procès, de querelles, ni de divisions ? Pourquoi vivons-nous avec la simplicité, la droiture, le contentement des enfans ? Pourquoi le *Huron*, qui va essuier les fatigues de la Pêche & de la Chasse ne porte-t-il point d'envie au *Huron* qui reste tranquillement dans sa Cabane ? Pourquoi enfin sommes-nous tous animés d'une même ardeur contre les *Iroquois*, & contre nos autres ennemis ? C'est que nous consultons uniquement la Lumière naturelle, & que nous y ajustons nos sentimens & nos volontez. Nous ne nous contentons pas de dire que nous sommes les membres d'un même corps, nous le croions effectivement, & nous agissons de même. Voici quelcun qui m'appelle, le reste à une autre fois. Adieu.

DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE
DES SAUVAGES.

314 DICTIONNAIRE DE LA
qu'ils ont eu avec les Sauvages qui y sont
situez.

Ces deux Meres Langues, sont la *Huronne* & l'*Algonkine*. La première se fait entendre des *Iroquois*, n'y ayant pas plus de différence entr'elles que du Normand au François. Il y a aussi des Sauvages qui habitent sur les Côtes de la *Nouvelle York* qui ont le même langage, à quelque chose près. Les *Andastoguerons*, les *Torontoguerons*, les *Errieronons* & plusieurs autres Nations Sauvages que les *Iroquois* ont totalement détruites, parloient aussi la même Langue, s'entendant parfaitement bien. La seconde Langue est aussi estimée en ce País-là que le Grec & le Latin le sont en *Europe*, quoi qu'il semble que les *Algonkins*, dont elle est originaire, la deshonnorent par le peu de gens qui reste de cette Nation, n'étant pas deux cens hommes tout au plus.

Il faut remarquer que toutes les Langues de *Canada*, à la réserve de celles dont je viens de parler, ne diffèrent pas tant de l'*Algonkine*, que l'Italian de l'Espagnol, ce qui fait que tous les Guerriers & les Anciens de tant de Peuples différens se piquent de la parler avec toute sorte de délicatesse. Elle est tellement nécessaire pour voyager en ce País-là qu'en quelque lieu où l'on puisse aller, on est assuré de se faire entendre à toutes sortes de Sauvages, soit à l'*Acadie*, à la *Baye de Hudson*, dans les Lacs & même chez les *Iroquois*, parmi lesquels il s'en trouve quantité qui l'ont appri-

LANGUE DES SAUVAGES. 315
appris par raison d'Etat, quoi qu'il se trouve plus de différence de celle-ci à la leur que de la nuit au jour.

La Langue *Algonkine* n'a ni tons ni accents, étant aussi facile à la prononcer qu'à l'écrire, & n'ayant point de lettres inutiles dans les mots. Elle n'est pas abondante non plus que les autres Langues Américaines; car les Peuples de ce Continent n'ont la connoissance ni des Arts, ni des Sciences: Ils ignorent les termes de cérémonies & de complimens, & quantité de verbes dont les *Européens* se servent pour donner plus d'énergie à leurs discours: Ils ne savent parler que pour savoir vivre, n'ayant aucun mot d'inutile & de superflu. Au reste, cette Langue n'a ni *F*, ni *V*, consonne.

J'ai mis à la fin quatre tems de l'Indicatif du verbe *j'aime*. L'indicatif se forme de l'infinitif, y ajoutant la note personnelle *ni*, qui veut dire en abrégé *moi* ou *je*; tellement que *Sakia* signifie *aimer*, au lieu qu'ajoutant cette note personnelle *ni* à l'infinitif, on fait *ni sakia*, qui veut dire *j'aime*. Il en est ainsi de tous les autres verbes.

Il est facile de conjuguer les verbes de cette Langue, dès qu'on fait le présent de l'indicatif. On ajoute à l'imparfait *Ban* qui fait *Sakiaban*, c'est à dire, *j'aimois*; au parfait on met *ki* après la note personnelle, par exemple, *ni kisakia*, *j'ai aimé*; & de même au futur un *ga*, par exemple, *ni gasakia* ou *nin gasakia*, *j'aimerai*. On peut faire tous les autres tems d'un verbe avec

le present de l'indicatif, comme par exemple, *j'aimerois*, *ningosakiaban*; *j'eusse aimé*, *ni kiofakiaban*; en un mot, quand on fait bien le present de l'indicatif, & les particules qu'on doit ajouter aux autres tems, on apprend cette Langue en très-peu de tems. Pour ce qui est de l'impératif, il se forme d'un *a* qu'on met à la tête de l'infinitif; par exemple, *sakia*, veut dire *aimer*: *Asakia*, veut dire *aime*, & le pluriel *aimons*, se fait en ajoutant *ta* à la queue de l'infinitif, par exemple, *sakia*, c'est *aimer*, & *sakiata* veut dire *aimons*. Il ne nous manque plus que les notes personnelles, c'est à dire,

Je ou Moi, *Nir*, Vous, *Kiraoua*.
 Tu ou Toi, *Kir*, Vous & Nous, *Kiraoueint*.
 Il ou Lui, *Ouir*, Ils ou Eux, *Ouiroua*.
 Nous, *Niraoueint*.

A.

A Bandonner, délaïffer, j'abandonne, *Packitan*.

Accourir, j'accours, *Pitchiba*.

Agréer, plaire, j'agréee, *Mironétrindan*.

Aider, assister, *Maouineoua*.

Aimer, chérir, *Sakia*.

Aiguille à coudre, *Chabounikan*.

Aller par terre, je vas, *Tija*.

Aller par eau, *Pimisca*.

Appeller, nommer, *Tichinika*.

A present, *Nongom*.

Arriver, j'arrive, *Takouchin*.

Assez, c'est assez, *Mimilic*.

Ava-

LANGUE DES SAUVAGES. 317

Avare, *Safakiffi*.
 Aviron, *Appoué*.
 Aujourd'hui, *Ningom*.
 Avoir, *Tindala*.
 Autrefois, *Piraouigo*.
 Autre, *Contac*.
 Avoine, folle Avoine, inconnue en *Europe*, *Malomin*.
 Anglois, *Ouatsakamink dachirini*.
 Admiration des Sauvages, c'est admirable, *Pilaoña*, en ce cas c'est par dérision.

B.

BArbe, *Mischiton*.
 Baril, *Aoyentagan*.
 Bague, anneau, *Dibilinchipifon*.
 Bales, *Aloüin*.
 Barbué, Poisson, *Malamek*.
 Batefeu, fusil à faire du feu, *Scoutekan*.
 Bas, chauffes, *Mitas*.
 Battre, je bats, *Packité*.
 Brave, courageux Soldat, *Simagams*.
 Beau, *Olichichin*.
 Beaucoup, *Nibila*.
 Bien-tôt, *Kegatch*.
 Bien, voilà qui est bien, *Oüeoüelim*.
 Bien, & bien, & donc, *Achindach*.
 Bois à brûler, *Mittik*.
 Bled d'Inde, *Mitamin*.
 Blanc, *Onabi*.
 Boire, je bois, *Minikoue*.
 Bon, *Kouelatch*.
 Borgne, *Paskingot*.
 Bouclier, *Pakakoa*.

- Boyau, *Olakich*.
 Bouillon, ou suc, *Oūabou*.
 Bord, de l'autre bord, ou côté, *Gaamink*.
 Boiteux, *Kakikaté*.
 Bouteille, *Chichigoué*.
 Brochet, *Kinongé*.
 Bouillie, ou suc de farine de bled d'Inde,
 Mitaminabou.

C.

- C** Astor, animal, *Amik*.
 Ca, or sus, *Mappe*.
 Capot, *Capotioūian*.
 Canard, *Chichip*.
 Castor, peau de Castor, *Apiminikoué*.
 Canot, *Chiman*.
 Camarade, chez mon Camarade, *Nitché*,
 Nitchikioūe.
 Cachete, en cachete, *Kimoucb*.
 Cabane, *Oūikioūam*.
 Capitaine, Chef, *Okima*.
 C'en est fait, *Chayé*.
 Cerf, *Micheoué*.
 Cendre, poudre, poussiere, *Pingol*.
 Cela, *Manda*.
 Celui-là, *Maba*.
 Chauderon, *Akikons*.
 Chaudiere, *Akik*.
 Chevreuil, *Aouaskceb*.
 Chemise, *Papakioūian*.
 Chasser, je chasse, *Kiouffe*.
 Chercher, je cherche, *Nantaouerima*.
 Chemin, *Mickan*.
 Chaud, *Akichatté*.

LANGUE DES SAUVAGES. 319

- Cheveux, *Liffis*.
 Chez moi, *Entayank*.
 Chien, *Alim*.
 Petit Chien, *Alimons*.
 Chacun, *Pepegik*.
 Changer, je change, *Miscoutch*.
 Ciel, terre d'enhaut, *Spiminkakouin*.
 Corps, *Yao*.
 Connoître, je connois, *Kikerima*.
 Coucher, *Ouipema*.
 Comment, *Tani*.
 Couteau, *Möckoman*.
 Couteau crochu, *Contagan*.
 Courage, j'ai courage, *Tagouamissi*.
 Couverture de laine blanche, *Ouabioman*.
 Combien, *Tantafou* ou *Tanimilik*.
 Courir, *Pitchibat*.
 Cul, *Miskoasab*.
 Culotes, circonlocution, ce qui cache le cul,
Kipokitie Koasab.
 Champs ensemencez, *Kitteganink*.
 Chanter, *Chichin*.
 Construire Vaiffeaux ou Canots, *Gbima-*
nike.
 C *, *Maskimout*.
 Croire, *Tikerima*.
 Cuillere, *Mickouan*.

D.

- D**Anfer, je danfe, *Nimi*.
 Danfe des Sauvages, au fon des cale-
 baffes, *Chichikoue*.
 Darder, je darde, terme ufité pour dire &c.
Patchipaona.

320 DICTIONNAIRE DE LA

D'abord, *Ouibatch*.Délibérer, résoudre, je détermine, *Tibelindan*.Dérober, *Kimoutin*.Dents, *Tibit*.Demain, *Ouabank*.Après demain, *Ousouabank*.Dire, je dis à quel, *Tita*.Dit-il, il dit, terme fort usité, *Toua*.Dieu du Ciel, Maître de la vie. Grand
Esprit, être inconnu, *Kitchi-Manitou*.Donner, je donne, *Mila*.DouceMENT, *Peccabogo*.Dormir, *Nipa*.D'où, *Tanipi*.Diable, méchant esprit, *Matchi Manito*.Deçà en deçà, *Undach*.

E.

E Au, *Nipi*.Etre, rester, *Tapia*.Eau de vie, Suc-ou bouillon de feu, *Scontioûaboû*.Ensemble, *Mamaoue*.Entendre, *Nisitotaoua*.Ensuite, *Mipidach*.Et, *Gaye* ou *Mipigaye*.En vérité, *Keket*.Enfant, petit enfant, *Bobilouchins*.Et bien, & donc qu'est-ce, *Taninentien*.En autre endroit, ailleurs, *Contadibi*.Encore, *Minaouatch*.Entièrement, *Napitch*.En avant dans les bois, *Nopemenk*.

Esti-

LANGUE DES SAUVAGES. 327

Estimer, je considere, j'honore, *Napitolima.*

Ecrire, j'écris, *Mafinaïke.*

Epée, *Simagan.*

Esprit, avoir de l'esprit, *Nibouacka.*

Esprit, intelligence, être invifible, *Manitou.*

Esclave, *Ouackan.*

Etoile, *Alank.*

En deçà, *Undachdibi.*

Egal, semblable, l'un comme l'autre, *Tabiscountch.*

Esturgeon, poisson, *Lamek.*

Etonnant, c'est étonnant ou admirable, *Eteoné.*

F.

FAire, je fais, *Tochiton.*

Fatiguer, je suis fatigué, *Takoufi.*

Faim, j'ai faim, *Packaté.*

Fâcher, je me fâche, *Iskatiffi.*

Faire ou tirer du feu d'une pierre, *Scouttecke.*

Faire la cuisine, je fais chaudière, terme, *Poutaoue.*

Feu, *Scoute.*

Fer, *Piouabik.*

Femme, *Ickoue.*

Fille, *Ickoueffens.*

Fort, forteresse, *Ouackaigan.*

Fort, ferme. dur, *Maschkaoua.*

Fort, homme de force, *Mach Kaoueffi.*

Fourche, *Nassaouakouat.*

Frere, *Nicanich.*

322 **D**ICIONNAIRE DE LA
France, Pais des François, *Mittigoncbiouek*
endalakiank.

Froid, avoir froid, *Kikatch.*

Fuzil, *Paskifignan.*

Fumer, je fume du tabac, *Pentakoe.*

Fumer, faire fumée, *Sagassoa.*

François, appelez constructeurs de Vaif-
seaux, *Mittigouch.*

Fils, enfant, *Nitianis.*

Fortifier, je fais des forts, *Ouackaike.*

G.

GArder, je conserve, *Ganaouerima.*

Gagner au jeu, je gagne, *Packitan.*

Grand, en mérite, valeur, courage, &c.
Kitchi.

Grand, haut, *Mentitou.*

Gouverner, je dispose, *Tiberima.*

Graisse, *Pimite.*

Gens, peuples, *Irini.*

Guerre, *Nantobali.*

Guerriers, *Nantobalitchik.*

Gouverneur Général de Canada, *Kitchi oki-*
ma simaganich, c'est-à-dire *grand Capitai-*
ne de guerre, ou *grand Chef des Soldats.*

Guerroyer, faire la guerre, *Nantoubali-*
ma.

Geler, *Kissin.*

Il gele fort, *Kissina magat.*

Hair,

LANGUE DES SAUVAGES. 323

H.

HAïr, j'abhorre, *Chinguerima*.
 Hache grande, *Agackouet*.
 Hache petite, *Agackouetons*.
 Haut, en haut, *Spimink*.
 Herbe, *Myask*.
 Hiver, *Pipoun*.
 Hier, *Pitchilago*.
 Homme, *Alisinape*.
 Honorer, *Mackaouala*.
 Hiverner, je passe l'hiver, *Pipounnichi*.
 Hurons, peuples, *Nadouek*.

I.

IRoquois, au pluriel, *Matchinadoack*.
 Jamais, *Kaouicka*.
 Jaune, *Ouzao*.
 Jésuite, robe noire, *Mackate ockola*.
 Jetter, je jette, j'abandonne, terme de répudier sa femme, *Ouebinan*.
 Jeune, *Ouskinékissi*.
 Ici, *Achonda* du *achomanda*.
 Joli, propre, *Safega*.
 Jour, un jour, *Okonogat*.
 Jouer, *Packigoué*.
 Incontinent, *Ouibatch*.
 Île, *Minis*.
 Île, péninsule, *Minissin*.
 Ivre, fou, ivrogne, *Ouskomebi*.
 Imposteur, *Malatissi*.

L.

L Aïffer, *Packitan.*

Langue, *Onton.*

Lac, grand Lac, *Kitchigaminck.*

Là, parlà, *Mandadibi.*

Là loin, par là haut, *Ouatfadibi.*

Las, je suis las, *Takoufi.*

Lievre, *Ouapous.*

Liberal, *Oualatiffi.*

Loup, *Mahingan.*

Long-tems, il y a long-tems, *Chachbayé.*

Loin, *Ouatfa.*

Loutre, *Nikik.*

Lumière, clarté, *Vendaou.*

Lettre, *Mafinaygan.*

Luné, l'Astre de la nuit, *Debikat Ikizis.*

M.

M Archer, je marche, *Pimouffe.*

Marier, je prends femme, *Ouiouin.*

Manger, *Ouiffin.*

Mauvais, méchant, parlant des Iroquois *Malatiffi.*

Malicieux, fourbe, qui a le cœur mauvais, *Malatchitebe.*

Maîtresse, amie, *Nirimonsens.*

Ma^e, *Nape.*

Malade, *Outineous.*

Mari, qui est marié, époux, *Napema.*

Marchandises, *Alokatcbigan.*

Mer, grand Lac sans bornes, *Agankitbigaminck.*

Me-

LANGUE DES SAUVAGES. 325

Medecine, breuvage, *Maskikik*.

Miroir, *Ouabemo*.

Mort, *Nipouin*.

Mourir, je me meurs, *Nip*.

Moucher la chandelle, atizer le feu, *Ouafacolendamaoua*.

Moitié, *Nabal*.

Mal, cela va mal, cela ne vaut rien, *Napitch, Malatat*.

N.

NOn, nenni, *Ka*.

Nez, *Yach*.

Nouvelles, *Tépatchimou Kan*.

Nouvelles, je porte nouvelles, *Tépatchimou*.

Nuit, *Debikat*.

Noir, *Mackate*.

Nager, ramer, *Tapoue*.

Naviguer, je navigue, *Pimisca*.

O.

Oui, *Mi* ou *Minconti*.

Oui fans doute, vraiment oui, *Ante*
ou *Sankeima*.

Oiseau, *Pilé*.

Original, Elan, *Mons*.

Ours, *Mackoua*.

Oursin, petit Ours, *Makons*.

Où est-il? De quel côté est-il? *Tanipi api*.

D'où viens-tu? de quel côté viens-tu? *Tanipi endayenk*.

Où vas tu? de quel côté vas tu? *Taga Kijtija*.

P.

- P**Arler, *Galoula*.
Pain, *Pa bouchikan*.
Part, en quelle part, *Ta nipi*.
Païs, *Endalakian*.
Paix, *Peca*.
Faire la Paix, *Pecatobi*.
Parent, *Taouema*.
Payer, je paye, *Tipabam*.
Pas encore, *Ka Maschi*.
Parce que, ou, d'autant que, *Mioninob*.
Paresseux, *Kittimi*.
Perdrix, *Pilefioue*.
Peau, *Packikin*.
Personne, *Kagouetch ou Kaouia*.
Penser, avoir opinion, *Tilelindan*.
Petit, *Ouabiloucheins*.
Pere, mon pere, *Noufcl*.
Pendant que, *Megoatch*.
Peu, *Me Mangis*.
Peine, être en peine, être inquiet, *Talimissi*.
Piffer, *Minfi*.
Pile, mortier de bois à piler du bled d'Inde,
Poutagan.
Pitié, avoir pitié, *Chaouerima*.
Persuasion, *Tirerigan*.
Pierre, *assin*.
Pipe, calumet, *Poagan*.
Pluye, *Kimionan*.
Plein, *Mouskinet*.

LANGUE DES SAUVAGES. 327

Plat d'Erable, *Soule Mickoan*.
 Puis, ensuite, *Mipidach*.
 Poissons, *Kikons*.
 Poissons blancs, *Attikamek*.
 Porcelaine, grain de porcelaine, *Aouïls*.
 Point du tout, *Kamamenda*.
 Poil des animaux, *Pioûel*.
 Portage, *Cappatagan*.
 Porter, *Pitou ou Pita*.
 Pourfivre, *Nopixala*.
 Point du tout, *Kagouetch*.
 Pourquoi, *Taninentien*.
 Poudre à tirer, *Pingoe Mackate*.
 Prendre, je prens, *Takounan*.
 Printemps, *Mirockamink*.
 Propre, *Safega*.
 Prier Dieu, *Talamia Kirchi Manitou*.
 Proche, *Pechouetch*.
 Perdre au jeu, je pers, *Paskilugue*.

Q.

QUI est-ce? *Ouancouiné*.
 Qui est celui-là? *Ouancouiné Maba*.
 Qu'y-a-t'il? *Kekouanen*.

R.

RACINE, *Oustikoues*.
 Raison, avoir raison, *Tepoa*.
 Rencontrer, *Nantouneoua*.
 Réposer, *Chinkichin*.
 Regarder, *Ouabemo*.
 Régreter, *Goûiloma*.
 Rivière, *Sipim*.

Rien,

Rien, *Kakegon*.Rire, *Papi*.Robe, *Ockola*.

Roi de France, grand Chef des François,

Mittigon, Kitchi Okima.Rouge, couleur, *Miscoue*.

Rouge, poudre rouge estimée des Sauvages,

Oulamar.Renard, *Outagami*.Raifin, *Choerrin*.Respecter, *Talamiska*.

S.

SAC, *Maskimout*.Sachet à tabac, *Caspitagan*.Sans doute, *Antetatouba*.Sang, *Miscoue*.Saluer, *Mackaoula*.Sable, *Negao*.Savoir, *Kikerindan*.Soldat, *Simaganich*.Soleil, *Kifis*.Souliers, *Mackifin*.Suër, *Matoutou*.Songer, penser, *Tiletindan*.

T.

TABAC, *Sema*.Tasse d'écorce, *Oulagan*.Terre, *Acke* ou *Ackouin*.Tête, *Oustikouan*.Tems, il y a long-tems, *Gbachaye Piraouit*

go.

Tout

LANGUE DES SAUVAGES. 329

Tout par tout, *Alouch bogo*.
 Tomber, *Pankisin*.
 Tourterelle, *Mimi*.
 Toujours, *Kakeli*.
 Tout, *Kakina*.
 Troquer, *Tataouan*.
 Très, fort, *Magat*.
 Triste, être triste, *Talimissi*.
 Trouver, *Nantouneoua*.
 Trop, *Ossam*.
 Trop peu, *Ossame mangis*.
 Tuer, *Nissa*.
 Tien, pren, *Emanda*.
 Tous, *Missouté*.

V.

VAisseau, ou grand Canot, *Kitchi Chim-
 man*.
 Valeur, c'est de valeur, de consequence &c.
arimat.
 Verfer, *Sibikinan*.
 Vérité, en vérité, *Keket*.
 Vent, *Loutin*.
 Ventre, *Mischimout*.
 Venir, *Pimatcha*.
 Vite, *Ouelibik*.
 Village, *Oudenanc*.
 Vin, suc ou bouillon de raisin; *Choemin
 abou*.
 Visiter, rendre visite, *Pimaetissa*.
 Vieux, *Kiouecheins*.
 Vivre, *Noutchimou*.
 Viande, *Oüias*.
 V*, *Patchagon*.

Voi-

330 DICTIONNAIRE DE LA

Voilà, qui est bien, *Oueouelim.*

Voler, piller, dérober, *Kimoutin.*

Voir, *Ouabemo.*

Vouloir, *Ouisch.*

Vie, *Noutchimouin.*

Y.

Y Eux, *Ouskinchie.*

Je me contente de mettre ici seulement les quatre tems de l'indicatif d'un seul verbe, sur quoi on pourra se régler pour tous les autres. J'aurois bien pû m'étendre un peu plus sur cette matière ; mais il y auroit tant de choses à dire qui m'entraîneroient de l'une à l'autre, qu'il faudroit à la fin me résoudre à faire une Grammaire en forme.

Aimer, Sakia.

Présent.

J'aime, *Nisakia.*

Tu aimes, *Ki sakia.*

Il aime, *Ou sakia.*

Nous aimons, *Ni sakiamin.*

Vous aimez, *Kisakiaoua.*

Nous & vous aimons, *Kisakiaminaoua.*

Ils aiment, *Sakiaouak.*

Imparfait.

J'aimois, *Ni sakiaban.*

Tu aimois, *Ki sakiaban.*

Il aimoit, *Ou sakiaban.*

Nous

LANGUE DES SAUVAGES. 331.

Nous aimions, *Ni sakiaminaban.*

Vous aimiez, *Ki sakiaouaban.*

Nous & vous aimions, *Ki sakiminaouaban.*

Ils aimoient, *Sakiabanik.*

J'ai aimé, *Ni kifakia.*

Tu as aimé, *Ki kifakia.*

Il a aimé, *Ou kifakia.*

Nous avons aimé, *Ni kifakiamin.*

Vous avez aimé, *Ki kifakiaoua.*

Nous & vous avons aimé, *Ki kifakiaminaoua.*

Ils ont aimé, *Kisakiaouak.*

J'aimerai, *Ningafakia.*

Tu aimeras, *Ki gafakia.*

Il aimera, *Ou gafakia.*

Nous aimerons, *Nin gafakiamin.*

Vous aimerez, *Ki gafakiaoua.*

Nous & vous aimerons, *Ki gafakiaminaoua.*

Ils aimeront, *Gafakiaouak.*

Aime, *Afakia.*

Aimons, *Afakiata.*

A l'égard des noms ils ne se déclinent point, le pluriel se forme d'un *k*, qui finit en voyelle à la fin du mot, par exemple : *Alifinape*, qui signifie un homme; on dit au pluriel *Alifinapek*, c'est à dire, des hommes; & s'il finit par une consonne, on n'a qu'à ajouter *ik*, par exemple *minis*, signifie une Isle, auquel mot posant *ik* à la fin, on trouvera *Minissik*, qui sont des Isles. De même que *Paskifigan*, qui signifie un fusil au singulier, & *Paskifiganik*, des fusils au pluriel.

Manière

Manière de compter des Algonkins.

- U**N, *Pegik.*
 Deux, *Ninck.*
 Trois, *Nissoue.*
 Quatre, *Neou.*
 Cinq, *Naran.*
 Six, *Ningoutouassou.*
 Sept, *Ninchoouassou.*
 Huit, *Nissouassou.*
 Neuf, *Changassou.*
 Dix, *Mitassou.*
 Onze, *Mitassou, achi, pegik.*
 Douze, *Mitassou achi ninck.*
 Treize, *Mitassou achi nissoue.*
 Quatorze, *Mitassou achi neou.*
 Quinze, *Mitassou achi naran.*
 Seize, *Mitassou achi ningotouassou.*
 Dix-sept, *Mitassou achi ninchoassou.*
 Dix-huit, *Mitassou achi nissouassou.*
 Dix-neuf, *Mitassou achi changassou.*
 Vingt, *Ninchtana.*
 Vingt-un, *Ninchtana achi pegik.*
 Vingt-deux, *Ninchtana achi ninck.*
 Vingt-trois, *Ninchtana achi nissoue.*
 Vingt-quatre, *Ninchtana achi neou.*
 Vingt-cinq, *Ninchtana achi naran.*
 Vingt-six, *Ninchtana achi ningotouassou.*
 Vingt-sept, *Ninchtana achi ninchoassou.*
 Vingt-huit, *Ninchtana achi nissouasso.*
 Vingt-neuf, *Ninchtana achi changassou.*
 Trente, *Nissouemitana.*
 Trente-un, *Nissouemitana achi pegik, &c.*
 Quarante, *Neoumitana.*

Cinquan-

LANGUE DES SAUVAGES. 333

Cinquante, *Naran mitana.*
 Soixante, *Ningoutouassou mitana.*
 Septante, *Ninchouassou mitana.*
 Huitante, *Nissouassou mitana.*
 Nonante, *Changassou mitana.*
 Cent, *Mitassou mitana.*
 Mille, *Mitassou mitassou mitana.*

Quand on saura une fois compter jusques à cent, on pourra facilement compter par dixaines, de mille jusques à cent mille, qui est un nombre quasi inconnu des Sauvages, & par conséquent inusité en leur Langue.

Au reste, il faut prendre garde de bien prononcer toutes les lettres des mots, & d'appuyer sur les *A*, qui se trouvent à la fin. On n'a pas de peine à le faire, car il n'y a point de lettre du gozier, ni du palais, comme le *j* consône des *Espagnols*, leur *g* ou leur *x*, non plus que comme le *th* des *Anglois*, qui met une langue étrangere à la torture.

Je dirai de la Langue des *Hurons* & des *Iroquois* une chose assez curieuse, qui est qu'il ne s'y trouve point de lettres *labiales*; c'est à dire de *b*, *f*, *m*, *p*. Cependant cette Langue des *Hurons* paroît être fort belle & d'nn son tout à fait beau; quoi qu'ils ne ferment jamais leurs levres en parlant.

Les *Iroquois* s'en servent ordinairement dans leurs Harangues, & dans leurs Conseils, lors qu'ils entrent en négociation avec les *François* ou les *Anglois*. Mais entre

334 D I C T I O N A I R E D E L A
tre eux ils ne parlent que leur langue ma-
ternelle.

Il n'y a point de Sauvages en *Canada* qui veulent parler *François*, à moins qu'ils ne croient qu'on pourra concevoir la force de leurs paroles, tellement qu'ils le veulent bien savoir avant que de s'exposer à vouloir s'expliquer, à moins que la nécessité ne les y oblige, lors qu'ils se trouvent avec des Coureurs de bois qui n'entendent pas leur Langue.

Je dis donc, pour revenir à celle des *Hurons*, que n'ayant point de lettres *labiales*, non plus que les *Iroquois*, il est presque impossible que les uns ni les autres puissent jamais bien apprendre le *François*. J'ai passé quatre jours à vouloir faire prononcer à des *Hurons* les lettres *labiales*, mais je n'ai pû y réussir, & je crois qu'en dix ans ils ne pourront dire ces mots, *Bon*, *Fils*, *Monsieur*, *Pontchartrain*; car au lieu de dire *Bon*, ils diroient *Ouon*; au lieu de *Fils*, ils prononceroient *Rils*; au lieu de *Monsieur*, *Caounsieur*, au lieu de *Pontchartrain*, *Contchartrain*.

J'ai mis ici quelques mots de leur Langue, afin que vous voyiez par curiosité la différence qu'il y a de la précédente à celle-ci; dont vous pourrez faire telle remarque qu'il vous plaira. Au reste, elle se parle avec beaucoup de gravité, & presque tous les mots ont des aspirations, l'*H* devant être prononcée le plus qu'il est possible.

Je ne sache point qu'aucune Langue
Sau-

LANGUE DES SAUVAGES. 335
Sauvage de *Canada* aït de *F.* Il est vrai
que les *Essanapés* & les *Gnacfitares* en ont ;
mais comme ils sont situez au delà du *Missi-*
sipi sur la *Rivière Longue*, ils sont au delà
des bornes du *Canada*.

Quelques mots Hurons.

A Voir de l'esprit, *Hondioun.*
Esprit, Divinité, *Ocki.*
Le feu, *Tsista.*
Le fer, *Aouista.*
Femme, *Ontebtien.*
Fusil, *Ouraouenta.*
Se fâcher, être fâché, *Oungaroun.*
Il fait froid, *Outoirha.*
Graisse, *Skoueton.*
Homme, *Onnonhoue.*
Hier, *Hiorbeha.*
Jésuite, *Tsistatfi.*
Loin, *Deberén.*
Loutre, *Taouinct.*
Non, *Staa.*
Oui, *Endae.*
Calumet, pipe, *Gannondaoua.*
Proche, *Touskcinkhia.*
Soldats, *Skenraguetté.*
Saluer, *Igonoron.*
Des Souliers, *Arrachion.*
Je trafique, *Attendinon.*
Tout à fait, *Tiaoundi.*
Tous, *Aouetti.*
Tabac, *Oyngoua.*
C'est de valeur, difficile, de conséquence,
Gannoron.

S'en

336 D I C T I O N N A I R E , &c.

S'en aller, *Saraskouâ*.
 Avare, *Onnonsté*.
 Beau, propre, *Akouasti*.
 Beaucoup, *Atoronton*.
 Voilà qui est bien, *Andeya*.
 Je bois, *Abirrha*.
 Bled d'Inde, *Onneha*.
 Des Bas, *Arrhich*.
 Une Bouteille, *Gatseta*.
 Brave, qui a du cœur, *Songuitehe*.
 C'en est fait, *Houna*.
 Mon frere, *Yatfi*.
 Mon Camarade, *Yattaro*.
 Le Ciel, *Toendi*.
 Cabane, *Honnonchia*.
 Cheveux, *Eonhora*.
 Capitaine, *Otcon*.
 Chien, *Agäienon*.
 Doucement, *Skenonba*.
 Poux, *Skenon*.
 Je dis, *Attatia*.
 Demain, *Achetek*.
 Etre, *Sackie*.

F I N.

T A B L E

T A B L E

Des Matieres principales contenues dans ce II. Volume.

D escription abrégée du Canada.	pag. 8
Table des Nations Sauvages de Canada.	38
<i>Des Animaux du Canada , avec l'Explication de ceux dont il n'est pas parlé dans le I. Tome.</i>	40
<i>Des Oiseaux & des Insectes du Canada, avec l'Explication de ceux dont on n'a pas fait mention dans le I. Tome.</i>	46
<i>Des Poissons , avec l'Explication de ceux dont on n'a rien dit dans le I. Tome.</i>	55
<i>Des Arbres du Canada.</i>	59
<i>Du Commerce du Canada en général.</i>	67
<i>Du Gouvernement du Canada en général.</i>	74
<i>Interêts des François & des Anglois de l'Amérique Septentrionale.</i>	86
<i>Habits, Logemens, Complexion & Temperament des Sauvages.</i>	92
<i>Mœurs & Manieres des Sauvages.</i>	99
<i>Croyance des Sauvages, & les Obstacles à leur Conversion.</i>	114
Tome II.	P Ado-

T A B L E.

<i>Adorations des Sauvages.</i>	127
<i>Leurs Amours & leurs Mariages.</i>	132
<i>Maladies & Remedes des Sauvages.</i>	146
<i>Leur Chasse.</i>	157
<i>Guerre des Sauvages.</i>	176
<i>Des Armoiries de quelques Nations Sauvages.</i>	191
<i>Explication des Hiéroglyphes &c.</i>	193

CONVERSATIONS DE L'AUTEUR AVEC UN SAUVAGE, où l'on voit une Description exacte des Coûtumes, des Inclinations & des Mœurs de ces Peuples.

I. CONVERSATION, <i>sur la Religion.</i>	197
II. CONVERSATION, <i>sur les Loix.</i>	239
III. CONVERSATION, <i>de l'Interêt propre.</i>	272
DICTIONAIRE <i>de la Langue des Sauvages.</i>	313

F I N.